

ALEX GOLRONNE 3 M

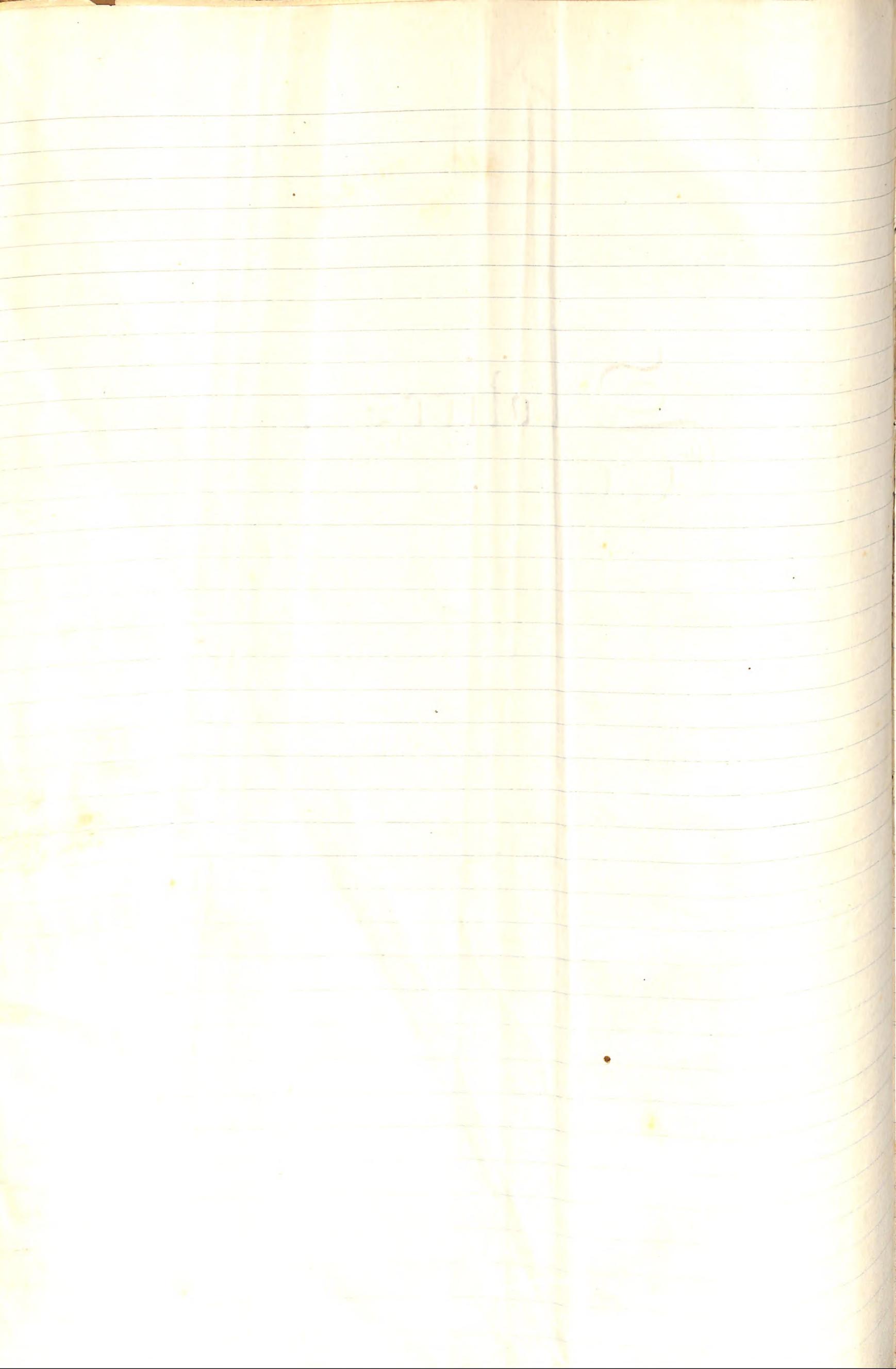




Solicez
De leur

des Soeurs de la Congrégation de St. Marthe

décédées en Mars 1905



S: Scholastique Pouck.

Novice.

Blaise Pouck et Henriette Magarie étaient de très vaillants chrétiens si généralement, si profondément estimés à Villac (Corrèze) que chacun voulait modèles sa vie sur leur vie. De nombreux enfants leur envoient parmi lesquels Dieu se fit une part de roi : Souvent le père et la mère pleuraient sur des berceaux vides. Or un jour qu'ils s'affligeaient ainsi, toute dévote de foi, une voix se fit entendre qui disait avec une autorité persuasive : « Ne pleurez pas ! Au lieu de se désoler, il faudrait chanter un cantique pour remercier le bon Dieu d'avoir fait un ange de ma petite Sœur... La jeune personne qui parlait ainsi était l'amie de la famille. Née le 1^{er} mars 1849, elle avait alors de 19 à 20 ans. Vive, intelligente, épousee, ardente pour le bien, Françoise Pouck était une de ces jeunes filles modèles dont la grâce, bâtie semble à jamais perdue. Fréquentée de bonne heure au devoir par les exemples et les leçons de sa pieuse Mère, elle s'était préparée à la 1^{re} communion avec une bonne volonté, avec une ardeur fort au-dessus de celles qui appartiennent habituellement les enfants. Le Catéchisme se faisait dès le point du jour à Villac et il y avait une grande distance (plusieurs kilomètres assurément) entre la maison des Pouck et l'église du village. Or, par n'importe quel temps, notre intrépide fillette arrivait à l'église avant que le Sacré-Cœur eût ouvert les portes. Dans la neige, sous la pluie ou malgré la gelée qui engourdisait ses membres, Françoise, sans songer à se plaindre, excitait son jeune frère et une petite fille qu'elle entraînait à la sainte, à étudier le Catéchisme. Elle leur rappelait la leçon de la veille, leur redonnait les explications qui y avaient jointes Monsieur le Curé et, bien que celle ne soit point liée, elle arrivait toujours à l'avoir, mieux qu'aucun de ses compagnons, la leçon du jour même. Après une préparation si énergique, la première communion fut certainement bien fervente ; mais jamais notre chère Sœur n'a rien dévoilé des délices de ce grand jour. Bientôt après, ses parents se privèrent des témoignages de sa tendresse et des services qu'elle leur rendait déjà pour la places dans une famille des environs (qui désirait prendre à son service l'enfant dont elle avait maintes fois remarqué la bonne tenue).

Se séparer de ses parents, s'éloigner de la troupe joyeuse des petits frères et des petites Soeurs fut dur au cœur très tendre de Françoise. Mais, déjà tempérée par la pratique habituelle du devoir, fortifiée par la visite du bon Dieu, elle repoula courageusement ses larmes et revêtit sa tristesse de tout l'extérieur d'une sérénité quasi joyeuse. Cependant, jaloux de dominer ce jeune cœur, le démon préparait de puissantes embûches à sa verte naissance.....

Au château de X... où Françoise se trouvait transplantée, il y avait de nombreux serviteurs entre lesquels une jeune domestique laguè qui chercha à l'entraîner dans le sentier du mal. Plusieurs fois, le soir, sous prétexte de promenade, elle la conduisit à travers un petit bois jusqu'au bal public d'un village voisin. Très ignorante des dangers, notre pauvre petite fille goûta le plaisir de la danse et le trouva charmant; mais le soir qu'il fallait prendre de se recher des maîtres (tant au départ qu'au retour) gênait son train droit et le bon ange d'ailleurs veillait.... Un soir que les jeunes demoiselles s'étaient oubliées fort longtemps parmi les bavardes et les contre-dances, une tempête s'leva. Tandis qu'elles se hâtaient de traverser le bois pour rentrer au château. Les mugissements du vent dans les grands arbres, les rafales de la pluie, l'épaisseur des ténèbres, les aboiements des chiens glacèrent Françoise de terreur: « Que deviendrais-je, pensa-t-elle, si je paraissais maintenant devant le bon Dieu, s'il me demandait compte de ces heures que je viens de passer, à l'insu de mes maîtres dans une réunion que ne me permettrait certainement pas ma Mère?.... m'en fait assez. Dès le lendemain, elle alla tout avouer à ses maîtres d'abord, à ses parents ensuite. Effrayés du danger qui avait courus leur chère enfant, ceux-ci la placèrent bientôt après à Périgueux dans une famille moins riche et moins brillante que la première sans doute, mais plus soucieuse aussi de veiller sur la conduite de ses serviteurs.

Monsieur et Madame Dumont étaient remplis d'ailleurs de bienveillance pour la jeune louve. Le vieux grand-père utilisait une partie des veillées d'hiver à lui enseigner à lire et à écrire; la vieille grand-mère lui faisait le catéchisme et la conduisait au sermon tous s'entendaient pour faciliter à Françoise le moyen de remplir ses devoirs de chrétienne et la chérie enfant avait largement de cette liberté. Avec une autre jeune fille fiévre et haine comme elles, tous les matins, Françoise assistait à la messe de 6 heures à la cathédrale, elle y communiait trois fois par semaine et se laissait également

conduire par un saint ecclésiastique, M^e l'Abbé Brubisay alors vicaire à la Cité. (Cette dernière paroisse était celle de la famille Dumont; c'était donc là que Françoise conduisait les enfants et assistait aux offices. Pour la Sainte-Messe seulement elle allait à Saint-Front car on n'en célébrait pas d'assez nombreuses pour elle à la Cité) Ainsi orientée, notre jeune fille était heureuse. Son cœur débordait de reconnaissance pour les procédés dont elle était l'objet de la part de l'excellente famille Dumont. Agée à toutes sortes de travaux, extrêmement vaillante, propre, rangée, humble, respectueuse, docile, elle s'appliquait très consciencieusement à satisfaire ses matières de la tenu pour l'amour du Maître du ciel. Fortement appréciée de ceux-là, elle était plus fortement aimée de celui-ci. Entre Lui, si grand, et notre Françoise si petite, l'intimité était établie, la lette de la générosité était ouverte... Aussi lorsque, appelée par un événement ou pas un autre, Françoise revenait passer quelques jours à Villac, chacun était-il frappé de sa modestie et de sa piété. On s'étonnait de ce que, habitant la ville, elle n'y avait pris ni les gants de toilette, ni les mines prétentieuses qui étaient rapportées habitalement les jeunes filles. Dieu avait marqué le front de celle-ci de l'aurore de la virginité et le respect et la confiance versaient spontanément à elle ainsi qu'ils vont toujours à ce qui est grand, à ce qui est pur...

On songeait à la fixer au pays et des propositions lui furent faites à ce sujet. Elle y répondit par un refus et, peu de temps après, elle entra au Noviciat de Sainte-Marthe. C'était au début de 1870. Notre jeune fille achevait alors sa vingt-et-unième année. Moins d'un an auparavant (Toussaint 1869) Françoise avait suivi avec une grande piété les Oraisons des Quarante-Heures dans l'église de la Cité. Peinte de la présence du Bon Dieu, imprégnée de son amour, elle avait trouvé le temps trop rapide et s'était appliquée à recueillir toutes les paroles tombées des levées du Pédicteur. De la dernière fois, concluant ses instructions premières par des arguments très puissants, Monseigneur l'Abbé X.. avait répandu abondamment "le bon grain" de la parole de Dieu. Sur son fort nombreux auditoire. Beaucoup d'âmes le reçurent sans doute comme le grand chemin frisé, comme la pierre sèche et dure, comme les envalissant et mîchautées épines. Il n'en fut pas ainsi de celle de Françoise; c'était la bonne terre, la semence y leva et y porta cent pour un. La voix de ce prieur (qui mettait en balance la générosité de quelques-uns pour faire selon à l'ingratitude du grand nombre) lui sembla celle de Notre-Seigneur Jésus-Christ l'appelant à la vie des parfaits. Avec amour, avec bonheur, elle répondit: "Très..."

4

De relevant transportée, la jeune fille assista au bal et en versant des larmes de joie et on s'aperçut au retour qu'elle semblait changeée. Aussi attenante, aussi active, aussi dévouée que par le passé, elle était cependant plus calme, plus silencieuse, plus douce, moins impulsive. On l'avait estimée et aimée jusqu'alors; on se suspira à la respecter et à l'admirer. Désirant en connaître la cause, on étudia Françoise de plus près: on découvrit une perle d'âme et on devint que Notre-Seigneur la voulait toute Siéne... Avec l'autorité que lui donnaient son âge et sa bonté, la grande Mère procura discrètement des confidences et ce fut elle qui négocia l'entrée de Françoise à Sainte-Marthe et que vint la confier à Mère Angèle le 19 janvier 1870.

Dès cette première rencontre avec sa maîtresse des Pénitents, notre chère Sœur lui dit tout l'histoire de sa vie, de son âme; les sentiments et les aspirations de son cœur, ses rejets, ses désirs, ses espérances, ses habitudes, ses défauts... tout fut dévoilé avec la générosité simplicité qui était l'un des plus admirables traits de ce beau caractère. En écoutant ces révélations, notre Mère admirait la foi, la confiance et l'amour de la jeune prétendant. Fort experte en la matière, elle suscitait dès lors les richesses qui pourraient être tirées d'un sol où, presque sans culture, les vertus primordiales avaient poussé de si fastes racines et produit de si excellents fruits. C'est habile d'ailleurs, Mère Angèle, avec son tact de Sainte, entreprit aussitôt de réaliser en Françoise la religieuse dont elle a dit: "Mon idéal est une Sœur qui, se faisant rien d'extraordinaire à l'extérieur, soit toujours unie à Jésus par une continue assiduité à la règle, par une obéissance d'enfant à ses Supérieures, quel que soit son âge; par un esprit de pauvreté qui relève à travers son adresse à en cacher les actes; par une humilité vraie qui la fait passer inaperçue; par une modeste gravité qui révèle le respect qui elle porte à son corps temporel du Saint-Esprit, sanctuaire d'une âme consacrée à Dieu, d'un cœur qui lui appartient tout entier; par un extérieur enfin qui inspire le respect à tout le monde.... Je vois cette religieuse entourant ses Supérieures d'amour et de respect, enveloppant toutes ses sœurs de la plus cordiale charité, exemplaire de bonté pour tout le monde; supportant les travers, les défauts et les fautes avec calme, dévouement, douceur, comme si elle n'avait point à en souffrir. Je la vois restant dans ses attractions, ne s'occupant de la conduite des

autres que pour s'édifier du bien qu'elle y remarque, faisant son bonheur du temps que la règle lui prescrit de passer au pied des autels, couronnant à visiter Jésus les loisirs que lui laisse son emploi, toujours disposée à tout et ne sachant dire que ce matin : Oui ma Mère ...

Cet idéal de simple et solide perfection fut réalisé, nous pouvons toutes l'affirmer sur la jeune Françoise devenue notre chère Soeur Scholastique. Pour l'amener à ce point, Mère Angèle n'épargna rien. Laisissant habilement les moindres occasions de la reprendre, elle lui servit abondamment le pain quotidien de la correction, enfouissant le fer jusqu'au plus profond de l'amour-propre et ne l'en retirant point qu'elle n'eût fait place nette à l'humilité. Notre Mère nous mettait plus bas que terre, disait maquière Soeur Scholastique elle-même; mais avec quelle bonté elle nous relevait ensuite et comme elle avait nous encouragé et nous consolé ! Aussi, quelle qu'eût été la sévérité de la réprimande, elle nous laissait toujours reconnaissantes et pleines d'ardeur... Nous nous sentions enveloppées de la sollicitude de notre Mère comme d'une Providence visible en laquelle notre confiance était absolue. Étions-nous souffrantes, elle était à notre chevet cherchant à nous soulager et nous exhortant à supporter nos douleurs pour l'amour du divin Crucifié. Étions-nous surchargeées de travail pénible, elle allait d'un chantier à l'autre faisant entourer un cantique ou nous encourageant par des paroles telles que celles-ci : "Mes chères enfants, vous êtes à la journée du bon Dieu, travaillez bien pour Sa gloire. Il voit, Il compte vos efforts, Il sait votre fatigue, Il est content de votre générosité. Courage : vous servez un bon Maître qui vous prépare une récompense magnifique et éternelle..." Françoise suivait ces paroles et, de plus en plus assidue, elle allait de progrès en progrès dans le chemin de la vie religieuse.

Ceux dévotions surtout lui étaient dès lors très chères : Marie Immaculée, le Sacré-Cœur, la Sainte-Eucharistie et celle-ci plus encore peut-être que les deux autres. Aussi trouva-t-elle très dur de ne pouvoir communier qu'une fois par semaine durant son postulat et deux fois durant son Noviciat. De loin en loin, il est vrai, quelques Communions particulières étaient bien permises, mais c'étaient là de très rares faveurs. On devait s'en tenir rigoureusement à la règle. Sur ce point là, comme sur tous les autres, Mère Angèle était inflexible ...

Cependant la Confrérie du Sacré-Cœur ayant été érigée dans notre Chapelle, il fut permis d'y faire chaque mois une Communion séparatrice. Si quelque incident empêchait de s'approcher de la Sainte Table au jour fixé par le calendrier annuel, on

devait le faire remplacer. Or, un matin, angoissée par quelque scrupule,
 une jeune Novice vient prier Soeur Scholastique de la supprimer. Notre
 chère Soeur ne demandait pas mieux. Elle alla aussitôt en demander
 la permission. Hélas ! la torsion d'un regard sévère, la Maîtresse ré-
 pondit froidement : « Votre consigne ne se trouve pas suffisam-
 ment dispensée dites-vous ?... Vous l'êtes donc bien vous, ma chère ?... »
 Et comme Sœur Scholastique interloquée demeurait muette et confuse :
 « Puisque vous êtes si bien préparée, ma Soeur, repart Mère Angèle,
 Commuez si vous le voulez ; je ne m'y oppose pas, vous êtes libre...
 Ma mère, je ne communierai pas si vous voulez - Je vous dis que
 je vous laisse libre - Alors, je ne communierai pas - Vous étiez une
 orgueilleuse, ma Soeur. Allez faire la Sainte Communion pour
 obtenir de M. J. l'humilité : Je vous y oblige ! » Sur cette séche
 parole, Sœur Scholastique fut congédieée. Jamais, racontait-elle 30
 ans plus tard, une Communion ne m'a coûté ce que me coûta
 celle-ci... Peut-être aussi jamais, M. J. ne fut-il plus mi-
 ricordieuse et plus douce. Cette Son Coeur adorable et celui de
 notre chère Soeur, les liens se faisaient chaque jour plus solides et
 plus forts : Accrédit du Saint Sacrement le 31 mars 1871, Sœur Schol-
 astique avait prononcé ses vœux le 1^{er} avril 1872. Elle ne devait
 quitter la Maison - Mère que pour s'envoler au Ciel. Mais durant
 les 33 années qui s'écoulerent entre sa profession et sa mort que
 de gages de fidélité et d'amour, elle a su donner à son divine époux.
 Qu'elles étaient ferventes ses Communions enfin devenues quotidiennes,
 brûlée de dévouement intense, tissée de labours excessifs, la vie de
 notre chère Soeur gravitait sans cesse vers la Sainte Eucharistie.
 Elle y perçait sa force, elle y trouvait son repos, elle y goûtait
 un immense bonheur car : « C'est une grande chose que l'amour ;
 c'est de tous les biens le plus grand ; il porte son fardeau sans en
 sentir le poids ;... il rend doux ce qui est amer... il tout toujours
 en haut... rien de plus doux, de plus fort, de plus élevé... de plus
 parfait ou de meilleur... il court, il vole, il est dans la joie...
 il donne tout... il est libre et rien ne le retient... il ne con-
 naît pas de mesure... nulle peine ne l'effraie... il tente
 plus qu'il ne peut... jamais il ne présente l'impossible...
 Aussi est-il capable de tout... L'amour veille toujours...
 dans le sommeil même il ne dort point... nulle fatigue
 ne le lasse... nulle frayeur ne le trouble... il est humble
 et droit, il est obéissant aux Supérieurs... il est petit

et méprisable à ses yeux... il est pieuse et reconnaissant envers Dieu... Il ne faut rien moins que ces versets sublimes pour peindre la vie de Soeur Scholastique. Oui, tels furent bien n'est-ce pas? les effets de l'amour divin dans sa belle âme? Levée avant le jour, elle avait déjà prie', médité, travaillé lorsque la Communauté s'éveillait au son de l'Angélus. De la Chapelle où elle s'était longuement entretenue avec Notre-Seigneur, elle courait à la buanderie préparant, soignant, chauffant ou séchant la lessive; puis au lavabo où chaque enfant était soigneusement peigné, lavé, vêtu et surveillé dans le soin et l'emploi des différentes pièces de son vestiaire. C'était encore S^e Scholastique qui servait et desservait tous les repas des élèves; elle qui balayait, rangeait, frottait le Pensionnat des greniers à la cave; elle qui raccommodait le linge et les vêtements; elle qui soignait, dorlait, guérissait toutes les indispositions, tous les bobos. Tait qu'ils fussent des maux réels, soit que le chagrin ou la peur se fussent singulièrement à les forger, elle avait d'excellents remèdes pour tous.

Avec quelle dévotion elle préparait les patates et les tisanes avec quelle bonté elle les administrait!.. Comme elle était habile à soigner et à consoler nos fillettes dans les mille accidents qui arrivent quotidiennement aux écolières étourdis et que l'on nomme: bâches, égratignures, chutes, foulures etc. A chacun de ces incidents divers, la matinée suivait invariablement à l'enfant souffrant: « Allez trouver Soeur Scholastique!.. Et avec quel empressement elle était obéie!....

Chaque soir, après avoir servi le souper, S^e Scholastique rangeait le réfectoire et préparait tout pour le déjeuner matinal du lendemain, puis, après une généreuse distribution de tisanes, elle assistait aux couches, y recueillait la liste des reclamations pour le jour suivant, pourvoyait à la distribution du linge et ne se couchait jamais qu'elle n'eût visité les vêtements de chaque enfant et qu'elle ne les eût mis en état d'être repris le lendemain. Tous les détails de leur toilette passaient par ses mains: leurs chapeaux et leurs gants comme leurs bas et leurs souliers; les rubans qui avaient leurs coiffes comme les lacets de leurs chaussures, comme les agrafes de leurs robes ou de leurs corssets etc. Tout lui était connu et présent et quel dommage n'en prenait-elle pas!.. Personne n'excellait comme elle à vêtir les enfants de la 1^{re} Communion, à organiser uniformément nos fillettes pour une réception, pour une fête ou à les déguiser pour une Comédie.

Ces détails infinis ne l'empêchaient point d'apporter une ardeur excessive aux grands travaux qu'elle dirigeait admirablement

Elle en prenait toujours la plus lourde part soit qu'il s'agît de lessives continues qu'elle préparait, qu'elle conduisait, qu'elle dévouait, que elle passait au bleu, qu'elle déchirait, qu'elle lissait avec un talent, une dextérité, un empressement, une gaïté qui n'appartenaient qu'à elle); soit que il fût question des grands branle-bas: lavage des cellules, dortoirs, corridors, escaliers, éfectuées classes, vestiaires, chapelle, nettoyage des immuables intérieurs; appropriations des salles et dortoirs aux retraites; blanchissage et fabrication des matelas, couvertures, oreillers; récolte des fruits, aubaines, etc... Il suffisait que S^e Scholastique fût à la tête d'un chantier pour que tout s'y fît vite et bien. Son exemple était entraînant; nous étions heureuses de le suivre. Mais hélas! que c'était de loin... Elle-même déplorait dans les dernières années de sa vie que le Noviciat fut trop peu nombreuse et que les Santes fussent trop faibles pour qu'on pût faire le travail d'une façon aussi assidue et aussi complète qu'au-travers. - La lingerie de la Communauté (dont elle avait été spécialement chargée et qu'elle avait tenue d'une façon irréprochable dans la première période de sa vie religieuse) lui tint toujours fort à cœur. Elle souffrait de ce plus pouvoir y entretenir l'ordre admirable qui y avait jadis établi. Elle donnait beaucoup moins de regrets à la cuisine, qui avait été aussi son lot durant quelques mois. Mais cela ne l'empêchait point d'y reprendre avec honneur une large place à l'heure des grandes provisions et confitures de toutes sortes ou lorsque une indisposition ou une absence nous privaient momentanément de S^e Césaire. - C'était encore S^e Scholastique qui servait à table. M^{me} Pédicature des retraites et les ecclésiastiques qui de temps à autre recevaient l'hospitalité de Béthanie. Tous gardaient de sa modestie, de son intelligence, de son adresse, de son égalité et l'humeur le meilleur souvenir. Presque tous pénétraient jusqu'à la profondeur de son esprit religieux et en demeuraient aussi idilisés que ravis. Monseigneur Bonnet qui avait dirigé ses premiers pas dans la vie religieuse et alimenté généreusement sa ferocie, n'oublia jamais la vaillante Françoise. Il nous souvient encore des paroles toutes paternelles qu'il lui adressa particulièrement à la Salle de l'^o la dernière fois qu'il nous y visita (février 1901). Il-même conservait pour Monseigneur de Viviers un respect tout filial. Il aimait à rappeler le temps où, d'une

main visible, il maniait les âmes des Novices pour les transformer en épouses du divin Crucifié. Avec quelle émotion elle parlait de ces choses! Il savait gré aussi à Mgr Boumel d'avoir érigé au Noviciat la Conférence du Sacré-Cœur et d'y avoir fait placer la statue colossale qui est la gloire de notre jardin. Elle conservait précieusement le résumé du discours prononcé par le délicat bienfaiteur en cette occasion mémorable; elle le relisait souvent l'dimanche, car ses loisirs, comme ses travaux, étaient toujours remplis de Dieu. Aussi surchargés de travail que furent ses journées, elles ne s'écoulaient jamais sans une ardente oraison au matin; sans un rosarie fervent, dont toutes les dizaines avaient une intention spéciale rigoureusement fixée d'avance. Elle y ajoutait plusieurs fois par jour les 6 "Pater" et les 6 "Ave" avec "gloria" du Scapulaire bleu, le Chapelet du Sacré-Cœur, celui des âmes du Purgatoire, les litanies de la très Sainte Vierge, etc., etc. Son travail incessant était une continue prière et par l'intention qui en dirigeait tous les mouvements et pas la supplication vocale qui ne cessait de l'accompagner. Que dire encore de ses visites au Saint-Sacrement qu'elle trouvait toujours trop courtes? comment parler de la façon naïve et gracieuse dont elle célébrait extérieurement le mois de Marie, tandis qu'intérieurement elle accumulait les actes de vertu en l'honneur de la Céleste Mère!... Comment raconter ses pèlerinages du dimanche à la Garde, tous faits de mortification et de prière, guérison d'âme Maria "éffeuillée" avec une généreuse profusion le long des rues et plus encore aux pieds de la Sainte Madone. Jamais ne venait le temps du repos et, lorsque on la pressait d'en prendre: «Ah! disait-elle, nous nous reposerons au ciel!...» Ainsi errant, c'est à peine si elle s'accordait de 4 à 5 heures de sommeil par nuit. Et encore, lorsque sa santé fut moins bonne, prenait-elle fréquemment sur ce repos pour absorber certains remèdes et se retrouver ainsi au travail et à la prière dès la première heure du jour suivant....

Le respect, l'obéissance, la déférence de S^e Scholastique couvraient l'humilité; sa bonne humeur, sa complaisance, sa cordialité vis à vis des Soeurs qui partageaient les travaux; sa bonté et son dévouement pour tous les membres de la Communauté la rendaient chère à chacune de nous. Nous la considérons comme une sorte de Providence domestique sur laquelle, en toute circonstance, il faisait bon pouvoir compter.

Un parfum d'édification profonde s'échelait de l'ensemble et des détails de cette vie belle et dans son mobile et dans son organisation et dans ses actes....

Notre chère Soeur pensait qu'une religieuse de Ste Martha

(quelque soit son emploi) peut et doit toujours exercer le zèle 1^e par la prière; 2^e par le bon exemple; 3^e par la parole et l'action, ce, disait-elle, "nous en-
-dons Service aux âmes en assistant les corps; nous pouvons toujours trouver moyen de dire un mot du bon Dieu et une parole d'encou-
-ragement ou de bonté Suffit parfois pour ramener ou maintenir dans
la bonne voie une pauvre âme sur le point de se perdre faute d'un
Salutaire avis. Elle avait écrit quelque part que, "pour bien exercer le
zèle il faut être sainte et généreuse". Elle avait ajouté: "Pourrons-
nous entraîner les autres à la Sainteté si nous n'étions pas saints
nous-mêmes; pourrons-nous faire la vertu si nous n'en avons
qu'une médiocre. Le sacrifice est l'aliment du zèle, il est sa
force et sa vie. D'ailleurs la véritable religieuse est une victime
que l'amour divin immole à chaque instant et un coeur plein
de Dieu est Supérieur à tout. Jésus Eucharistie, je vous aime plus
dessus toutes choses. O mon Dieu que tout en moi vous glorifie.
O Marie, ma bonne Mère, détruis en mon cœur tout ce qui
n'est pas de Dieu!..."

Le qui n'était pas de Dieu en 1^e Athalastique,
qui était-ce donc? Peut-être sa vivacité naturelle si fortement
exercée par la multiplicité de ses travaux, par le manque de temps,
par les réclamations et les exigences continues de la grande qua-
-tité de personnes qui avaient recours à elle à chaque instant?
Quelques étrangères faillissaient parfois d'un choc subit ou d'un
frottement continu, étrangères aussiôt éteintes de vaste; mais qu'elle
se reprochait sévèrement et contre lesquelles elle avait pris 2^e Fr
de la tenir en garde en toutes circonstances. D'ailleurs aussi
fatiguée, aussi exécrée qu'elle fut, elle ne manquait guère de
se posséder avec les enfants. En les dirigeant, en les servant, en
les obligeant, si elle les trouvait en facette; si elle les voyait tristes,
multimées ou pâmies que de conseils judicieux, sages, élevés elle
leur donnait tout bas! C'était court, c'était bon, c'était juste
et vrai; c'était dit délicatement comme le pourrait faire une
Mère. On le sentait, on le goûtait, on lui en Savait gré, on
lui en gardait et on lui en garde encore une profonde reconnaiss-
ance. - Les jeunes filles de Son pays qui venaient en
Service à Périgueuse trouvaient toutes en elle une amie dévouée
qui naissait spontanément de l'autorité de Sa vertu.
Elle écrivait-lors ces pauvres enfants un puissant arcedant
qui naissait spontanément de l'autorité de Sa vertu.
Elle écrivait même à celles qui étaient frustes si elle les

les savait exposées ou malheureuses ou si elles sollicitaient encore ses avis.
 A une jeune femme dont elle connaissait la faiblesse de caractère, elle disait :
 " Je vous remercie des voeux que vous formez pour moi. Je demande à M. J.
 pour vous et tous les autres les grâces qui vous sont nécessaires. Tous me
 faites part de vos croix et de vos afflictions, je voudrais en alléger le poids et
 en adoucir l'amertume. Mais tiens ! tout ce que je puis faire c'est de souf-
 frir avec vous et de couper le divin Maître d'avoir pitié de votre pauvre
 malade et de vous tous, car, je le comprends, l'état actuel de cette chère Mère
 est très préjudiciable à vos Santés parce qu'il est impossible à des enfants,
 qui comprennent leur devoir comme vous, d'être au chevet d'une agonisante
 sans partager ses cruelles souffrances. Je attends que le Seigneur y
 mette un terme prions, prions beaucoup, car on ne l'invoque jamais en
 vain et, s'il semble ce pas nous exaucer, redoublons d'ardeur
 parce que, quelle que soit la miséricorde dont il nous traite, c'est tou-
 jours en bon Père. Soyez donc bien résignées à sa Sainte volonté.
 Notre pauvre nature ne peut comprendre le mystère de la Croix. Ayons
 donc recours à notre foi : qu'il nous sera doux quand il nous faudra
 paraître devant le Sauveur Juge d'avoir souffert pour Lui et en
 union avec Lui. Notre unique regret alors sera de n'avoir pas assez
 souffert. Sachons donc nous soumettre humblement et baisser la main
 qui nous frappe car c'est pour nous conduire dans la voie du Ciel.
 Je suis très heureuse de savoir que cette chère enfant vous dédommagine
 un peu de vos peines et que ses caresses et son sourire dissipent
 par instant vos tristesses... Ce que je demande tout spécialement
 pour vous à Notre-Seigneur, c'est qu'Il vous donne la force de parer
 à tout et le véritable amour de votre enfant qui (vous) feront que vous
 ne vous laisserez (pas) attendrir ni par ses larmes, ni par ses gentilles-
 -s. Ses quand le devoir vous dira de la corriger c'est à dire chaque
 fois que vous verrez pointiller en elle quelque défaut. Il est plus
 facile d'arracher une petite plante sans racine qu'un gros arbre ;
 c'est pourtant ce gros arbre que vous auriez à détruire bientôt si
 vous vous laissiez aujourd'hui aveugler par votre tendresse. Cette
 grâce qu'il vous faut, vous la trouvez dans le Sacré Coeur de Jésus et
 Si un au après :

" Le bon Dieu vous a donné une charmante enfant, à vous de
 bien cultiver cette jeune plante en lui donnant une éducation fan-
 ciérement chrétienne. Vous me dites que "vous êtes folle qu'elle
 est toute votre vie"; je n'en doute pas. Mais sachez que ce n'est
 pas en vous faisant son esclave, en en faisant votre idole

que vous prouverez que vous l'aimez. Non tout ceci est naturel et, si
 "vous vous arrêtez là vous compromettez son bonheur et le vôtre. Ah!
 "je vous en conjure, ne doutez pas de ces Mères qui, s'ingénient à
 "satisfaire les volontés et les goûts de leurs enfants, se soucient peu
 "de corriger leurs défauts, bien que Dieu leur en ait fait un pré-
 "cepte. Elles ont peur de les contrarier; leur faiblesse cède aux
 "cris et aux larmes et les défauts grandissent avec l'enfant dans
 "qu'elle ait appris à rien supporter, à être contredite, à blesser
 "contre elle-même. Cette bêtise cependant nous avons à la Sainte
 "Toute notre vie; elle est absolument nécessaire pour notre bonheur
 "et celui de notre entourage. Mais, si vous le voulez, suivons cette
 "enfant gâtée, cette idole de ses parents: La voilà établie dans le
 "monde! Dans sa famille, elle était aimable et gracieuse parce
 "qu'elle n'avait rien à souffrir, tous ses désirs étaient satisfait.
 "A présent, elle se trouve obligée de vivre avec des personnes
 "qui, comme elle, ne veulent rien supporter qui n'ont pas de
 "notre foi chrétienne une assez forte conviction, qui ne sont pas
 "siennes pour ainsi dire que de nous. Que va-t-il se passer
 "dans cette famille?... Malheureusement tous les jours nous
 "en fournissons de nombreux exemples. La discorde et la misère
 "y règnent au lieu de la paix et du bonheur que l'on gâte
 "(même au milieu des peines) dans une famille bien une
 "cherchons la cause de ce malheur; nous la trouverons principa-
 "lement dans l'éducation donnée par la Mère à ses enfants...
 "Vous allez dire, ma chère A. que je vous parle bien sévèrement,
 "pardonnez-moi: les pensées que je vous suggère sont dictées par un
 "coeur qui vous est tout dévoué et qui veut vous mettre en garde
 "contre le piège dans lequel votre tendresse d'une part, et votre
 "caractère de l'autre, pourraient, hélas! vous faire tomber
 "Ne vous effrayez pas de la tâche difficile qui en résulte pour vous,
 "car vous ne êtes pas seule. La Sainte Vierge Marie vous aidera
 "demandez-lui conseil; priez-la de vous plonger bien avant
 "dans le Sacré-Cœur de Jésus pour y puiser les lumières et
 "la force qui vous sont nécessaires et pour apprendre de ce Coeur
 "si aimant comment on doit aimer."

La correspondance de l'^e Scholastique avec sa famille n'était
 pas moins admirable. Les frères et les Soeurs vénéraient leur amie
 à l'égal d'une Mère. Le sentiment grandit encore après la
 mort de Monsieur et Madame Fouck. Notre chère Soeur

fut alors considérée par tous ses frères comme le véritable chef de la famille. Ils ne prenaient aucune décision importante sans l'avoir consulté et leurs fraternelles confidences trahissaient autant d'affection que de confiance. La seule de ces lettres qu'il nous ait été donné de voir se termine par ces mots aussi énergiques que tendres : « Ton frère qui t'aime plus qu'il ne saurait le dire. P.

Notre chère Soeur pensait (et elle en avait pris note) que les beatitudes de la vie religieuse consistent :

- 1^e A être humiliée . . . ,
- 2^e A être contrariée . . . ,
- 3^e A être refusée . . . ,
- 4^e A être réprimandée . . . ,
- 5^e A être punie . . . ,
- 6^e A être partout la dernière . . . ,
- 7^e A être oubliée . . . ,
- 8^e A être abandonnée ! . . .

Dieu lui fit certainement la grâce de gouter des unes et des autres le long du chemin de la vie religieuse . . . Tropwa - A-t-elle alors la force du beuvage amer peu abondante ? Souhaita - A-t-elle d'en faire l'atout ? Je ne sais . . . Connaisant notre chère Soeur, on serait bien tenté de penser qu'elle s'offrit en victime et que Notre - Seigneur (qui aime les héroïnes généreuses) la prit au mot. L'heure vient où le Ciel fut si sans - boudement rempli que, avec Jésus agonisant, elle souhaita l'éloigner de ses lèvres ! . . . Mais, avec Lui aussi, elle ajouta toujours : « Que votre volonté soit faite et non la mienne ! . . .

Et cette volonté divine la frappa d'une maladie horriblement lourde et douloureuse ;

Et tout essai de remède ne fit qu'aggraver le mal ;

Et notre chère Soeur dut abandonner les travaux, l'éloignez du Pensionnat, passer seule dans une cellule d'interminables journées de dures souffrances, de cruelles nuits d'insomnie ! . . .

Après les premiers mois d'essai de cure, après 2 voyages à Bardeauz et trois séjours à Bergerac, surtout après un pèlerinage à Lourdes, un vide profond, un calme glacial s'étaient faits autour de notre chère malade . . . Intramé par le flot des occupations journalières, on semblait l'oublier . . . l'abandonner ! . . .

De très longues semaines passaient sans que la porte de sa cellule s'ouvrît pour laisser passage aux Mères qu'elle eût été si consolée de voir à son chevet. Les heures et les jours qui s'envoyaient si rapides pour celles qui nille travaux absorbent

Dame de la cause
l'accompagna
en apparence

étaient affreusement longues pour la pauvre malade dont l'inaction forcée n'était pas la moindre des peines. Elle essayait bien encore de lire et de ravauder un peu, mais dès novembre, cette consolation même ne lui fut plus permise. Les douleurs étaient trop continues et trop violentes et la faiblesse allait croissant. Aucun larmes de notre chère Soeur coulaient au souvenir des labeurs dont elle ne prenait plus la part. Bien echo des travaux qui avaient été si longtemps ses travaux, le retour d'une fête aux préparatifs de laquelle elle avait si vaillamment collaboré jusqu'alors, tout lui était un sujet de douleur, tout enfonçait plus profondément le fer dans son pauvre cœur broyé, tout lui était sujet de misère et occasion de pratiquer la mort... Au reste, ces souffrances étaient courageusement supportées. Elle s'en faisait point confidencie, elle ne fatiguait personne du sujet de ses tortures. Si on les connaît, ce fut seulement parce que on les devina et que, touchant le point le plus aboulouré, on fit jaillir les larmes qu'on aurait voulu consoler....

Dans ces heures de dévotion, on se relevait par la prière, on reprenait coeur par l'espoir d'obtenir la guérison à la suite d'une nouvelle fervente. Et nous atteignîmes ainsi Noël! Quelles qui eussent été des tortures, notre pauvre cher martyr avait jusqu'alors beaucoup espéré. À partir de ce moment, elle vit l'horrible réalité, la longue et terrible agonie qui allait achever de dévorer sa constitution robuste (déjà, hélas, si ébranlée), puis la mort à breve échéance et peut-être hélas! surtout la privation de la Sainte Communion....

Nous fîmes encore mille efforts de prières, mille appels au Ciel; nous voulions un miracle... mais rien n'était sans doute agréable au bon Dieu comme la consommation du sacrifice. Il s'accomplit donc tout entier....

Jusqu'au 21 janvier, notre malade fit elle-même le ménage de sa petite cellule. Chaque matin, elle s'arrachait à son lit pour la Sainte Messe où, dans une Communion (elle dormait un peu que le matin) elle puissait la force de faire face à la continuation d'une fervente, elle puissait la force de faire face à la continuation de ses douleurs. Ce jour-là une hémorragie faillit ne pas lui permettre d'arriver à temps. Elle eut toutes les peines du monde à s'appuyer seule. Aussi l'installa-t-on dans la poussière à l'hôpital. Elle y avait plus d'espace, plus d'air, une exposition meilleure, un petit feu; elle y était voisine

de la tribune et se trouvait tout à fait au centre de la Communauté qui fut heureuse de la voir davantage. On lui porta dès lors le bon Dieu dans son lit pour qu'elle se levât moins malade et aussi pour faciliter la déglutition de la Sainte Hostie qui devenait de plus en plus pénible (Notre chère Soeur mourait d'un cancer à la machoire) Le 2 février, elle peut communier encore, mais pour la dernière fois!... Le 3 était le premier vendredi du mois, ce fut le jour du grand sacrifice. Notre Seigneur passa, passé aux autres malades, mais Il ne vint pas jusqu'à elle!... Elle qui avait tant besoin de Lui!... Ah! Souffrir était peu de chose, mourir n'était rien tant qu'on avait pu recevoir le bon Dieu. C'était maintenant seulement que la Croix devenait trop lourde et le calice trop amer... Mon Dieu, disait-elle, qu'il s'éloigne de moi s'il est possible... mais que votre volonté soit faite et non la mienne!... Vous êtes bien le Maître et je mérite bien de souffrir tout cela pour mes péchés!... "

Pour adoucir un peu les privations de la pauvre martyre, Monsieur l'Amunier eut la charitable pensée d'entre charque matin la bénir avec le Libraire. Elle en fut profondément reconnaissante et un peu consolée. Mais le mal grandissait encore, les douleurs devenaient de plus en plus intenses, les hémorragies se multipliaient. Le 10 février au matin, notre chère Soeur parut si mal qu'on lui administra l'extrême-onction.

(Sœur Scholastique) C'était justement le jour de sa fête. Soeurs et enfants avaient toutes fait la Sainte Communion à son intention. Quelques moments plus tard, Sœur Serène arriva et ce fut une scène déchirante de douleur entre ces deux coeurs liés si tendrement par la nature et si fortement par la Religie. Chacune d'elle souffrait surtout de l'affliction de l'autre car, entre elles, depuis l'entrée de Sœur Serène au Noviciat, il y avait toujours en rivalité de générosité, de délicatesse, de fraternel amour!... Sœur Scholastique s'efforçait d'exceller en cette pour entraîner mieux et plus haut sa cadette et celle-ci, fière de son amie, s'aventurait à marcher sur ses traces.

In cette rencontre, comme en toute la vie religieuse de Sœur Serène, la force et l'exemple vinrent encore de sa Soeur chérie. Ce fut elle qui sécha les larmes de Sœur Serène en lui montrant le ciel où elle allait être si heureuse... où on se rejoindrait bientôt... où on retrouverait tous les disparus... où on oublierait si vite les tristesses et les souffrances de la terre... Elle demanda qu'on voulût bien beaucoup prier pour le repos de son amie...

Dans l'après midi les enfants vinrent par groupes porter leurs croix et des fleurs à la chère Soeur qui s'était consumée si rapidement et si complètement à leur service.

Elle en fut heureuse et trouva encore la force de leur dire quelques mots édifiants et aimables. Le lendemain, elle eut la visite d'une de ses sœurs; quelques jours après, elle en reçut une autre. Elle avait dit adieu à son frère quelques semaines auparavant. Pour tous, elle trouva de bonnes et réconfortantes paroles, de sages et judicieux conseils. Elle eut des recommandations toutes particulières pour sa plus jeune petite nièce, une enfant de 11 ans qui venait de faire sa première communion et qu'elle affectionnait beaucoup.

Bientôt, elle ne songea plus qu'à mourir. On eut plusieurs fois le dernier instant tout proche surtout dans la nuit du 21 au 22 février où nos Mères entouraient sa couchette durant plusieurs heures et lui firent la recommandation de l'âme.

Couchée sur une plaque vive Sœur Scholastique ne trouvait plus un instant de calme; dévorée de fièvre, elle ne pouvait accepter aucun soulagement. Les liquides même ne passaient plus de sorte qu'elle succombait à la fois de douleur et de faim!... A des heures de prostration succédait toute l'agitation du délire. Elle parlait constamment de se lever, de travailler, de s'occuper des enfants... Un matin, comme j'entrais à l'infirmière; « Qui sont-elles? me demanda-t-elle brusquement - Qui donc? - Oh! les enfants? - Elles sont à la Chapelle pour la Sainte-Messe. Vous voudriez les voir? - Oh! non puisqu'elles sont à la Ste Messe, c'est très bien, laissez-les...»

Notre pauvre chère Sœur agonisa ainsi jusqu'au 9 mars pour auquel elle espéra en la fête de Sainte Françoise sa patronne.

La pensée du ciel, les pieuses exhortations de nos Mères, les regards au Crucifix (que la Sœur infirmière lui présentait souvent), l'absolution presque quotidienne et cette bénédiction matinale donnée par Jésus qui la pressait de la suivre au Paradis, toutes ces consolations spirituelles avaient aidé notre amie à supporter la privation de la Sainte Communion (toujours si due à son cœur).

L'esprit d'humilité et de foi avec lequel S^e Scholastique accepta ses souffrances; sa douleur calme et muette, sa douceur semblable à celle d'un agneau qui se laisse immoler sans se plaindre ont laissé dans nos âmes une empreinte d'estimation profonde que la plume est impuissante à rendre, mais que le temps n'altérera jamais.

9 mars 1909

Je dois ajouter à ces souvenirs une remarque qui nous a

Souvent consolés depuis le départ pour le ciel de notre bonne Soeur Scholastique C'est que plusieurs faveurs pour lesquelles elle nous avait promis d'intercéder nous ont été accordées au moment où tout espoir de les obtenir semblait à jamais perdu. Il nous est bien doux de penser que nous les devons à son crédit auprès de Celui qui a dit :

"Bienheureux les coeurs purs, car ils verront Dieu."

2.

Q^r Elisabeth Lantignac

Hôpital de Bergerac

Encore une douce et calme figure qui vient de quitter notre Congrégation d'ici-bas pour aller rejoindre celle du ciel déjà si nombreuse

Elle était en effet si douce et si calme notre bonne Soeur Elisabeth, que, comme les peuples heureux elle n'a presque pas d'histoire. Sa vie religieuse (de 1875 à 1909) entièrement déroulée dans une Salle d'hôpital ne s'est révélée que par le parfum de ses vertus.

Mais dans ce milieu qui aura jamais le bien qui elle a fait ?.. Il se taisait, heureuse de n'avoir que Dieu pour témoin.

Sainte-Colombe (nom prédestiné par la circonstance) ait naître cette enfant qui, toujours chaste et pure, mérita de devenir l'épouse de l'Ami des Vierges.

A cette époque, il y avait encore dans notre Périgord des familles patriciales. celle où notre chère Soeur vient au monde le 29 décembre 1848 était l'une des meilleures. Avec le lait maternel, elle y suça le goût d'une piété forte et tendre qui ne se démentit jamais.

Lorsqu'elle eut grandi, elle fut mise en pension à la Miséricorde de Bergerac où Mère Mathilde Marie de Suau maîtresse, était alors Supérieure. Mère Thérèse Villereal, moins douce, mais d'une instruction solide et d'une vertu éclatante et virile était à la tête du Pensionnat. Ces deux Saintes religieuses avaient des natures bien différentes assurément, mais qui se complétaient l'une l'autre. Elles ont fait de cette Communauté une pépinière de Mères chrétiennes et de Saintes religieuses. A cette école, Nelly Lantignac se forma doucement. Si elle ne fut pas une élève brillante, elle fut une

élève modèle, ce qui vaut encore mieux. Respectueuse et obéissante envers ses Maîtresses, bonne, complaisante, généreuse envers ses compagnes, elle fut aimée de toutes : « On ne peut jamais se brouiller avec Nelly », disait une espiègle qui aurait aimé une vie un peu plus mouvementée. D'une autre, à laquelle Soeur Thérèse reprochait d'être trop souvent avec elle : « Mon Dieu, ma chère, soyez tranquille, tout le temps elle me fait des sermons... »

Oui, cette chère enfant, non seulement dormait le bon exemple autour d'elle, mais encore, au besoin, aidait modestement de ses conseils.

A quel âge, à quel moment se sentit-elle appelée à la vie religieuse ?.. Ce fut probablement dès le Pensionnat et sous l'inspiration, après celle de Dieu, du dévoué Monsieur Pécicot alors supérieur de la Miséricorde.

Elle avait 24 ans quand elle entra à Sainte-Madeleine au mois de novembre 1873. Sa vie de Novice, comme sa vie de pensionnaire s'écoula sans rien de saillant. Ses compagnes d'alors rendent d'elle absolument le même témoignage que ses compagnes de la Miséricorde.

Mère du Soulas était Supérieure Générale et Mère Angèle Pochet, maîtresse des Novices. Ces deux saintes ames (dont nous ignorons à évoquer le souvenir) tout embaumés du parfum de leurs vertus, étaient bien faites pour comprendre notre chère Soeur. Elles la comprirent, en effet, et virent qu'elles n'avaient plus que à diriger vers la perfection celle qui avait déjà une formation si chrétienne.

Soeur Elisabeth qui avait pris l'habit le 21 Septembre 1874, fit profession le 2 octobre 1875. Peu de temps après, elle fut envoiée à l'hospice de Thiviers, où elle ne passa qu'une année, puis à celui de Leibarac où elle resta huit ans. Partout elle fut bien aimée : déferente pour ses Supérieures, bonne pour ses Soeurs, dévouée pour les malades.

Mais c'est à Bergerac que devait s'écouler la plus grande partie de sa vie religieuse (20 ans). Le 108^e d'Infanterie venait d'arriver dans cette ville. Notre hôpital reçut ses malades.

Une infirmerie Spéciale devait être attachée à la ville.

La prudence, l'affabilité de notre chère Soeur la délivraient tout naturellement au choix de nos Supérieurs qui ne pussent vaincre sa résistance qui leur faisait appeler à son esprit d'Obedience.

La sous la direction et avec les conseils de Mère Sophie, femme si sévère et au jugement si sûr, elle se perfectionna dans son emploi d'infirmière au point d'en devenir presque l'idéal.

Les soldats placés à l'hôpital sont presque tous des jeunes gens de 20 à 24 ans. Sœur Elisabeth fut leur mère dans toute la force du mot. Son coeur lui disait qu'elle devait remplacer auprès d'eux celle que Dieu avait donnée la nature et qui, souvent très éloignée, était torturée d'angoisse sur le sort du pauvre enfant malade. Notre chère Sœur le connaît, le connaît, l'encourageait, le veillait nuit et jour, lui parlait de la famille à absente, du ciel surtout si elle comprenait que la mort le quittait. ... Pas un de ces pauvres malades ne résistait à tant de charité. Ceux qui mouraient s'en allaient en paix, bénissant la main qui les avait si bien préparés au terrible passage et lui promettant de ne pas l'oublier au Paradis. (Ne pouvons-nous pas penser qu'ils sont tous venus au-devant d'elle à son arrivée là-haut?...) Ceux qui mouraient de l'hôpital emportaient de Sœur Elisabeth le souvenir le plus respectueux, le plus reconnaissant et, pour beaucoup, le plus durable. Ils avaient à revoir leur infirmerie, à lui écrire, à lui envoyer de petits présents. On ne peut douter de ces sentiments quand on a vu le jour de l'enterrement, plusieurs de ces jeunes soldats pleurer à chaudes larmes. Combien de ces pauvres enfants, déjà éloignés du bon Dieu malgré leur jeune âge, ont dû à notre chère Sœur d'être renommés à Lui pour toujours!

Les chefs ne cessent d'admirer tant de dévouement, on a pu s'en convaincre par leur langage autour de son lit de mort et par les lettres écrites alors à la Supérieure par ceux qui avaient reçue l'herborac.

Vint enfin la dernière épreuve, celle de la dernière maladie. Elle fut longue et douloureuse; elle fut aussi sans espérance, parce que la patiente se sentait condamnée. Sœur Elisabeth la supporta avec la douceur ordinaire; le Sourire ne quitta presque jamais ses levres ce qui faisait dire à un vénérable personnage au sujet de la cellule: «Ah! la folie malade, la folie malade... Le Colonel, le Major, les autres médecins et tous ceux qui eurent le bonheur de l'approcher s'en allaient murmurant: «c'est une sainte!»

Par les soins de Mère Mathilde Davize, tous les secours spirituels et corporels lui furent prodigés pendant ce long mois d'agonie. C'était justice, la mourante avait si bien assisté les autres. Elle reçut la Sainte Communion tous les jours autant

que les connaissances le permettent et des circonstances, ménagées par l'aimable Providence, firent qu'elle put voir souvent ceux qui s'étaient le plus intéressés à son ame. Monseigneur, lui-même, vint l'encourager et la bénir.

Oulant aux religieuses résidant à Bergerac, elles se pouvoient se lasser d'aller auprès d'elle qui, après leur avoir appris à bien vivre, leur apprenait à bien mourir. Le 28 juillet elle dit à S^e Olavastare qui parlait d'écrire à notre Revérende Mère : " Oh ! dites à notre Mère que je suis comblée de grâces, que je suis bien heureuse... Ne voudriez vous pas la revoir, elle reviendrait j'en suis sûre si vous le désirez ? - Oh ! oui, je veux bien revoir notre Mère, mais un peu plus tard, quand je serai plus malade. Elle a tant à faire ; il ne faut pas en abuser. Il ne faut la faire revenir que vers la fin... Puis elle ajouta dans un sourire qui cachait mal ses larmes : ... oh ! je suis bien contente de penser que j'aurai mes compagnes (de profession) pour porter les glands... Nous avons toujours été bien unies, nous le serons toujours car je ne vous oublie pas dans l'éternité... " Quelques jours auparavant, ayant reçu la visite de Monsieur le Chanoine Leyriguac (qui la visiterait), elle se prit à causer de son enterrerment comme s'il eût été question de celui d'une autre et, avec la charmante simplicité qui lui était habituelle : " Je crois, dit-elle, qu'il sera bien fait... " Elle avait reçu l'extrême-onction le 21 juillet dans des sentiments admirables d'humilité et de confiance en Dieu.

Enfin ni le savoir le plus éclairé des médecins, ni le dévouement si fraternel de ses Soeurs ne pouvant avoir raison de la terrible maladie (cancer à l'estomac), notre chère Soeur expira le 18 juillet 1909 dans la dernière amitié de sa profession religieuse, laissant ses compagnes désolees mais convaincues qu'elles avaient déjà une protectrice au ciel !

On avait dit : " Quelle folie malade ! on pouvoit dire aussi : Quelle folie morte ! " Son ame en s'enroulant avait laissé sur sa physionomie toute sa suavité. On ne pouvait la regarder sans sentir que c'étaient bien là les restes d'une Sainte.

Dieu, qui exalte les humbles, permit que S^e Elisabeth, toujours si petite et si cachée, eût des funérailles triomphales officier du 10^{me}, après avoir assisté à l'Office divin

et s'étaient présentées à l'offrande l'accompagnèrent jusqu'au cimetière ainsi qu'une Compagnie de Soldats. L'élite de la population de Bergerac était là également et très nombreuses se comptaient les religieuses qui, égarées des longues files des Orphelines et des éléves de la Miséricorde, entouraient le Corbillard.

Maintenant, notre chère Soeur Elisabeth repose à côté de sa Mère Sophie qu'elle a tant aimée. Nous espérons qu'elle est aussi bien près d'elle au Ciel.

Où elles prient pour nous obtenir la grâce de mourir comme elles en Communauté et d'aller les rejoindre au Ciel !

18 Juillet 1905

3

S^r Gabrielle de Grateron

Noviciat

La famille de notre chère Soeur Gabrielle figurait aux assemblées de la Noblesse du Périgord en 1789 dans la personne de Jean Nicolas Grateron, Seigneur des Grosges, vicomte de la Ganguyous. Le nom de Grateron lui venait d'une terre seigneuriale de l'Angoumois qui lui appartenait dès avant 1780 et son blason portait "d'azur à trois coquilles d'argent..."

Un fils de Nicolas de Grateron, Monsieur Etienne Grateron, notaire à Larochebeaucourt, avait épousé vers 1835, M^{me} Catherine Granger, jeune personne appartenant à la meilleure bourgeoisie de Montompré, et deux filles étaient nées peu après de cette union.

Devenue veuve en 1844, Madame Grateron revint habiter près de son père à Marciac sur Bellac et deux ans plus tard, elle contracta un second mariage avec son beau-frère, Monsieur Jauvinard. Malgré leur grande jeunesse, les deux petites orphelines furent toutes deux tristes par la détermination de leur Mère et, dès lors, mettant en commun tous leurs regrets et tous leurs désirs, elle s'aimèrent comme si chacune d'elles eût été l'autre. Madame Jauvinard laissait voir

sue l'égérie préférée pour l'âme de ses filles, très jolie enfant toujours douce et docile, toujours bonne, sérieuse et appliquée.

La cadette, Marie, Marianne comme on la nommait en famille, jouissait en revanche d'une plus grande tendresse de la part des oncles et cousins Gratereau. Sa vivacité, son agilité d'écureuil, son adresse de féé, ses amabilités espiègleries faisaient leurs délices. On se la disputait, on s'arrangeait de manière à la garder de longs mois à la campagne. Elle s'y plaisait beaucoup. Comme elle était fluette et débile, sa mante suffisait pour l'y retenir. La fillette souffrant de la fièvre quartie se développait peu et mal. Un matin suffisait pour lui faire verser des torrents de larmes. Le médecin iranien ordonnait de la baigner sous une cascade, de la faire couchez sur des plantes aromatiques etc. Il prescrivait surtout la quinine au grand désespoir de Marie qui détestait toute amertume et qui, pour l'en venger, faisait le docteur, s'entourait de chaises et disait à ces malades imaginaires : « Mesdames vous avez la fièvre, vous prendrez de la quinine chaque fois par jour. »

Il les cousins de rire et de taquinier le docteur Marianne.

Née le 8 octobre 1838, Marie fit sa première communion dans le Carême de 1850 à Mareuil et fut confirmée le même jour par Monseigneur Georges. Le bon et excellent curé, Monsieur l'Abbé Delage reçut beaucoup, dit-on, que la Grandeur n'ait pas interrogé Marie qui était très forte en catéchisme et chez laquelle l'à propos et l'esprit étaient déjà remarquables.

Quelques mois plus tard la fillette fut mise avec sa soeur au Doyenné d'Angoulême. Elles y demeurèrent quatre années qui sembleront longues à Marie très avide de liberté, de gâteries et de caresses. Je ne la calomnierai pas en affirmant qu'elle eut peu d'ardeur pour l'étude. Le jeu, les espiègleries, les farces avaient toutes ses faveurs et ses amies n'étaient point parmi les plus laborieuses et les plus sages. Un jour que, de concert avec quelques indisciplinées, elle avait encouru le mécontentement des Maitresses, celles-ci réunirent toutes les élèves à la grande salle pour

(le 20 Mars)

morigerer les coupables en public. Devinant dès le seuil l'humilia-
tion qui l'attendait, Marie glisse à terre, se faufile sous les bancs
et réussit à disparaître complètement grâce à sa petite taille. Blottie
dans sa cachette, elle entend les reproches adressés à ses compagnes,
en savoure la morale, finit en attendant prononcer l'exclusion de
sa meilleure amie et remarque avec une grande joie que personne
ne songe à parler de Marie Gratereau. Son stratagème avait
- il réussi ou les maîtresses furent-elles heureuses de n'être pas
obligées de souligner ces torts pour n'avoir pas à les punir ?
Le me fait regrette le
21 juillet 1892.
Je ne sais, mais à partir de ce jour, Marie devint plus sérieuse,
plus appliquée. Bientôt même, elle fit partie de la Congrégation
de la très Sainte Vierge et son titre d'enfant de Marie fut
l'orgueil, la force et la joie de toute sa vie. Sa sœur et elle,
se firent toujours une gloire d'ajouter à leur signature ce titre
d'enfant de Marie. Madame Pousseau, âgée de 72 ans aujour-
d'hui, est encore fidèle à cette prière coutumière.

Révenue à Marciac à seize ans, Marie y mena une
vie bien simple et bien pieuse. Elle allait à la messe tous les
jours, communiait souvent, se montrait très assidue aux offices
de l'église et très habile en toutes sortes de travaux manuels.
Cependant elle aimait le plaisir et surtout la danse où elle
excellait comme en toutes sortes de jeux. La foi et la crainte
de Dieu farraient heureusement diversion à ces goûts dangereux
et servaient de contrepoint aux entraînements d'une ame trop
ardente que la raison seule ne savait contenir. La grande
ouverture de cœur qui elle eut toujours pour sa sœur et une
liaison sérieuse et solide avec notre Sœur Gabrielle Lavigne,
alors Supérieure à l'hospice de Marciac, furent aussi des
secours puissants pour l'âme de Marie trop candide pour ne se
point laisser prendre quelque peu aux stratagèmes du monde,
trop loyale pour croire à la perfidie... .

Un dimanche d'été comme Marie sortait chez sa Mère
après les vêpres, elle trouva la maison tout dessus dessous:
Son grand-père, frappé d'apoplexie depuis quelques minutes, en
semblait pris de render le dernier soupir. On courrait chez
le médecin, chez le pharmacien, on bouleversait tout pour
procurer quelque soulagement au malibord. Marie seule
songea à l'âme de l'aïeul bien-aimé. En grande hâte,
elle alla quérir le bon curé et une heure plus tard, envoi-

des derniers sacrements, Monsieur Granges rendait le dernier soupir en bénissant l'enfant chéri qui lui avait procuré le pardon suprême. Cet excellent vieillard laissa un grand vide au foyer de la famille et, bientôt après, M^e Berthe Gratereau ayant épousé M^e François Poumeau (lequel habitait Limoges), Marie resta seule entre sa mère et son oncle. Ceux-ci revaient de la fêter à Marueil en lui faisant épouser son cousin Ernest (issu du premier mariage de M^e Fauvinaud) mais elle refusaït énergiquement d'y consentir. De là des luttes quotidiennes entre la mère et la fille, entre l'oncle et la nièce !...

Désolée du départ et de l'éloignement de sa soeur, confidente habituelle et sûre de ses peines, la jeune fille toute brisée par le combat se jeta éperdument contre les bras de la Reine des Vierges sa patronne et sa Mère. Elle le pria avec une ferveur inlassable et la paix se fit.

Bientôt aidée des judicieux conseils de Soeur Gabrielle Lavigne, Marie vit clair en son âme. Les desseins de bon Dieu sur sa vie lui parurent évidents et, déterminée à les réaliser, elle songea à quitter définitivement Marueil. Un séjour à Limoges chez sa soeur lui servit de prétexte. Elle écrivit de là à sa Mère qu'elle se disposait à partir pour Périgueux et à entrer à Sainte-Marthe. Cette nouvelle imprévue stupéfia et irrita Madame Fauvinaud. Son mari, très encontent lui-même, partit aussitôt pour Limoges. Marie s'y trouvait seule avec son petit neveu (M^e et M^e Poumeau avaient profité de sa présence pour aller passer deux jours chez des amis à l'occasion d'un mariage). Ce choc fut terrible pour la pauvre enfant. Très ému des prières et des supplications de son oncle, elle demeura fermes cependant et, lorsque il en arriva aux menaces, elle ne fléchit pas non plus. Le soir venu, M^e Fauvinaud alla couchier à l'hôtel bien décidé à livrer un nouvel assaut le lendemain après avoir gagné à sa cause M^e et M^e Poumeau qui devaient rentrer dans la matinée. Resté seul, Notre Marie ne perdait point la tête.

Après une prière fervente, ayant mis ordre aux détails du mariage, elle s'enquit de l'heure des trains

de Peiguerre, fit arrêter une voiture pour le plus matinal et ayant louché rapidement sa malle, elle traça un tendre adieu pour son cœur, couvert de baisers le petit Léonie endormi, le recommanda instantanément à la vieille bonne et partit à 4 heures du matin le 8 mai 1869. Quelques heures plus tard elle arrivait au Noviciat.

Notre Sainte Mère du Soulas était alors Supérieure Générale; Mère Angèle Pochet, assistante; Mère Emmanuel Perrot, Maîtresse des Novices, Monsieur l'Abbé Bonnet, aumônier. Marie ne pouvait tomber en de meilleures mains, mais il les fallait toutes à la pauvre âme désespérée Le violent effort accompli semblait avoir brisé en effet l'énergie de la jeune fille. Elle versait jour et nuit des torrents de larmes. Tout lui était occasion d'effroi. Son esprit était plein d'angoisses, son cœur débordait de regrets... La nature prenait sa revanche en réclamant impérieusement ses droits; la volonté incertaine flattait à la divine ballatée pas de poignantes incertitudes!... La Sageur, la prudence, la fermeté de ses guides eurent de la peine à calmer cette furieuse tempête. Malgré leur mérite incontestable, ils n'y seraient point parvenus si, aux vertus déjà citées, ils n'eussent joint la bonté. Mais ils la possédaient tous à un degré éminent et ils en donnaient tout, de preuves à la pauvre affligée qui elle finit par reprendre un peu confiance et courage. Cependant un grave événement faillit perdre à jamais le résultat de tant d'efforts. A la fin de l'été 1869, Mère Emmanuel Perrot ayant été placée à la tête de la Communauté de Saint-Astier, grand fut le chagrin de ses filles. Il n'en fallait pas tant pour décourager Marie. Aussi annonça-t-elle à ses compagnes qui elle allait retourner dans le monde et cela dès le lendemain!... Avec toute l'impétuosité de sa bouillante nature, elle exhalait ses regrets, combinait et exposait ses plans.... Sur ces entrefaites Anna la visita au tôt-Saint-Aventurier... La conscience de Marie était mal à l'aise et le bon Jésus offrait force et lumière.... Mais l'esprit était échauffé, le cœur blessé et l'imagination affolée profitait de ces circonstances pour faire un grand tapage au milieu duquel la voix du bon Maître ne fut point écoutée. L'heure du Noviciat vint donc sans que la paix soit pénétrée l'âme de notre jeune fille... Machinalement, elle sortit de la Chapelle avec ses compagnes et prit sa place accoutumée.

Dans la grande Salle.... Qui allait leur parler ce Soir-là?... Et que pourraient-on leur dire maintenant?.... Recueillie à l'avance contre toute espèce de conseil, de consolation ou de blâme, Marie Sébastien ses pleurs releva sa tête mutine:.. Ah! mon Dieu!... Monsieur Bonnet extrait accompagné de Mère du Sudas et ce fut lui qui, prenant la place de La Mère Maistresse, en remplit les fonctions. Son discours fut solide et bon; il fut aussi élégant, fermé et sévère. Il demanda à ces pauvres enfants en larmes si elles étaient venues pour servir la créature ou le Créateur?.. Si c'était pour celui-ci ou pour celle-là qu'elles avaient tout quitté?.. de qui elles attendaient la récompense et qui enfin méritait le plus leur confiance?..

Dans l'action de cette parole si virile et si vraie, l'âme de Marie s'ouvrit au repentir et aussi à l'espérance... A la récréation du Soir, elle applaudit aux paroles du prédicateur et se montra déterminée non seulement à rester, mais encore à ses plus expriées miséricordes, si regrets.

Crois Semaines plus tard, en la fête du Saint-Sépulcre, Mère Angèle Poichet devenait maîtresse des Novices et il faut penser qu'elle n'eut pas à se平ander de Marie puisque, le 2^e Mars 1870, celle-ci revêtait le Saint habit et recevait le nom de S^e Marie Gabrielle. (Toute sa vie elle fut fidèle à célébrer cet anniversaire et, dans les dernières années elle le faisait avec plus de joie et de reconnaissance encore que jamais.) Cependant le démon n'avait pas dit son dernier mot et longtemps encore la jeune Novice eut des dératissons et des angoisses. Dans son far intérieur, elle espérait qu'on la jugerait impropre à la vie religieuse et qu'ainsi, alors que sa volonté y fait pour rien, elle serait forcée de rebrousser dans le monde. Mais il n'en fut rien. Sans fard de caractère si aimable de S^e Gabrielle et de ses merveilleuses aptitudes à toutes sortes de travaux, son dévouement, sa loyauté, sa piété et surtout sa grande déication à la Très Sainte Vierge faisaient bénir augures de l'avenir. Aussi fut-elle admise à promettre ses vœux sans en avoir sollicité l'autorisation. Cette décision venant de personnes aussi sages et expérimentées que l'étaient les Supérieures fut une grande bénédiction pour cette chère Agnès.

Sûre désormais de la volonté divine, elle fit profession sans arrière-pensée le 31 mars 1871.

Le grand événement étant accompli, S^e Gabrielle fut employée à faire la classe au pensionnat. La taille esigüe et la vivacité de ses allures l'aidant peu à acquérir le prestige nécessaire, elle y eut beaucoup à souffrir de l'espériglène de ses élèves. Une des plus mûres alla même un jour jusqu'à jeter dans un égout

On raconte que S^e Gabrielle le trousseau de clefs que sa maîtresse portait habituellement à l'antécédentaine en la ceinture. Les examens trimestriels étaient aussi un supplice même temps que M^{me} Monnet pour notre chère Soeur. Ayant eu à en faire passer de très fâcheuses, elle redoutait solennellement au mois d'août 1873, elle y fut si visiblement malheureuse que M^{me} Monnet détermina aussitôt M^{re} de Saulas à donner d'autres fonctions à S^e Gabrielle. C'est alors qu'il lui déclina l'emploi de Secrétaire (qu'elle remplit jusqu'à son dernier mois de vie), et celui de dépenseuse qu'elle débroussa bientôt après contre cause de pharmacienne et d'infirmière (lesquels lui demeureront quelques trente ans).

La Maison-Mère fut donc l'unique Communauté où notre chère Soeur eut à travailler, à souffrir et à se dévouer tout épouvantable. Durant les trente-trois années qu'elle y vécut, au Noviciat à l'angle droit de l'autel comme après sa profession, elle eut autant d'amies que de ennemis et de haines derrière - fragnes. Toujours souriante, serviable, dévouée, elle allait et venait comme une abeille diligente, soignant celle-ci, rendant M^{me} B., voulant lui-même service à celle-là, en consultant une pharmacie, prodiguant à tous les conseils et secours, ayant enfin surabondamment de timidi, se mit à sa personne en quelque assurance que ce fut. Agile comme genou et y demeura un écurier, elle parcourrait la maison en un instant, longtemps, puis voyant grimpait les escaliers en une seconde et c'était merveille que la due Dame de lui voir porter à la ~~long~~ (au bout de ses doigts de fée indument cette ^{je}-capables d'aucune maladresse) une demi-douzaine de sujets. Et-à-j'attends que à la fois. On l'avait vue tout à l'heure au jardin recoltant vous Soyez partie pour des simples et déjà elle avait préparé un cataplasme, une tisane-mai-même ! potion, un sirop, visité toutes les malades, rédigé maints documents au Secrétariat, remplacé la Soeur partie, courut, mais le lendemain consulter un avocat, ayant plusieurs dents à quelques entendant tourner le bouton, celle dentelle, accompagné une Soeur à la gare, où notre elle hantit et connaît si vite que le terrible M^{me} B. ne put arrêter avec empressement sans doute, mais simplement, sans le faire à plusieurs reprises.

D'une humeur joyeuse et charmante qui était le meilleur remède aux maux de ses malades. Il est impossible de peindre le dévouement sans bornes, l'activité prodigieuse, l'habileté merveilleuse de Soeur Gabrielle en ces différents emplois et en une foule d'autres qu'elle trouvait moyen de remplir chaque jour pour rendre service à l'une ou à l'autre de ses compagnes. Il faut avoir vu cette chère Soeur à l'œuvre pour comprendre de quels pouvoirs de force sa charité la rendait capable. Jouissant de l'estime et de l'affection de toutes les Supérieures, elle fut aussi universellement aimée de toutes les Soeurs. Les malades, les infirmes, les Soeurs jeunes ou âgées, les novices, les postulantes même, rivalisaient avec les contemporaines de S^e Gabrielle pour avoir en celles-ci la plus affectueuse confiance. Jamais, je crois, elle n'a refusé un service et Dieu Seul sait en quel nombre il lui en était quotidiennement demandé. Peu importait que'ils fussent extrêmement divers, elle avait un secret contre toutes les difficultés, un moyen contre tous les obstacles, elle excellait en un mot à trancher tous les nœuds gordiens. C'était le plus souvent aux dépens de son repos, de sa Santé, de ses désirs, de ses goûts. Elle ne prenait le temps ni de dormir, ni de manger, ni de s'asseoir, ni de vaquer librement et tranquillement à son propre labeur; elle interrompait à chaque instant ses Stations à la Chapelle (renversant son tablier pour en marquer la durée) afin de courir de côte à l'autre de l'hôpital au secours de quelqu'un. Et parmi cette multiplicité de détails, elle priait sans cesse. Outre les exercices de l'ommunauté, elle s'en imposait quantité d'autres. C'étaient les vêpres de la très Sainte Vierge qu'elle n'omet jamais, les mille "Ave Maria" qu'elle égrenait sans cesse et surtout d'immémorables chemins de la Croix (Il en faisait jusqu'à 9 dans la même journée si la grâce à obtenir était pressante). Il avait une dévotion extraordinaire en Notre-Dame de la Salette et l'invocait avec une confiance imperturbable. Toutes les fêtes de la très Sainte Vierge augmentaient son amour filial envers la Mère de Jésus. Elle s'y préparait toujours par un redoublement de prières et de pénitences. Elle avait fait un trésor de ceintures de fer et pratiquait fréquemment de vigoureuses disciplines. Quant aux jeunes, elle tenait si fort à leur observation, qu'elle alla jusqu'à s'enduire les joues de vermillon pour que l'on ne songeât pas à les lui interdire. En plusieurs circonstances

où dévorée de fièvre elle eut du garder le lit, elle ne cessa point de se lever vaillamment et de continuer à travailler tout comme si de rien n'était. Dans l'hiver de 1900, elle fut cependant obligée de s'arrêter. A force de chemins de Crain sur la route glacé de la Chappelle, la chère Soeur avait gagné des fusions avec genou et il lui était devenu impossible de marcher. Nous la levions comme un baby (tant elle était légère) le temps de faire son lit. Il fallut de longs soins et une application de végétarienne pour triompher de cette indisposition. Jamais d'ailleurs ne s'était vu je crois malade plus aimable, plus gaie, plus reconnaissante à ses infirmités. Nous étions dès lors, bâlis, bientôt des occasions de la constater car la Sainte de notre chère Soeur ne tarda guère à donner des inquiétudes plus graves et à nécessiter des arrêts de plus en plus fréquents. Ce fut durant une de ces rechutes que Monseigneur Bonnet vint à St-Martin à l'occasion de la mort de Monseigneur Dabert. Ce fut un gros sacrifice pour Sr Gabrielle que de ne pouvoir assister à la réception qui fut faite à ce Saint Pielat par la Communauté et de ne point recevoir sa bénédiction car elle lui avait conservé la plus profonde reconnaissance. Elle avait aussi une grande vénération pour la mère du St. Pie IX Roumaine qui avait été le guide et le soutien de son âme parmi de violentes tentations. Le Saint Monseigneur Despont s'entendit à merveille à manier l'âme de Soeur Gabrielle et à lui donner le calme et la paix que sa nature impressionnable, et quelques restes (peut-être) d'une éducation un peu janséniste mettaient trop souvent en fuite.

Vers 1900, Sr Gabrielle entra dans une voie plus périlleuse. Non seulement sa santé physique devenait moins bonne, mais les tumeurs envahissaient son âme... Mille et un sacrifices résultaient de ce double état de choses. Notre chère Soeur réagissait contre ces douleurs physiques et morales en s'acharnant plus que jamais au travail et à la prière. Avec la permission de notre Révérende Mère Emmanuel, elle organisa dans la Communauté une croisade de supplications et de pénitences pour obtenir que notre chère famille religieuse ne soit pas chassée du Sol de la France par la tourmente révolutionnaire. Chacun de nous avait son tour pour prier, souffrir et espérer. Sr Gabrielle mettait à son propre compte le jour de supplication de toutes celles qui étaient confessées. Rien semblait-il ne devait être impossible à son courage... Cependant ses forces

diminuaient, une mauvaise toux l'empêchait de dormir, de violentes crises d'asthme mettaient fréquemment ses jours en péril. Les suffocations duraienr 3 et 4 heures, elle en sortait épuisée. Force fut bien de décharger la chère malade....

On lui ôta d'abord la pharmacie... puis l'infirmerie... et enfin le Secrétariat!.. Tous ces sacrifices lui furent très durs, le dernier surtout lui fut très amer. Son inaction fasciné lui arrachait des torrents de larmes. Le métier à dentelle en fut souvent tout abusé. Mais le bon Dieu qui se plaît à purifier nos âmes dans le creuset de la souffrance demanda davantage encore à cette bonne Sœur Gabrielle. Sa cellule spacieuse dut être abandonnée pour la petite chambre de l'infirmerie où elle avait au moins tant de soins!.. Quels que fussent ses regrets, Sœur Gabrielle demeurait vaillante. Elle trouvait moyen de donner un coup de main à l'infirmerie à l'heure des repas, elle aidait à la ~~lave~~ partie, elle aidait même au registre tout entier et rendait main aux sœurs

du 21 juillet au 19 août à la Secrétaire. Après la fête de l'Assomption en 1908, elle alla passer quelques jours à Aix près Limoges avec sa Sœur et ses neveux. Ce revoir fut tout envahi de tristesse : M^e Etienne atteint d'un phlegmon à la jambe dormait les plus grandes inquiétudes et Sœur Gabrielle fut elle-même à deux doigts du tombeau. Dès qu'elle put supporter le voyage, elle nous revint. Sœur Philippine alla la chercher à la gare, nous la déshabillaîmes et la mimes dans un lit chaud. Elle buit une tasse de lait, elle était tout à la joie du retour. Bientôt cette chère Sœur reçut la vie Communie à notre grande satisfaction. Elle put suivre les exercices de la retraite et elle le fit avec une très grande piété. Peu après, cette chère Sœur se trouva assez bien pour reprendre le train de la vie communale. Du 18 octobre au 12 novembre, elle remplaça même à l'infirmerie et au Secrétariat Sœur X envoyée en internat à ^{pour de St Charles)} Le 13, elle eut la consolation d'enkêter encore le Saint abbé Despont, venu du Bugey pour une cérémonie de vœux perpétuels et les Noces d'or de nos vieilles Mères (Marthe, Cécile et Germaine) C'était la dernière fois!... Sœur Gabrielle voulut ensuite à tout prix aider à Sœur

Ama... A force d'énergie et de volonté elle survécut à ce poste une quinzaine de jours. Mais le soir du 2 décembre elle dut s'avouer vaincue. Une forte douleur au côté accompagnée de fièvre donna aussi-tôt les plus vives inquiétudes et dès le lendemain on dut s'arranger pour ne pas laisser la malade seule la nuit. Elle essaya même de se lever quelques heures et on la trouva moins faible armée d'un tricot, mais ses forces trahissaient de plus en plus son courage! A partir de ce moment le Journal donne chaque jour des notes alarmantes : « S. G. est plus mal... S. G. est très mal... » S. Gabrielle communie en viaticque... S. G. a une violente crise d'étouffement... une énergique application de ventouses se produit que de légers et courts adoucissements... on essaie d'un viaticaire... elle semble un peu moins mal... elle a le muguet etc... La chère malade ne s'étonnait ni ne s'alarmait de son état... Elle s'épuisait sans cesse à peu près vocalement et souhaitait nous voir toutes à son chevet. Dès que les grâces étaient dites, elle agitait la clochette pour que l'on puisse passer la récitation près d'elle.

La Nuit de Noël, on lui porta le bon Dieu, elle survécut toute la journée et fit partie à Madame Lemoine les lignes les plus rassurantes. « Dans quelques jours, disait-elle, je m'écrirai moi-même ! » Hélas ! le lendemain un changement affreux s'était produit... Sans voix, les yeux éteints, notre chère Soeur faisait peine à voir ; on voulut servir à la famille « Non, fit-elle, pas encore... » On la décida sans peine à demander l'extrême-onction, M^e l'Amourier vient la confesser et il fut convenu qu'elle serait administrée le lendemain matin. Hélas ! la mort fut plus prompte encore que nous ne l'avions craincu. A trois heures du matin, et sans agonie, sans souffrance et si chère S. Gabrielle s'échappa doucement entre les bras de S. Saint Paulin qui la veillait !... (La fêt de St Jean l'Évangéliste)

Les Enfants de Marie Le lendemain nous la conduisîmes à la dernière demeure de St Etienne de la Cité. Les cloches de la Cité Sonnèrent à toute volée et M^e le Curé voulut Cité ayant beaucoup que le couvent allât passer devant la Chapelle des Enfants de l'affection et de Marie en reconnaissance des soins que notre chère Soeur avait confiance pour pris de leur Congrégation (en qualité de Directrice) durant une notre chère S. Gabrielle vingtaine d'années. Les jeunes filles de la paroisse précédèrent qu'il aimait beaucoup immédiatement le cercueil à la fin de leur dernière vieillée de repos aussi

Mère Angèle Estorguy

Noviciat

Notre bonne Mère Angèle Estorguy ne connaît du monde, avant sa profession religieuse que le foyer très chrétien où elle était élevée en la petite ville de Monpazier le 1^{er} décembre 1831. Toute petite encore elle avait échangé les tendresses de son père et de sa Mère contre la direction énergique et austère de Mère Verdier alors supérieure du pensionnat de Monpazier. L'âme aimant et ardente de la petite Anne Souffrissait beaucoup des rudesse et des austérités quelque peu jansénistes de la terrible Supérieure et ce fut sans doute ce qui fit que, pour répondre à l'appel du bon Dieu, elle se choisit pas le Noviciat de Monpazier. Vers 1850, laissant à ses frères le soin de consoler son père et sa mère, elle entra chez les Soeurs de la Madeleine à Bergerac. Elle y fit son postulat avec une délicatesse de conscience qui n'eut d'égal que son humilité et sa ferveur et elle venait d'y prendre l'habit (le 3 juin 1851) lorsque Mousquieu Georges demanda à toutes les Communautés hospitalières de son diocèse de s'unir en une seule Congrégation. Ce fut donc au moins dans la sage et prudente direction de la bonne Mère Recoumagede que notre cherie Soeur Angèle acheva son noviciat. La simplicité, la douce et pieuse énergie de cette excellente Mère Maîtresse calmèrent les appréhensions de son âme timide et, ayant fait l'examen canonique le 1^{er} février 1852, elle fit profession le 2nd du même mois. Aussitôt après ce grand événement, S'Angèle Estorguy rentra à sa chère maison du Bourg où elle fut employée aux classes. Ce fut une douce halte dans sa vie, mais une halte seulement car toutes les joies sont éphémères ici-bas. Peu de temps après nous trouvons en effet la jeune professe transplantée au Fort-Saint-Troy et y faisant la classe. Elle rencontra dans cette Communauté l'épreuve la plus terrible pour une âme craintive : la vénérable Supérieure eut de son devoir de traiter la jeune compagne avec une grande rigueur et leci rendit particulièrement difficile l'accès du Saint Tribunal et la possibilité d'y trouver la force et la paix. Cette épreuve fut aussi longue que possible et l'âme de notre cherie Soeur s'y enrichit d'immenses mérites.

(1866 - 1870) Devenue elle-même Supérieure de l'établissement du Petit-St-Troy en 1866,
Mère Angèle déploya dans ses nouvelles fonctions beaucoup d'activité,
de dévouement et de zèle. Son amour pour les pauvres était sans bornes;
elle tentait sans cesse l'impossible pour arriver à les soulager. Mais,
le ans plus tard, il fallut renoncer à ce labour aimé pour aller,
(1870-1874) durant la nouvelle année, exercer à Montéillac les fonctions de maîtresse
d'école en même temps que celles de Supérieure. En 1874 nous la
trouvons Supérieure à Pégul, mais en 1876, elle revint à son
(1876 - 1886) cher Bourg et y demeura 10 ans en qualité d'infirmière et le ans
(1886 - 1892) en qualité de Supérieure. Ce Supériorat fut particulièrement remarqué
par la confiance que Mère Angèle y eut pour Saint-Joseph.
La pauvreté était grande, nombreux les pauvres, immorables les
besoins : Saint-Joseph fut chargé de tout. Il eut une niche dans
la confiance de le vestibule avec une modeste statuette et une veillée toujours
la chère Mère au allumée ... et la maison prospéra. Mère Angèle put agrandir
l'uri. Cœur était les quartiers et bâter une chapelle Spacieuse pour les pauvres.
aussi très grande On eut deux grandes statues du cher St Joseph l'une à la
côté que le Chapelle, l'autre dans le petit jardin ... Mère Angèle voulait plus
provoquer les encore, elle ambitionnait sans cesse le mieux. Oubliant trop
promesse et peut-être que le mieux est l'ennemi du bien, elle chargeait
l'autographe aisement ses combinaisons retranchant le lendemain ce qui elle avait
faite la veille et si n'était pas plus longtemps satisfait de cette nouvelle
disposition que de celle qui l'avait précédée.

Le bon Dieu, qui aime ineffablement nos âmes, permit que
ce qui il y avait d'excèsif dans cette soif du mieux fut levé
par le Sacrifice et la bonne Mère quitta le Bourg appelé
qui elle était par l'Obéissance à Brantôme de 1892 à 1894
puis à Domme de 1894 à 1897. À partir de cette dernière
date, la vie de Mère Angèle fut un tissu de souffrances
morales et physiques, une passion ! L'inaction au Moi-
ciat lui était une torture frénétique ; elle obtint, en Juin 1900
de faire des quêtes lointaines en faveur de l'Aile naissant
de Latour Blanche. Mais 16 mois de cet ingrat labeur
eurent raison de ce qui lui restait de forces et, en X^e 1901
la bonne Mère dut se résigner à accepter un poste de repos
au pensionnat de Mirezac. Mère Josephine Fauchet l'y
reçut et l'y traita avec l'incommensurable bonté qui la caractérisa.
On lui donna la meilleure chambre ; on l'entoura, on la circonvoit
des plus délicates attentions et elle se répit à espérer que elle pourrait

encore de rendre utile. On la trouvait tantôt balayant la cour, tantôt époussetant le parloir, tantôt rangeant le réfectoire. Elle obtint même de surveiller l'étude des externes durant une heure chaque soir.

Mais tout cela, il le fallut encore quitter ! En Septembre 1903, la fermeture de Piégut ayant jeté "la vieille Mère" (Sœur Dupuy) entre les bras de Mère Joséphine, il ne fut pas possible de laisser plus longtemps Mère Angèle à Leibarac. Elle revint ici bien tistement affaiblie. Tous nos efforts, elle ne fit plus qu'rie que souffrir. La contracture, qui depuis cinq ans travaillait dououreusement le bras droit, finit de sensibles progrès. La tête penchée sur l'épaule ne pouvait plus se redresser et peu à peu il devenait à la pauvre vieille très difficile de marcher. Une nuit elle tomba dans sa chambre et ne put plus se redresser. On l'installa alors dans la grande cellule qui touche l'infermerie, en plein midi et à la portée de S. Domini. On l'y soigna comme un bâby car elle ne pouvait plus rien saisir assez solidement soit pour se vêtir soit pour travailler, soit pour porter les aliments à la bouche. Appuyée sur un bras robuste elle allait encore chaque jour jusqu'à la tribune et parfois jusqu'aux dernières fenêtres du dortoir des Novices. Elle adressait de là une prière à la Très Sainte Vierge et au Sacré-Cœur.

Vers la fin de 1905, ces petites promenades naines devinrent impossibles et l'on dut se servir d'un fauteuil roulant pour amener notre pauvre vieille Mère à la Chapelle. Dès le mois de Septembre, une plaie s'était formée qui lui rendait toute situation douloureuse. Malgré tous nos soins, cette plaie s'aggravait bientôt au point de ne plus laisser aucun espoir de guérison. La pauvre patiente était bien résignée; elle lisait sans un peu et nous appelait sans cesse pour essayer de trouver quelque moyen de rendre ses douleurs supportables... Elle en éprouvait de toutes sortes. L'esprit, le cœur, le corps, la volonté subissaient chacun leur martyre. A petit feu, sans levoit, j'avois fait la communion de l'holocauste si généreusement offert à Dieu dès le seuil de la vie. Notre chère infirmière communiait chaque matin et demeurait ensuite amoureusement clouée à sa croix supportant avec un grand courage incessante que lui imposaient ses membres et les sacrifices de ses douleurs qui torturaient ses membres et les sacrifices de ses infirmités.

Le vingt-trois janvier 1906, au matin l'état de Mère

Bergerac, 18 Janv. 1906
M. le P. G. Léonard

Ma chère amie,

J'ay été très contente de recevoir votre lettre, mais je suis bien triste de vous voir toujours si malheureuse. Je demande au bon Dieu de tout mon cœur qu'il vous donne la résignation à sa sainte volonté; car, ma pauvre amie, nous ne pouvons pas

Rouesses de Réparation
Sacré Cœur de Jésus

Le 8 juillet 1888. Nous, Supérieure et religieuses de la Communauté du Bourg de la Madeleine, Bergerac, prosternées et anointées devant le vivant Cœur de Jésus, nous nous engageons, à l'honorer et à l'adorer plus particulièrement pendant les neuf jours qui précèdent l'Octave de la grande fête du Sacré Cœur.

Comme autre plus spécialement dans l'esprit de réparation, d'amende honorable, et d'expiation, nous promettons avec l'approbation de nos supérieures Majeunes, d'accomplir chaque année, si Dieu exaucé nos trois demandes, les promesses suivantes.

1^e La veille de la grande fête du Sacré-Cœur abstinence pour toute la maison, et jeune

à de faire craindre une issue fatale extrémement, puis elle reprit cependant les souffrances empêtrées corps et chair agonisante le dimanche 28 janvier où elle le Notre-Seigneur vers 7 heures du soir 1906.

Labraud.

une figure à part ne ressemblait à tous. Il avait un langage unique, burlages... faisaient image comme ce Lougeau à ses fâches il entraînait parfois au Secrétariat il de facile placé entre le bureau c'est-ce que tu rabuses, me dit-il t'es ?" Puis, m'interrumpant ainsi à mon sujet. Quand ce sera l'heure, tu entends, il a aimé les " Que si tu as le malheur de mettre

cher Soeur, "La Sainte" comme elle se et comme nous l'appelions toutes, très courrouçée si, à cette ligne de ajouter quelques détails succincts. Labraud, avait épousé Melle Lefèuvre, l'une des plus honorables et les Missidore. Notre chère Soeur y vit quelques années chez sa nourrice les le collège de Parbezieux l'autre la petite Beynatine reçue y causa une grande joie

encore de rendre utile. On la trouvait tantôt balayant la cour, tantôt époussetant le parloir, tantôt rangeant le réfectoire. Elle obtint même de surveiller l'étude des externes durant une heure chaque soir....

Mais tout cela, il le fallut encore quitter!... En Septembre 1903, la fermeture de Piegut ayant jeté "la vieille Ménie" (S. Hélène Dupuy) entre les bras de Mère Joséphine, il ne fut pas possible de laisser plus longtemps Mère Angèle à Leibarac. Elle revint ici bien tistement et malgré tous nos efforts, elle ne fit plus qu'une chose que souffrir. La contracture, qui depuis cinq ans travaillait dououreusement le bras droit, faisait de sensibles progrès. La tête penchée sur l'épaule ne pouvait plus se redresser et peu à peu il devenait à la pauvre vieille très difficile de marcher. Une nuit elle tomba dans sa chambre et ne put plus se redresser. On l'installa alors dans la grande cellule qui touche l'infirmerie, en plein midi et à la portée de S. Dame. On l'y soigna comme un bébé car elle ne pouvait plus rien faire pour travailler, appuyée sur un bras qu'à la tribune et des Novices. Elle adorait au Sacré-Cœur.

Vers la fin de 1903, impossibles et l'ouvrir au moins une pauvre Septembre, une pluie douloureuse fondit bientôt au prison. La pauvre, un peu et nous apprécier moyen de rendre de toutes sortes. Elles étaient chacun leur vait la communion offert à Dieu dès communiait chaque matin clouée à ses douleurs qui cessait que lui. Le vingt-trois juillet

Bergues, 18 X. M. D. Je
S. Edouard

Ma bonne amie,

J'ai été bien contente de recevoir votre lettre, mais je suis bien triste de vous voir toujours si malheureuse. Je demande au bon Dieu de tout mon cœur qu'il vous donne la résignation à sa sainte volonté; car, ma pauvre amie, nous ne pouvons pas douter que ce soit lui qui parme tout. Quand je réfléchis bien devant Lui, il me semble que vous et moi avions besoin d'être mises au repos, alors que nous nous sentions encore plus dans la vie, quand bien de faire d'autre!... Nous avons

"Tu sais, je te défends de rabuser ainsi à mon sujet. Quand ce sera mon tour, tu n'éciras que cette ligne; tu entends: "Elle a aimé les pauvres et elle a passé en courant." Que si tu as le malheur de mettre autre chose!"

J'espére cependant que cette chère Soeur, "la tante" comme elle se plaisait à se nommer elle-même, et comme nous l'appelions toutes, j'espére, dis-je, qu'elle ne sera pas très courrouisée si, à cette ligne dictée par elle-même, je me permets d'ajouter quelques détails succincts.

Mon père, Monsieur Paul Labraud, avait épousé Melle Marie Chastenet dont la famille est parmi les plus honorables et les plus anciennes de la petite ville de Mussidan. Nativité chérie Soeur y vint au monde en 1826. Elle y demeura quelques années chez sa nourrice Monsieur Labraud dirigeait alors le collège de Barbezeyre et plusieurs frères avaient devancé au foyer la petite Eugénie (nommée Gabrielle Edolie) Son arrivée y causa une grande joie

et de faire craindre une issue fatale extrémement, puis elle repart com... Cependant les souffrances empirerent corps et la chère agonisante le dimanche 28 Janvier où elle le Notre-Dame vers 7 heures du soir 1906.

Labraud.

une figure à part ne ressemblant de tous. Il avait un langage unique, burlesques... faisaient image une se sougeait à se fâcher il entrat parfois au Secrétariat il de paille placé entre le bureau c'est-ce que tu rabuses, me disait-elle!.. Puis, m'intervenant:

encore de rendre utile
époussetant le parti
de surveiller l'état

Mais tout cela, il
la fermeture de l'île
entre les bras de Meilleur
temps Mère Angèle à
tous nos efforts, elle
qui depuis cinq ans
de sensibles progrès
plus de redresser et
difficile de marcher
peut plus se redresser
qui touche l'infirmité.
On l'y
plus rien puisse
pour travailler
Appuyée sur un
qu'à la tribune
des Novices. Elle
et au Sacré-Cœur.

Vers la fin de l'impossible et l'on
amener notre pauvre
Septembre, une perte
tristesse douleur
fondit bientôt au
rison. La pauvreté
un peu et nous à
que moyen de renouer
de toutes sortes. Laissons
chacun leur
vait la communion
offert à Dieu de
communiait chaque
ment cloîtrée à
les douleurs qui
cessants que lui
Le vingt-trois juillet

branlebr brasseille; c'était une
miserie de position et au sein
de notre nature vive et docile,
nous avions souvent un de ces
moments à notre insu, sans
propre y trouver son compte.
Et voilà que notre Divine Espérance
qui nous aime, nous le sait
bien, nous offre tout ce qu'il
dans un cœur, comme une
vieille machine qui ne fait
qu'embarrasser et donner de
nuageux pour être bâtie et
refaire. Pour cela de bonnes
habits, une pauvre amie
mais à moins pas l'honneur
Gagnons dans c'est le vrai
chemin que je conduis, à
condonner aux nosse nausées
le suis, et non à faire autre chose
surmature flétrissante autre chose
autre ou ce rapporte plus
les tortures dans le fait

acquiert la humilité. ou

En Amérique, quoique je pratique et de faire craindre une issue fatale
soit mal à que je veux exténuée, puis elle repart con-
fession, sur le vaste; c'est-à-dire pendant les souffrances empiré-
ce rigueur que nous voulons être corps la chère agonisante
Il St. Rue de mon bûche
Doux nous fuisse hamerentum
de la mort le 2 Janvier.

Abb' quand nous serons nous,

à l'heure de la mort, comme

nous serons constatés d'avoir

été frimelis, C'avois suffisur

prouesse que nous ayons fait

pour le bon Dieu. Et o-

nous nous rendrons au ciel

bientôt; nos noms sommes rattachés

Courage donc, me prouve

avoir, acceptez votre position

Belle quelle vous me faitte.

me demandez plus rien.

Oui croyez votre bon

volonté; ou soyez ce que vous

"... ageras de rabuser ainsi à moi sujet. Quand ce sera

mon tour, tu n'éciras que cette ligne; tu entends: "Elle a aimé les

pauvres et elle a passé en courant." Que si tu as le malheur de mettre

autre chose!"

J'espére cependant que cette chère Soeur, la Tante comme elle se

plaît à se nommer elle-même, et comme nous l'appelions toutes,

j'espère, dis-je, qu'elle ne sera pas très courroucée si, à cette ligne dictée

par elle-même, je me permets d'apporter quelques détails succincts.

Mon père, Monsieur Paul Labraud, avait épousé Mme

Marie Chastanet dont la famille est parmi les plus honorables et les

plus anciennes de la petite ville de Mussidan. Votre chère Soeur y vint

au monde en 1826. Elle y demeura quelques années chez sa marraine

Monsieur Labraud dirigeait alors le collège de Barbezieux

et plusieurs frères avaient dévoré au foyer la petite Guyenne

(nommée Gabrielle Edolie) Son arrivée y causa une grande joie

Janvier 1906.

Labraud.

une figure à part ne ressemblant à celle de tous. Il avait un langage unique, râles, burlesques... faisaient image. Personne ne songeait à s'enfâcher. Il entrait parfois au Secrétariat

il de pieds placé entre le bureau

"est-ce que tu rabuses, madame?"

"Dieu, m'intervenant:

"... ageras de rabuser ainsi à moi sujet. Quand ce sera

mon tour, tu n'éciras que cette ligne; tu entends: "Elle a aimé les

pauvres et elle a passé en courant." Que si tu as le malheur de mettre

autre chose!"

encore de rendre utile époussetant le parlo de surveiller l'éta.

Mais tout cela, il la fermeture de Pie entre les bras de Mère temps Mère Angèle à tous nos efforts, elle n qui depuis cinq ans de sensibles progrès plus se redresser et difficile de marcher. peut plus se redress qui touche l'infir - marie. On l'y a plus rien faire a pour travailler. Appuyée sur un b qui a la tribune et des Novices. Elle adoré et au Sacré-Cœur

Vers la fin de 190 impossibles et l'ou auverne notre pauvre Septembre, une plan - tation douloreuse fondit bientôt au p - rison. La pauvreté un peu et nous ap que moyen de rendre de toutes sortes. L' Sainct chacun leur vait la consommation offert à Dieu des communiait chaque - ment clouée à les douleurs qui cessants que lui il Le vingt-trois juillet

34
 Et surtout Dieu sait qd que cette promesse est consolante. Acceptez Dieu bouche trop et, avis l'intervalle entre midi et minuit. Comme moi, nous avons probablement moins fini de marier pas le temps de vous accueillir de vous, de votre dame. Eh bien, acceptez-moi en ma présence. Pour les sondages de l'abbé prouverons sur ce qu'il demande, successivement, d'abord, place de la Banque, à Périgueux, laquelle de ville brûlées la probabilité 100% d'une telle longueurs que j'y prends une midotière de chaque fois. Vous avez d'ap - posé l'intervalle avec le bon sacrement. Moi je serai sous la grace de Dieu et de ses saints.

Angèle s'aggrava subitement au point de faire craindre une issue fatale pour ce même jour. Elle fut aussitôt extrêmement état, puis elle reprit connaissance et sembla beaucoup mieux... Cependant les douleurs empirerent encore, la gangrène envahit ce pauvre corps & la chère agonisante ne fit plus qu'un que gémir jusqu'au dimanche 28 Janvier où elle s'endormit paisiblement entre les bras de Notre-Dame - Seigneur vers 7 heures du matin.

28 Janvier 1906.

5

Q: Laurence Labraud.

Mosiciat

Notre chère Soeur Laurence est une figure à part ne ressemblant à aucune autre, mais d'ailleurs aimée de tous. Elle avait un langage unique dont les expressions spirituelles, originales, burlesques... faisaient image. Elle touchait tout le monde et personne ne songeait à s'en fâcher. Dans les dernières années de sa vie, elle entraînait parfois au Secrétariat et, se laissant choir sur un fauteuil de paille placé entre le bureau de Soeur Gabrielle et le mien : « Qui'est-ce que tu rabuses, me disait-elle, voyous, lis moi un peu cette notice ? » Puis, m'intervenant : « Tu sais, je te défends de rabuser ainsi à mon sujet. Quand ce sera mon tour, tu n'écriras que cette ligne ; tu entends : « Elle a aimé les pauvres et elle a passé en courant. » Que si tu as le malheur de mettre autre chose !... »

J'espére cependant que cette chère Soeur, la Tante comme elle se plaisait à se nommer elle-même, et comme nous l'appelions toutes, j'espère, dis-je, qu'elle ne sera pas très courrouisée si, à cette ligne dictée par elle-même, je me permets d'ajouter quelques détails succincts.

Son père, Monsieur Paul Labraud, avait épousé Mlle Marie Chastenet dont la famille est parmi les plus honorables et les plus anciennes de la petite ville de Mussidan. Notre chère Soeur y vint au monde en 1826. Elle y demeura quelques années chez sa marraine Monsieur Labraud dirigeait alors le collège de Bourbeziers et plusieurs frères avaient devancé au foyer la petite Guyenne (nommée Gabrielle Labodie). Son arrivée y causa une grande joie

Chacun de ces frères se fit une joie de donner à la famille une éducation de collégien. Soit que son tempérament et la tournure de son esprit y prétasseut, soit que le père et la mère amusés par les espiègleries de la fillette n'y missent point d'obstacles, les jeunes frères profitèrent hors de toutes proportions, si bien qu'il n'y eut bientôt plus de gamin au Collège à quoi Elodie ne fut au mesure de rendre des foings. En pension, la petite fille se distingua toujours par une grande dissipation. Avec une de ses compagnes (Melle Messard devenue ensuite Mme), elle lâchait sans cesse Maîtresses et élèves de l'art qui aux faurs de récompense nos deux étourdes seraient devenues converties de confession si elles eussent été susceptibles de confession !...

Pendant on avait la foi vive et, à la suite d'une mission prêchée à (où il débroussaillait) Mousidans par Monsieur le Chanoine Régis Bernard, Elodie se détermina à vouer sa vie au bon Dieu. Elle trouva une grande résistance du côté de ses parents, de sa Mère surtout. Elle tint bon et, ayant pu par gagner Monsieur Lebraud à sa cause, elle partit un soir à minuit (accompagnée de son père par le courrier de Mousidans à Puyguern) malgré le désespoir de la malheureuse Mère qui l'accablait de ses malédicitions !... Cette scène terrible eut une profonde influence sur le caractère ardent et le tempérament nerveux d'Elodie. Elle s'en rappela toute sa vie et on a pensé que le tremblement convulsif qui l'agitait (durant les 20 dernières années) sans cesse au point de l'empêcher de manger, de boire et de travailler sans des efforts extrêmes était la suite de la malédiction maternelle, tout immérité que elle fut. Dans ces conditions, le Noviciat fut laborieuse, la vie religieuse accidentée et mouvementée.

(au Pouvoir) Après avoir pris l'habit le 1^{er} novembre 1896, elle fit profession le 18 novembre 1896, et ne fut plus connue que sous le nom de Sœur Laurentine.

Elle aimait à visiter les pauvres et à Millac de Monthoux où nous la trouvons dès 1897. Monsieur de Lanouë l'appelait familièrement : "Madame l'Amoureuse" parce que c'était elle qui était chargée de secourir les indigents à domicile.

Nous n'avons connu l'agé de la Maison-Mère de 1893 à 1906. Nous savons que Monsieur l'Abbé Despont avait trouvé le secret de dompter cette nature de fer et que, sous sa direction, notre chère Sœur avait remporté de nombreuses victoires. Elle aimait à se rappeler avec quelle miséricorde charitable Saint ecclésiastique l'accueillait toujours après ses escapées de caractère. Il communiquait toujours

(au Pouvoir)
et fut la 1^{re} profission qui eut lieu dans la chapelle de la Maison Mère

(fondatrice)

D'ailleurs par s'en humilié près de notre Mère et la priait de veiller bien la conduire elle-même à "Nazareth". Mère Thérèse y connaît volontiers : « Lenez, Monsieur l'Abbé, disait-elle, je vous la ramène encore... » Et lui de répondre : « Ah ! plus elle me donne de peine, plus je tiens à dominer ». De tels procédés prisaient l'ordre de repenter le cœur de la pauvre coupable et les oubliés devaient sensiblement plus rares. Si l'une de nous en avait été la cause ou le témoin, elle verrait lui dire : « Ah ! je t'ai bien malédictée !... Si tu savais comme il faut que j'aie mis de l'eau dans mon vin pour n'être pas prie encore !... »

Sœur Laurence trouvait moyen de se rendre très utile en se chargeant de toutes les courses longues et pressées : à la gare, pour accompagner ou échucher quelqu'un ; à la poste, pour un envoi urgent, à St Georges pour les commissions à faire à nos Soeurs, chez les petites Soeurs, à la Garde, au Casino, à l'espérance pour de fraternelles relations ; chez le menuisier pour les commandes de cercueil ; à tous les enterrements, à tous les mariages auxquels la Communauté était présente d'assister etc. Son exactitude aux exercices de Communauté fut d'une ponctualité au-dessus de tout éloge depuis son entrée en religion jusqu'à sa mort. Le reste du temps, elle le passait dans sa cellule tricotant tant bien que mal, car les accades brusques de ses pauvres mains laissaient souvent toucher des mailles. Les heures de solitude lui pesaient. Il fallait de la variété et du mouvement à cette pauvre âme inquiète et privée d'action. Aussi, à l'époque des vacances l'autorisait-on à visiter nos Communautés. Elle restait alors absente deux ou trois mois. Nous lui faisions fête au retour ; elle égayait les récitations du récit de ses aventures. Nous aimions surtout à lui entendre redire celles de ses premières années religieuses. Elle les racontait avec une verve toujours nouvelle. Son grand chagrin était de ne pouvoir communier que tous les 15 jours. Elle avait, en effet, une si grande difficulté à avaler la sainte hostie (dont on ne lui donnait pourtant qu'une parcelle) qui on devait la faire boire au sortir de la Sainte Table. Les Communions étaient donc des Viatiques qu'il n'était pas possible de renouveler plus souvent. Elle communia encore ainsi après la Messe de minuit, dans la cellule de Sœur Gabrielle mourante la nuit de Noël de 1909. Le 7 Janvier suivant, en la Solennité de l'Epiphanie. Le lendemain, elle se trouva si souffrante qu'elle consentit à prendre le lit dans l'après-midi. Deux jours plus tard, nous apprenions la mort de M. Charles Despont. Cette nouvelle fut très douleuruse à notre malade. Cependant elle était pleine de courage et se levait quelques heures chaque jour.

Le 1^{er} et le 1^{er}, se sentant beaucoup plus souffrante, elle consentit à garder le lit. Mais le 1^{er} elle fit un violent effort pour se lever et tenir debout de 8 heures du matin à 7 heures du soir ! A partir de ce moment notre chère Soeur sembla perdue. Le 2^{me}, au matin, Mère Marthe, effrayée des progrès du mal, chercha à lui persuader de demander l'Extreme-Onction. C'était un service très difficile à rendre à la malade qui avait toujours éprouvé un grand effroi pour ce sacrement. Soeur Laurentine écoutait sans mot dire l'exhortation qui lui était faite. Il était aisé de voir qu'elle se tressaillait pour ne pas envoyer la priéreuse aux Calendes grecques ! Y'étai-ent depuis quelques instants : « Va, me dit-elle d'un air fatigué, va me chercher notre Mère ! » Y'y allai, Mère Jeanne monta aussitôt elles causèrent quelques instants : « Ah ! fit enfin la malade, il faut que je vous aime bien pour consentir ainsi à ce que vous voulez ! » La cérémonie se fit une heure après. Sœur Laurentine la suivit avec une grande foi et une grande piété. Elle fit ensuite des préparations publiques si touchantes que la Communion en fut profondément aimée. Beaucoup de calme et un peu de saine tension régnèrent la journée. Mais la chère Soeur ne pouvait plus supporter aucune nourriture et la faiblesse allait croissant. Comme nous cherchions des moyens de l'alimenter encore un peu : « Enfin, dit-elle pourquoi vous autres voulez-vous tant vous acharner à me faire vivre, laissez moi donc mourir ! » Elle mourait en effet. L'estomac, l'œsophage, la langue enflammés, tuméfiés, desséchés lui causaient de vives souffrances. Pendant elle demeurait paisible et résignée. Déjà agonisante lors de la mort de Mère Clémile Estanguy, elle frémît au son des glas que l'on ne peut empêcher d'arriver jusqu'à elle, mais demeura paisible et dans le plus parfait abandon jusqu'au dernier soupir survenu le 3 février à 7 heures du matin.

(le 28^e)

3 février 1906.

Sœur Stéphanie Dessaigne.

Hospice de Monpazier.

Presque rien n'est connu de l'enfance et de la jeunesse de cette chère Soeur Stéphanie ; nous savons seulement que elle n'appartient

J. M. J.

Perigny le 27 Février

Ma chère fille

Je vous prie de lui accorder
mme bonne S. Louviette que
je vous pris, pendant quelque
temps pour vous aider à soigner
vos malades. Elle est très bonne
pour enj et les malades au sa
Tui et son cœur, lui religieusement
et aimablement. Partant avec elle
les a soignés elle m'a été aimé
et estimée. Je crois que vous
ferez bon de lui demander la salut
des hommes. Elle aimera mis le
rendre que les commerçants des
femmes. Si l'on est bénie S.
J'aurai bon aider, pour les lits au
les balayages mais après lui avoir
dit ce qui elle aimait faire vous
pouvez compter sur son exactitude.
J'espérai que nos deux sœurs

propriétaires cultivateurs en la fete de
l'Assomption que Dieu lui donna plusieurs
au Noviciat (du 20 novembre au 15
mars de sa fausille et retarder son
mariage. Son caractère aimable,
envers dont toute la conduite
ses victorieusement les épreuves
avril 1864 elle reçut le titre
Stéphanie et le 7 avril 1865, elle
commença la vie de cette chère Sœur
d'simplicité, de dévouement et ce
de consommation
cinq ans à faire la classe aux petites
professes fut envoyée à l'hôpital
1870. En cette période de calamités
leur y abondaient et la charité
Médecins pleins d'admiration
intelligence et l'adresse de la
Sœur (qui n'aurait appeler
"hypothèque") ne trouvait rien de
ce que de la nouvelle "une autre
en 1876, l'Obéissance dispa
de l'hospice de la Madeleine,
l'hôpital de Reibeauval cour-
roucèrent-ils à qui mieux mieux.

Après une année passée à Bergerac et 2 années au Séminaire de
Larlat, S. Stéphanie fut nommée Supérieure à l'Hospice de
Montpon en novembre 1889 et Supérieure à la fondation de
Pau en Mai 1891. Malheureusement les aptitudes que la
chère Sœur déploya dans l'administration de cette nouvelle
œuvre gênaient trop les gens mal intentionnés qui vocaient
bénéficiaires des revenus de la propriété au détriment de l'hôpital
et des malades pour qu'il fût possible de conserver ce poste.
Aussi après trois ans de privations, de labours et de sacrifices
de tout genre, nos chères Sœurs durent-elles l'abandonner
et rentrer à la Maison-Mère le 19 Mai 1894. Le cœur de
S. Stéphanie saignait. Elle pleurait les malades qu'elle
avait soignés avec tant de sollicitude parmi tant de difficultés.
Durant le dernier hiver, assure-t-on, une nuit que S. Stéphanie

Le 14 et le 15, je
garder le lit. M.
tenir debout de
de ce moment no.
Mère Marthe, elle
demander l'Extreme
à la malade qui
sacrement. Solu-
tion qui lui étais
pour ne pas envoi
entrée depuis que
va me chercher.
elles causerent que
que je vous aim
La cérémonie se
avec une grande
réparations publiq
dément eue...
rent la journée.

aucune nourriture
cherchions des moy
pourquoi vous ai
vivre, laissez un
L'estomac, l'eso

(le 28 f.) lui causaient de vives souffrances. D'ependant elle demeurait paisible et résignée. Déjà agonisante lors de la mort de Mme Angèle Estanguy, elle frémiet au son du glas quel'on ne peut empêcher d'arriver jusqu'à elle, mais demeura paisible et dans le plus parfait abandon jusqu'au dernier soupir survenu le 3 février à l'heure du matin

plus jeun seront longues
très différentes pour elles. Elle
veut garder les Dentelle de Dignac
et d'Ancienneté. il est juste
qu'on la paix de retour.
Elle saura remercier vos récom-
muns. Je vous prie de lui laisser
la liberté qu'elle vous demanda
de combelle à la mission
à Gapelave. a quelques cérémonies
Mme de ... il faut lui
accorder largement. Je n'ai
malheureusement qu'elle aille
trop loin et qu'elle commette
des imprudences. elle est intelligente
gai et aimable et bien
grande on voit la grande au
le cœur.

Elle est faible pourtant qu'importe
avec une telle santé il
lui faut une morture légè

3 février 1906.

Sœur Stéphanie Dessoigne.

Hospice de Monpazier.

Presque rien n'est connu de l'enfance et de la jeunesse de cette
chère Sœur Stéphanie; nous savons seulement que elle naquit

elle me toute jum est fait
que les jum premiers furent
les jum mariage faites des deux au
lundi au du ruy le cui de la
mme. vous lui en ressiez a ma
des jum qui elle jum au
san de jum au son ruy, com
elle le vint. des jum cuite uril 1864 elle reçut le Saint
du jum, de la confiture, elle jum jum a chaque
refus, aussi tenus mme a ce qu'
elle ait a sa disposition
ce mets de chou. elle n'en
alors pas. Enfin c'ui son il
faut le jum pour le coeur
com elle l'a luv.

Elle s'occupa toujours, elle aille
a tout au raccommodage, lisant
le min j'apri que nous en tirer
un bon profit.

Je suis allé à reflet fait
de faire attester fr. Lourdet

-roulerent-ils à qui mieux mieux.

Après une année passée à Bergerac, 2 années au Séminaire de
Larlab, S^e Stéphanie fut nommée Supérieure à l'Hospice de
Montpon en novembre 1889 et Supérieure à la fondation de
Carcassonne en Mai 1891. Malheureusement les aptitudes que la
chère Soeur déploya dans l'administration de cette nouvelle
œuvre gênaient trop les gens mal intentionnés qui voulaient
bénéficier des revenus de la propriété au détriment de l'hôpital
et des malades pour que il fût possible de conserver ce poste.
Aussi après trois ans de privations, de labours et de sacrifices
de tout genre, nos chères Soeurs durent-elles l'abandonner
et rentrer à la Maison-Mère le 19 Mai 1894. Le cœur de
S^e Stéphanie brûlait. Elle pleurait les malades qu'elle
avait soignés avec tant de sollicitude parmi tant de difficultés...
Durant le dernier hiver, assise à son bureau, une nuit que S^e Stéphanie

propriétaires cultivateurs en la fête de
l'Assomption Dieu lui donna plusieurs
au Noviciat (du 20 novembre au 15
mars de sa famille et retarder son
mariage. Son caractère aimable,
son sens dont toute sa conduite
ses victorieusement les épreuves
uril 1864 elle reçut le Saint
Stéphanie et le 7 avril 1865, elle
e moment, la vie de cette chère Soeur
simplicité, de dévouement et ce
se consumma
cinq ans à faire la classe aux petites
professe fut envoyée à l'hôpital
870. En cette période de calamité
leur y abordaient et la charité
Médecins pleins d'admiration
intelligence et l'adresse de la
Simone (qui usagere appelaient
ystème) ne trouvait rien de
ce que de la monastère "une autre
en 1876, l'Obéissance dispa
de l'Hospice de la Madeleine,
l'hôpital de Roibéac le cou-

Le 1^{er} et le 19, je
garder le lit. M.
tenir debout de
de ce moment ma
Mère Martine, off
demandes l'exté.
à la malade qui
sacrement. Sou
tion qui lui étais
pour ne pas env.
entrée depuis que
va me chercher.
elles causerent q
que je vous aim
La cérémonie se
avec une grande
réparations publiq
dément émues...
rent la journée.
aucune nourriture
cherchions des moy
pourquoi vous ai
vivre, laissez m
L'estomac, l'œs,
lui causaient de v...
souffrances. Dépendant elle demeurait
paisible et résignée. Déjà agonisante lors de la mort de Mme Augile
(le 28^e) Estorguy, elle frémiet au son des glas que l'on ne peut empêcher
d'arriver jusqu'à elle, mais demeura paisible et dans le plus
parfait abandon jusqu'au dernier soupir survenu le 3 février
à l'heure du matin.

a connu d'un nom que j'ai
mis à la Missionnaire. Si j'en
ai le temps je vous écrirai pour
que vous allez les faire attendre à
la gare.

Je vous prie l'âme de Dieu
et de nous faites un affectueux
accueil à ma sœur Anne Gauvin
Pour elle la bouteille que
toujours sa tête est fourrée en
avant tout son cœur est très bien
franchi le de temps en temps par
la lèvre de moins elle en prend
une goutte seulement et boit à peu
de venir.

Recommandation aux Sœurs
de la Providence et de l'Assomption

Adieu à toutes nos
sœurs au No 9.

S'il manque des
parties que les Sœurs n'ont pas
pu écrire, je leur prie de me faire
savoir et je ferai tout ce qu'il
sera possible pour les remplir.

3 février 1906.

Fr. Stéphanie Dessaigne.

Hospice de Montréal.

Presque rien n'est connu de l'enfance et de la jeunesse de notre
chère Soeur Stéphanie; nous savons seulement que elle naquit

à Fraysse d'une très honnête famille de propriétaires cultivateurs en la fete de Saint Thomas d'Aquin, le 7 mars 1845 et que Dieu lui donna plusieurs frères. Après avoir passé quelques jours au Noviciat (du 20 novembre au 1^{er} décembre 1861), elle dut céder aux instances de sa famille et retarder son entrée en religion jusqu'au 1^{er} juillet suivant. Son caractère aimable, sa franche gaîté, le sérieux et le bon sens dont toute sa conduite était empreinte lui réussirent à traverser victorieusement les épreuves préliminaires à la profession. Le 6 avril 1864 elle reçut le Saint Habit et reçut le nom de S^e Marie Stéphanie et le 7 avril 1865, elle prononça ses vœux. À partir de ce moment, la vie de cette chère Soeur ne fut plus faite que d'humilité, de simplicité, de dévouement et ce fut de dévouement qui elle acheva de se consumer.

Après avoir été employée pendant cinq ans à faire la classe aux petites filles de l'école de Belvèze, la jeune professe fut envoyée à l'hôpital de Ribejac au mois de novembre 1870. En cette période de calamité et de désastres les blessés et les varioleux y abondaient et la charité de Stéphanie eut beau jeu. Les Médecins pleins d'admiration ne tarissaient pas d'éloge sur l'intelligence et l'adroït de la nouvelle infirmière ; le Docteur Simon (qui usagère appelaient Soeur Dusolier "un petit Dupuytren") ne trouvait rien de mieux pour qualifier S^e Stéphanie que de la nommer "une autre Soeur Dusolier". Aussi lorsque en 1876, l'Obéissance disposa de notre chère Soeur en faveur de l'hospice de la Madeleine, Messieurs les Administrateurs de l'Hôpital de Ribejac le courroucèrent-ils à qui mieux mieux.

Après une année passée à Bergerac 2 années au Séminaire de Sarlat, S^e Stéphanie fut nommée Supérieure à l'hospice de Montpouey en novembre 1889 et Supérieure à la fondation de Paris en Mai 1891. Malheureusement les aptitudes que la chère Soeur déploya dans l'administration de cette nouvelle œuvre gênaienl trop les gens mal intentionnés qui voulaient bénéficier des revenus de la propriété au détriment de l'hôpital et des malades pour qu'il fût possible de conserver ce poste. Aussi après trois ans de privations, de labours et de sacrifices de tout genre, nos chères Soeurs durent-elles l'abandonner et rentrer à la Maison-Mère le 19 Mai 1894. Le cœur de S^e Stéphanie saignait. Elle pleurait les malades qu'elle avait soignés avec tant de sollicitudes parmi tant de difficultés... Durant le dernier hiver, assuré-t-on, une nuit que S^e Stéphanie

veillait à l'hospice de Saint-Pierre (Carrac) au chevet d'un mourant elle fut obligée d'aller à l'habitation des Soeurs (éparcie de celle des malades par une vaste cour sans clôture). Chemin faisant elle vit reluire non loin d'elle les premières féroces de Messie le Loup.

Sans s'arrêter, se recommandant à son ange gardien et appelant pour la forme un pauvre vieux demeuré près du moribond, elle continua sa course, arriva à la Communauté, s'y assit de ce qui était nécessaire à son malade et, hardiment traversa de nouveau la cour. Déconcerté de tant d'audace, le loup se retira... Au reste, nous l'avons dit, les hommes furent beaucoup plus cruels à notre chère Soeur que les fauves et ce sont eux qui en se faisant un jeu d'enlever tous ses effets et de paralyser toutes ses volontés nous obligèrent à quitter un hospice où (malgré les conditions préalables et l'estime acquise de la population) il ne nous était permis ni de vivre ni de faire le bénier.

La vie de S^e Stéphanie s'écoula dès lors à l'hospice de Moëifoss. Sauf deux années passées à Latour Blanche lors de la transformation de cette chère Maison en Asile de Vieillards. À l'occasion de ce dernier poste on peut entrevoir quelque chose de la profonde bonté et de la délicate charité de notre chère Soeur.

On était très pauvre à Latour Blanche, tout y était délabré et de grandes dépenses s'imposaient pour l'aménagement des chambres et des dortoirs en infirmeries et salles de malades. Connaissons les merveilleuses aptitudes administratives de S^e Stéphanie. Nos Mères voulaient en faire une Economie responsable. Elle s'y opposa fermement ne voulant point d'une autorité qui 'elle ne pourrait exercer sans nuire au prestige de l'excellente Supérieure Mère Emilie-Marie Mongie. Notre chère Soeur n'accepta donc à Latour Blanche qu'un rôle de servante s'ingéniant sans cesse à diminuer les dépenses en payant de sa personne et à créer des ressources par un travail de féminée aussi pénible que grossier dans lequel du reste elle excellait.

Revenue à Moëifoss en 1901, elle s'appliqua à y établir tout ce que ses deux premiers séjours ne lui avaient permis que d'ébaucher. Par son travail et son industrie elle trouva moyen non seulement d'épargner à la Communauté les privations matérielles qui lui étaient trop brûlantes, mais encore d'approvisionner l'hôpital, de renouveler la bibliothèque misérable, de faire améliorer, de faire restaurer, de tout

51

transformer. Messieurs les Médecins, qui depuis de longues années se souciaient fort peu d'envoyer leurs malades à l'hospice, s'empressaient désormais de les y faire porter et ceux-ci s'y trouvaient heureux.

La propreté excessive des salles et des lits, les soins intelligents et dévoués prodigés aux enfants, aux infirmes, à tous les hospitalisés faisaient l'admiration générale. Jamais les chirurgiens - n'avaient trouvé une aide aussi habile et expérimentée que Soeur Stéphanie. Aussi, comme Messieurs Simon et Lapervanche à L'Isle-aux-Coudres, comme le docteur Poissarie à Aspet, Monsieur Gardeyne ne tarissait point d'éloges sur le dévouement et l'habileté de Sœur Stéphanie.

Celle-ci, toujours humble, ne cherchait cependant d'autre approbation que celle du bon Dieu. Mais que le divin Maître elle aimait surtout les petits enfants. Il y en avait toujours à l'hospice de Montignac. Parmi eux se trouva une pauvre petite idiote atteinte de crises nerveuses qui lui arrachaient des cris horribles tandis qu'elle s'arrachait les cheveux et se mordait les mains. Pour cette créature repoussante, Sœur Stéphanie trouva aussi des tendresses ! Doucement, patiemment, avec des précautions et des soins tout maternels, elle calmait ses fureurs, essayait ses larves, lui enseignait à parler, à sourire, à être propre et à jouer sans rien gater. La pauvre enfant qu'on avait jusqu'alors considérée comme un petit monstre, se fit à aimer cette chère Soeur la Suive par tout et à l'appeler : "Maman..."

Mais ce n'était pas seulement à l'hospice que les pauvres, les malades et les enfants bénéficiaient jour et nuit du dévouement de la bonne Soeur

Une pauvre Dans la petite ville, partout où la souffrance, la misère ou la mort faisait étaient leurs ravages, Sœur Stéphanie entraînait aussi pour soigner, mourir, Sœur pauser, consoler ou guérir. Elle parvenait toujours à ramener au bonheur recueilli. Dieu les mourants au chevet desquels elle priait. En quelques mats elle la plus petite faisait désirer la visite du prêtre, le pardon du bon Dieu, le fils et obtint Sainte-Victoire, l'Extrême-Onction ...

de la garder à l'hospice toute finit par gagner une pleurésie en veillant un pauvre malade une armie au Après quelques jours de fièvre, elle semblait mieux et s'était leant de l'ayelle levée pour qq. heures devant lesquelles elle ne devait pas à force de travail quitter sa cellule. Malheureusement ce fut là la Commission et de modestes de l'hospice s'y étant réunie, ces Messieurs demandèrent Soeur autorités, elle Stéphanie pour quelques détails administratifs qu'elle seule pouvait parvenir à la flamer leur fournir. Habitée à se croire poser rien, elle se déclara dans un pamphlet la gravité de son état et se rendit dans la salle des délibérations

Lorsqu'elle rentra chez elle une demi-heure plus tard, elle était en proie à un violent accès de fièvre et dès lors tout espoir de guérison fut perdu. La malade ne semblait pas se douter de l'insinuance du danger, on l'en avertit. Elle remercia avec effusion et ne souffrant l'entière gloire qu'à se préparer à la mort avec le plus grand calme d'autant le 7 avril et la plus parfaite confiance en Dieu. Malgré sa grande vivacité rien ne me trouble elle avait toujours été très bonne pour les Soeurs qui formaient la dit-elle, peu regretté Communauté; elle leur fit cependant d'humble excuses, joliz soi rien!...

D'assurer son petit patrimoine à la Congrégation (pour laquelle elle était heureuse de faire aussi le sacrifice de sa vie) et s'endormit doucement à 10 heures du matin le 7 avril 1905

Quelques instants après notre bonne Mère Emmanuel écrivait:

"Ma bien-aimée Mère,

"Notre chère Soeur Stéphanie est dans son éternité, elle nous a quittées ce matin à 10 heures. J'étais seule au moment où elle a rendu le dernier Soupir qui s'est exhalé si doucement que je n'avais pas eu le regard fixé sur elle je ne l'aurais pas vue mourir. Une demi-heure avant, M^r le Maire lui avait parlé et elle l'avait bien compris. Elle a beaucoup souffert sans se plaindre jamais et nous restons bien édifiées de son calme et de sa résignation à la volonté de Dieu. Vers neuf heures, je lui ai fait baiser le Crucifix; elle l'a fait avec une telle ardeur que je ne la croyais pas si près de sa fin. C'est une autre preuve que nous aurions là-haut. Ne pouvant plus parler, elle avait des gestes très expressifs. Quand je lui ai dit: « Vous n'oublierez pas la Congrégation là-haut, n'est-ce pas? Sa physionomie s'est illuminée et son regard m'a tout dit... » S. Emmanuel

11 avril 1905

^f
D^r: Catherine Pistre.

Novicia

Marie-Diva Pistre vient au monde à Montréal le 1^{er} octobre 1836. Ses parents, Jean Pistre et Marie Chazou, étaient de très honnêtes gens et d'excellents chrétiens. La foi fut donc

vigoureusement implantée en l'âme de la petite fille tandis que l'amour de la famille poussait aussi de puissantes racines en son cœur. Après Dieu, rien n'était digne et grand aux yeux de l'enfant comme la forte autorité de son père ; rien n'était bon et parfait comme la douce et ferme direction de sa Mère ; rien n'était aimable et charmant comme la fraternelle affection des frères et des Soeurs qui l'entouraient au foyer paternel.

Mais le bonheur est bien fugitif ici-bas ! En quelques heures celui de Dinah fut détruit par la mort de sa bonne Mère accidentellement élevée à l'affection de son mari et à la tendresse de ses cinq enfants. La famille s'émut du malheur des jeunes orphelins dont l'âme, Dinah, achevait à peine sa dixième année. Les deux petits garçons furent seuls laissés à leur père, et, tandis que les petites Benjaminines étaient placées l'une à la nourrice, l'autre chez de braves fermiers, notre Dinah fut acheminée à Manzac par son oncle, Monsieur Lacombe.

Le foyer de cet oncle lui fut hospitalier et doux. Il y fut heureuse autant qu'on peut l'être ici-bas lorsque on n'a plus de Mère. À défaut de cette Mère chérie, elle y trouva son aïeule maternelle et sa jeune tante Madame Lacombe (Sœur de Madame Pistor) toutes deux rivalisaient de bonté pour la pauvre petite fille et celle-ci, instinctivement délicate et reconnaissante, s'efforça de se rendre utile. À l'âge où tant d'autres enfants ne songeaient qu'à jouer et à faire, elle travaillait déjà comme une bonne petite ménagère à tout entretenir en bon ordre au logis. Ses deux cousins et leurs deux petits frères la considéraient comme une soeur aînée à laquelle on a recours en toute occasion difficile et avec la plus imperturbable confiance. Elle ne les rebutait jamais et bien qu'elle fût vive et qu'ils fussent espiègles et taquins la plus fraternelle harmonie ne cessa jamais de régner entre eux. Dinah n'allait pas en classe mais elle fut mise en apprentissage durant plusieurs années d'abord chez une lingère, puis chez une tailleur et enfin chez une repasseuse. Chacune de ses Maitresses fut ravisée de son activité aussi bien que de l'attention et du soin qu'elle mettait à tout ce qui lui était confié. À 18 ans, elle était déjà une ouvrière très estimée à laquelle on ne craignait pas de confier les travaux les plus difficiles. Elle les exécutait toujours parfaitement. Aussi sa clientèle allait-elle grandissant et tous elle se réjouissait comme d'un moyen de dédommager un peu des parents des Soirs que'ils avaient pris de son enfance. En toute occasion, on la trouvait pieuse, respectueuse, obéissante, vaillante, ordonnée, bonne jusqu'au dévouement et au sacrifice.

Jamais Madame Lacombe n'avait mis de différence entre la toilette de ses fillettes et celle de sa nièce. Toutes les trois étaient vêtues exactement ainsi qu'ou ne rougissait point de le faire à cette époque où la vanité n'avait pas encore étouffé le bon sens. Les filles d'artisans ne portaient point alors de chapeaux mais de simples petits bonnets de mousseline qui elles se plaissaient à orner de rubans aux jours des grandes fêtes. Mais jamais Dinah ne consentit à ce que le Siège eût d'autre parure que la plus élégante blancheur. L'ordre, la propreté, la simplicité qui caractérisaient si suavement notre jeune fille n'étaient que le reflet de la pureté de son âme et de la droiture de son cœur. Cette âme s'élevait bien haut au-dessus des poussières de la terre; ce cœur ambitionnait le Seul Bien véritable: Dieu!

A cette époque l'église de Manzac était dans un état de vétusté si alarmant qu'on avait décrété l'interdiction au culte pour assister à la Sainte Messe, il fallait chaque dimanche franchir cinq ou six kilomètres pour se rendre à Grignols accompagnée de ses jeunes cousines et de leurs frères, les protégeant, les encourageant, les surveillant, les entraînant. Dieu faisait à peu cette longue course, se confessait, communiait, entendait la Sainte Messe puis rentrait au logis heureuse et heureuse avec sa turbulente escorte (laquelle était fort étonnée de la longanimité de son chef.) Monsieur l'Abbé Boc, curé de Grignols, initié aux Secrèts de cette belle âme, ne tarda guère à lui proposer la voie des parfaits. Dinah y songeait déjà.

Dans l'intime de son cœur, elle trouvait heureux son jeune Cousin Lacombe (alors Séminariste) et son grand Cousin l'Abbé Pistré. Elle enviait surtout les Soeurs de celui-ci, ses belles Cousines de la Visitation. Ainsi Pistrille et Séverine déjà recevaient l'une et l'autre de l'habil vénérable des Filles de Saint Vincent de Paul. Malgré elles lui avait dit: «Avis-nous!» Elles lui répondaient maintenant: «Venez avec nous. Pourquoi ne le ferait-elle pas? Les Cousins et Cousines Lacombe étaient élevés maintenant.... Son père était marié.... ses frères et Soeurs déjà tous établis.... Son docte elle les aimait.. oh! beaucoup plus encore qu'on ne saurait le dire, mais elle tenait à Dieu beaucoup plus fortement encore que tous ces liens chéris ne l'attachaient à sa famille et pour l'amour de Lui elle voulait bien les briser. Le sacrifice d'ailleurs n'était-il pas le meilleur moyen d'être utile à tous les siens?

Mutatis mutandis

Si devenant Son épouse, le bon Jésus ne se rendrait-il pas solidaire de toutes Ses dettes de reconnaissance, ne s'engagerait-il pas à aider, à protéger, à secourir ces frères et ces Sœurs qui l'élle si abandonnait que pour l'amour de Lui ?.. Qui c'était bien décidé, elle quitterait Sa famille ... elle s'éloignait de Son pays !..

Le Saint Curé de Grignac ne voulut pas cette dernière partie de sacrifice. Notre Père, pensait-il, a besoin de dévouement et de labeurs autant que les autres saintes. La maison y est abondante, mais il y a trop peu d'ouvrières... Dinal le Soumit humblement et, recouvrant aux blanches ailes de la corvette aimée, elle vient au Noviciat de Sainte-Madeleine. L'Abbe Lacet et Mme Junier y avaient négocié Son admission de sorte que notre bonne Mère du Soulard et la jeune Maîtresse des Novices, Mme Emmanuel Perrat, furent heureuses de faire leur accueil à la jeune postulant. Celle-ci se remit entre leurs mains avec simplicité et confiance. Elle conserva la même candeur durant les années de probation et jamais ni sa bonne volonté, ni son énergie appliquée au devoir ne se démentirent un instant. Le 1^{er} Septembre 1862, Dinal revêtit le Saint habit et dès lors on vit la connue plus que sous le nom de Sœur Catherine. Après avoir fait profession le 10 octobre 1863 elle fut employée successivement à la direction des ouvrages du Port-Au-Troy (de 1863 à 1866), de Domme (de 1866 à 1876), de Saint-Jacques (de 1876 à 1878) du Bugey de 1878 à 1886). À cette dernière date, la chère Sœur eut la charge de la lingerie du Noviciat jusqu'en 1^{er} Juillet 1897. Le dévouement absolu, et sans doute excessif, que l'elle avait mis dans l'accomplissement de Son emploi, soit dans les ouvrages soit ici, avait usé sa robuste constitution. Après 36 ans de labeurs sans interruption, il fut donc nécessaire d'arrêter un poste de repos à notre bonne Sœur Catherine. Mais ce moyen réussit mal et après une année passée mi-partie à Montfaucon, mi-partie à Nussidan, notre chère Sœur nous revint à peu près hors de combat à l'époque des retraites de 1898. Elle mourut dès lors la petite vie humble et triste des valédictaires. S'efforçant de la renouveler de meilles par l'esprit d'espérance et de l'oumission à la Maladie divine et se consolant de ne pouvoir plus remplir aucun emploi en Se demandant celles de prier beaucoup. Ses yeux n'étaient diminués d'ailleurs bientôt au contraire de la force et de la feuille de Sa jeunesse et rien n'était plus

(le 11 aout 1861)

sidifiant que de la voir ou oraison... Les quintes de toux avaient
 beau se succéder sans interruption, elles n'interrompaient pas
 prière, ni l'union de son âme avec Jésus. Son Catholique
 traitait en toutes choses avec le Maître avec la confiance naïve
 des jeunes épouses très sûres d'être aimées. Elle usait de tout
 comme lui étant donné par Lui avec une simplicité naïve et
 reconnaissante. Elle trouvait bon tout ce qu'il faisait. La
 maladie et l'impuissance étaient à ses yeux d'honorables
 moyens de faire pénitence pour les vivacités, les empressements et
 l'activité naturelle qui dans le passé avaient mis à la per-
 fection de ses paroles et de ses actes. Non contente d'applau-
 dir à la conduite de la Providence, elle y ajoutait encore
 tout ce qu'il lui était possible ravaudant sans cesse
 pour le Service de la lingerie, visitant les autres malades
 pour les égayer ou les servir et surtout priant. Entre
 autres pratiques, elle ne manquait jamais de répéter chaque
 jour sa pénitence sacramentelle d'une Confession à
 l'autre. Ainsi appliquée au bon Dieu, notre chère Sœur
 atteignit le commencement de Juin 1906. Beaucoup de
 deuils avaient décimé sa famille, mais un frère lui restait
 encore et chez ce frère une petite nièce de P. Catherine
 allait faire sa première Communion. À cette occasion, la
 chère Sœur reçut l'autorisation d'aller passer une journée
 dans sa famille, dans l'espoir de ramener son frère à la pra-
 tique des devoirs chrétiens, elle accepta avec joie et reconnaiss-
 ance. Cependant ce voyage lui fut fatal. Dès le lende-
 main les symptômes les plus graves révélerent la présence
 d'une tumeur friboule et en quelques semaines la chère
 malade fut à l'extrême. Doucement résignée, toujours
 aimable et patiente elle vit venir la mort tranquillement
 paisiblement, simplement sans regrets et sans bruit.
 Les préparatifs de la retraite obligèrent à la transférer de
 sa cellule au numéro 8 du 1^{er} étage : « Ma voilà logée
 pour la retraite, dit-elle, on n'a plus besoin de bouger
 moi... » Mais elle n'en vit pas même l'ouverture. Le
 21 août elle demanda et reçut l'extreme-onction en pleine
 connaissance aussitôt après la Sainte Messe ; la journée fut très
 calme ; vers 9 heures du soir elle se trouva tout à coup si
 mal qu'on mande bientôt M^r l'Ammonier - Il

donna à notre chère mourante une dernière résolution, lui appliqua l'indolence de la bouteille mort et se retira. Nous récitâmes en Communauté les pieces des agresseurs et, malgré ses douffrances et sa faiblesse, Sœur Catherine s'y unit pénitement. Elle parut ensuite somnolente un peu et à 11h20 mea agacie, sans criante, mais paisiblement et simplement comme elle avait vécue, elle s'éteignit entre les bras de M. A. ese qui était toute sa confiance.

21 aout 1906

8

Q^r Leonie d'Artensec

Nosicias

Eterne fædra facis.

Celle était la noble devise des d'Artensec de la Targe. Leurs armes portaient : "d'azur à une fasce d'or en forme d'arc bordée de guenles; au chef couronné de guenles, chargé d'un croissant d'argent accosté de deux étoiles d'or." Le liège vert de l'hôtel de ville de Périgueux raconte que Jean Baptiste d'Artensec, homme savant et de probité, fut anobli ainsi que sa postérité par lettres patentes de Louis XIV, en date du 1^{er} Mai 1699, pour avoir subi la question pour le service du roi et de la patrie. Chambost, ^{chambost} gouverneur de Périgueux pendant l'occupation de cette ville par les troupes de la Fronde, lui fit pelé les pieds et arraché les ongles avec un fer brûlant. La grande révolution n'épargna pas non plus la famille d'Artensec. Il condamna à mort le 17 thermidor, au 11 (le aout 1791) (par le tribunal de Périgueux) François d'Artensec, comte de Saint-Séverin d'Etesseac et la terrible sentence fut exécutée le même jour dans notre ville natale.

Foulant aux pieds les préjugés mondains, le père de notre chère Sœur Leonie, Monsieur Louis d'Artensec, avait épousé une simple fermière, la jeune Rose Foucault. Celle-ci, aussi sage et vertueuse qu'elle était intelligente et active, ne s'enorgueillit point du nom de son époux; mais, se modelant sur la femme forte, elle mit la main aux plus rudes travaux pour ramener si non la fortune au moins l'aisance sous le toit devenu le sien. On raconte que peu de jours après son mariage elle se disposa à se rendre au marché du Poque pour y vendre des poulets et des œufs. Très mortifiée, son beau-père insista doucement que la

Domestique allait se charger des paix... Oh! que non, monsieur Félix fit
l'œil délibérément; il y a trop de travail dans les terres pour que Jeannette
perde le temps à venir au Bugue avec moi. Laissez-la dormir et
pocher; je suis jeune et forte et ces fatigues ne m'effraient point!...
Monsieur d'Artensee n'ajouta rien. Au fond il ne pouvait défi-
-pouvoir la jeune femme; mais qu'il était dur à l'esprit de caste,
qu'il était humiliant à son viciel orgueil de voir la belle et
allez à la façon de Perrette parmi toutes les paysannes du pays!...
Dévorant des larmes il sortit, erra toute la journée dans les bois et ne
retrouva un peu de calme et de paix que le soir à l'église où l'on
découvrit prosterné aux pieds de celui dont les préférences tombaient
sur les humbles, pour les petits, pour les pauvres dont il ne
rougit point jadis de partager les tracasseries et la vie.

Ce fut dans ce milieu très disparate mais heureusement très chrétien
que notre chère Soeur Léonie vint au monde à la Martinie Côte
d'Hélène de Martemart le 7 Janvier 1899. Elle fut nommée Anne
au baptême, mais en famille on l'appela pour elle le nom de son
père et on la nomma seulement Louise. L'enfant était intelligente
elle devenait turbulente, espiègle, avide de savoir. Or il
n'y avait alors aucune école à Saint-Hélène et les travaux
de Madame d'Artensee (devenus excessifs par la naissance d'une
seconde fille) ne lui permettaient guère d'insculper à Louise
autre chose que la foi et la vertu. On se résolut donc à confier
la fillette à son excellente tante, Madame d'Artensee
(née Key du Bugue) qui habitait Savignac. Celle-ci envoyait régulièrement
la petite Louise à l'école et ne lui passait aucun
caprice. La paresse, la matinerie, l'ostétement et toutes les
petites sottises de l'enfance étaient inexorablement châties par
la bonne tante au grand avantage de sa nièce. Outre les devoirs
d'ailleurs d'aimait beaucoup et cette affection a duré jus-
-qu'à la mort. Vers sa sixième année Louise échangea le
tait hospitalier de sa tante pour le pensionnat l'honneur
Déjà fortement tenuçée pour le bien, elle y fit sa première
Communion avec les plus heureuses dispositions le
Quelques années plus tard, le 17 mars 1871, elle obtint le
Brevet élémentaire et rentrait à la Martinie à la grande joie de
ses parents et de tous les habitants du village.
Un poste d'institutrice communale venait d'être créé à Saint
Hélène, Louise d'Artensee en fut la première titulaire

Le local scolaire manquant au chef-lieu de la Commune il fut permis à la jeune fille d'ouvrir la classe à la Martine dans le logis de la bruille Mme d'Arteuse avait ainsi heureusement conseillé et la protection due au jeune âge de sa fille et les responsabilités graves encourues désarmais par celle-ci. Tout alla donc pour le mieux. La jeune institutrice aimable, avancée, habile et dévouée plairait à la fois aux parents et aux enfants. Bien loin d'être pédante, elle restait simple et bonne envers tous. Son père et sa Mme la trouvaient toujours respectueuse, soumise, empêtrée à les satisfaire. Sa tante se louait de la complaisance inlassable. Chacun admirait l'égalité de son humeur, toujours au beau fixe et l'aimable douceur, l'inépuisable patience avec laquelle elle enseignait et supportait ses jeunes élèves. Après les éléments de la religion et ceux de la science, elle leur apprenait pratiquement cœur de l'économie domestique. Les travaux manuels avaient une large place dans l'emploi du temps. La jeune fille y excellait et ce n'était point sans mérite. On raconte en effet que, dans les premières Semaines qui suivirent la sortie de pension, la Mme déclarait le peu d'ordre de sa chère fille et son inhabileté absolue au tricot, à la couture, au ravaudage. Arrivant à la renousser, la bonne tante de Saligiac susprit un jour la nièce en train de se friser des bas. S'emparant de l'ouvrage : « Ah ! fit-elle sévèrement, c'est aussi que tu raccommodes après le cours de pension ? En vérité, ma chérie, je te fais complument... Et qu'est-ce que ces accrocs à ton tablier ? Ne rougis-tu pas de le porter ainsi ?... - Vous me faites plaisir de me faire cette remarque, repart la Mme de Louise. Cette enfant a si peu d'ordre et elle travaille si mal que vos leçons lui seraient bien utiles. Le temps me manque trop pour lui en donner. - Eh ! bien, dit la tante, c'est une affaire couverte. Envoyez moi Louise le plus tôt possible. J'essierai d'en faire une bonne petite ravaudeuse et j'espère qu'à son retour ses réfries vaudront les miennes. » Bien loin de se fâcher de cette double mercuriale, Louise convint gentiment de ses torts et s'appliqua désarmais avec tant d'ardeur à raccommoder linge et vêtements qu'à son arrivée à Saligiac, une dizaine de jours plus tard, la bonne tante fut heureuse de la félicité des progrès si rapidement accomplis. Les excellentes leçons de cette bonne Tante, secondées par une si entière bonne volonté, produisirent de si heureux résultats.

que devenue Maîtresse d'école à la fin des vacances, la jeune fille ne fut jamais embarrassée pour diriger les cours de travaux manuels.

Huit à neuf années s'écoulèrent ainsi laborieuses, pénibles, pleines de succès devant le bon Dieu et aussi heureuses qu'on les puisse avoir ici bas. Tiers des excellentes qualités de leur chère fille, Monsieur et Madame d'Artusson songeaient à l'établir. Un jeune docteur demandait sa main....

Mais, aussi déterminées que fussent les propositions de mariage, aussi pressantes que fussent les instances de ses parents, Louise refusa constamment d'y céder. Peu à peu, avec cette aimable et persuasive douceur qui était son caractère particulier, elle fit entrevoir à ses parents la résolution qui l'élle avait prise de n'appartenir qu'à Dieu seul. Le sacrifice était imminent mais Monsieur et Madame d'Artusson étaient trop chrétiens pour refuser de l'accomplice et le 11 novembre 1880, Louise ayant dit généreusement adieu à tous les siens, s'effaça derrière sur elle les portes du Noviciat de Sainte-Matthe.

Sa ferveur, son esprit de pauvreté, l'ordre et le soin qu'elle mettait à toutes choses firent les qualités dominantes de ce temps d'épreuve et de toute sa vie. Tres aimée de ses compagnes (à qui elle était un sujet d'éducation continuel), très estimée de la Communauté (charmée du respectueux dévouement de la jeune prétendante), Louise reçut le Saint habit le 29 juillet 1881 et fit profession, en la fete de St Michel aussi, le 29 juillet 1882, sous le nom de S^e Marie Léonie.

Aussitôt chargée de la Classe gracieuse, elle y consuma toute sa vie. Elle avait aimé les enfants à Sainte-Thérèse, elle les aimera plus et mieux encore ici. Avec le cœur de Jésus même devenu le Siens, elle entoura d'une tendresse de préédilection toutes ces petites filles de modestes artisans, d'humble ouvriers de fauves! Par ses leçons, par ses conseils, par toute sa conduite, elle leur donna une profonde estime du devoir, un grand amour du bien, une sincère admiration de la vertu. Simplement, doucement, elle s'insinua dans ces jeunes âmes pour les redresser à leur insu, les fortifier contre elles-mêmes, pour les conduire jusqu'à Dieu. Elle y réussit si parfaitement qu'aujourd'hui encore un monsieur est en vénération dans la paroisse de la Cité et qu'il suffit d'y prononcer son nom pour amener des larmes dans les yeux!

des regrets dans les coeurs, ^{et parfois} des reueards dans les consciences!... car l'idéal qu'on s'était promis d'atteindre avec elle est encore bien au-dessous des efforts accomplis. Aimable avec ses enfants, Si. Léonie l'était aussi avec leurs parents. Durant cette longue carrière de 23 ans qui la mit en contact avec une multitude de familles et de caractères divers, elle ne connaît pas un ennemi. Je crois pouvoir assurer que tous ceux qui lui avaient confié leurs enfants lui demeureront aussi dévoués que reconnaissants.

Au sein de la Communauté, l'aimable cordialité de Soeur Léonie était aussi fort appréciée. Les réunions du Soir, qui nous permettaient d'en jouir davantage, étaient toujours égayées des récits que cette chère Soeur se plaisait à nous faire au sujet de ses enfants ou de ses pauvres. La correction des cahiers et la préparation des ouvrages de ses fillettes ne l'empêchaient jamais de venir à la Salle et d'y être un des meilleurs boîte-en-train. En un tour de main, la pile des cahiers s'épuisait, les broderies, les tricots, les crochets prenaient. Sans ses doigts de fée des couleurs et des charmes qu'ont ces leurs tût joind l'aujourd'hui; et, cette temps, mille traits charmeurs ou naïfs alourdissaient la conversation et faisaient à la fois réfléchir et Sourire...

Une existence si bien remplie, il manquait le sacrement de l'épousage. Elle vient et se nomma: la maladie, l'infirmité, l'impuissance et la mort. Dans le courant de 1899, la chère Soeur fut atteinte de douleurs qui gagnaient fortement la marche. Incessamment ce mal grandit rendant la locomotion de plus en plus pénible. Au bout de deux années, il fallut se résigner à employer une canne que des crises fréquentes firent si changer bientôt contre des bâquilles. Pendant plusieurs mois enfin on vit la Soeur de la Communauté à l'extremat la pauvre infirme heureuse de se dévouer encore à ses enfants. Mais descendre l'escalier du premier étage ici et monter celui de la classe là-bas devint aussi un effort impossible et, après avoir essayé pendant quel que temps de descendre et de monter la chère Soeur à force de bras on dut abandonner ce dernier moyen tant à cause des soy-frances violentes qui il lui occasionnait qu'en raison des accidents qu'il pouvait entraîner pour les portières. Pour consoler Soeur Léonie de son impuissance et lui rendre moins dur l'abandon de l'accès à l'hôpital pour l'infirmière on organisa une petite classe dans ce dernier endroit et deux fois par jour, durant toute une saison les fillettes les plus avancées de son école venaient prendre près d'elle les leçons préparatoires au certificat

d'étude. Cela alla ainsi jusqu'en fin juillet 1906. Mais après des vacances très riches en souffrances, il ne fut plus permis de songer à ce dernier labours. Seuls les bras et la tête demeuraient libres de tous mouvements. Tout le reste du corps ramassé sur lui-même n'était qu'une masse inserée mais non point insensible hélas ! et on pouvait dès lors prévoir un dénouement fatal.

La chère malade s'illusionnait encore. Ignorant que la moelle épinière était contaminée, elle croyait à des crises élatmatiques et s'affligeait de ce qui on ne multipliait pas les bains sulfureux et qui on ne recourut pas d'une façon très énergique et très suivie à l'action si puissante de l'électricité... Cependant les essais faits en l'air et l'acte de ces modulations n'avaient amené que des aggravations à un état déjà inévitables !...

Le 27 Septembre elle put encore assister à la Sainte Messe dans son fauteuil roulant. Ce fut je crois la dernière fois. Bientôt elle ne quitta plus son lit. Chaque jour elle recevait la Sainte Communion ; il en fut ainsi tout le mois d'octobre et le jour anniversaire de la Toussaint. Le lendemain on s'aperçut avec effroi des progrès de l'enflure vers la région du cœur. Le Docteur appela le monstre fort peu rassurant. On écrit aussitôt à Mère Mechtilde et à Mère Clotilde toutes deux de la chère malade. Madame Lestergue, la Soeur arriva avec son mari et son fils à l'instant où l'on allait lui télégraphier. Ni elle, ni Soeur Léonie ne comprirent que ce revoir était le dernier adieu. Elles causaient de leur vieille Mère encore très bien portante, mais qu'on n'avait pas cru prudent d'amener. On se quitta en se promettant de se retrouver encore le lendemain matin. Cependant notre chère malade devrait bientôt, le péril pourtant imminent... Notre Sévérende Mère Jeanne, avertie du danger de l'extrême-权柄... Malgré la gravité de son état et les souffrances de plus en plus cruelles qui la torturaient, Soeur Léonie était si loin de l'effroi de voir arriver la mort qu'elle demeura stupéfaite et n'eut que la force de supplier que l'on attendît au lendemain matin pour ne point augmenter le trouble de la chère Soeur. Se promettant彼此 d'ailleurs de faire appeler Monsieur l'Amunier à la première heure vers cinq heures le calme habité et de faire malade n'était plus encore revenue. Comme on s'efforçait de le renouveler "M. ! M."

elle, si je pouvais crier, cela me soulagerait un peu!.. Il bien repit
notre Mère, je vous le permets, criez un peu pour vous déridée afin que
vous puissiez ensuite reposer un peu... Les choses étant ainsi convenues,
d'instinct en instant nous entammes sortis de l'infirmerie un cri plaintif
qui déchirait le cœur! La voix était forte encore et nous voulions tirer de
cette remarque un bon augure pour la prolongation de cette chère vie.
"Soeur Léonie ne mourra pas cette nuit, dissois-nous, elle aura le temps d'être
administrée demain matin." Hélas! un peu avant dix heures, une der-
nière cri plus fort que les autres nous fit accourir... Notre chère Soeur
venait d'expirer entre les bras de ses dévouées infirmières, dans la 72^e
année de courage et la 25^e de sa p. r. le 2 Novembre 1906.

9

S^r: Sophie Manière.

Sarlat.

Ce n'est pas sans quelque embarras que nous entreprendrons de faire par une
brève notice le Souvenir de la vénérée Soeur Sophie Manière car c'est
l'ampleur d'un volume qui serait nécessaire pour dire ce qu'elle fut et
ce qu'elle fit.

Née à Saint-Julien-de-Cémac le 14 mars 1821, elle était la 6^e
enfant d'une famille qui devait en compter neuf tous mourus par
le lait maternel. Son père, élevé (dans toute l'exception du mal) par
le dernier Curé de St-Julien, possédait de l'estime de tous et administrait
la Commune en qualité de Maire. D'une rare amabilité, d'une géné-
rosité dont ses lourdes charges doublaient le mécane, Sa Mère fut la
Providence des pays ravagés par la gèle durant 15 années consécu-
tives. Tout concourut à développer le sentiment religieux chez la
petite Jeanne-Sophie depuis les exemples de ses parents, parenté
jusqu'aux livres et objets de piété qui nombreux et anciens attestent
les pieuses habitudes des ancêtres. Elle passa son enfance tantôt à
l'ombre des châtaigniers séculaires qui entouraient le logis de son
(maternelle) aïeule tantôt au milieu de ses frères et sœurs dans la grande
Maison de famille habité par ses parents. Mais qui'elle fut
sur l'une ou l'autre rive de la belle Dordogne (si souvent traversée
en bateau) c'était toujours sur le même paysage admirablement

pittoresque qui ravissait son regard et élevait son âme.

Pour suffire à l'éducation presque simultanée de la fille, Monsieur et Madame Maricet durent écouter les études que leur fille faisaient chez les Dames blanches de Sarlat. Mais, à défaut d'un encumbrant bagage de sciences inutiles toutes emportaient de la Sainte Maison le précieux trésor d'une tendre et solide piété. Quant à celle que Dieu prédestinait à l'état de perfection, elle entendait le pressant appel dont l'avenir devait causer à sa famille un véritable chagrin. Il était bien dure en effet pour ces coeurs tendrement unis la perspective d'une séparation que la clôture devait rendre complète! Il fallut recourir à l'intervention de Monsieur l'Abbé Gouyat curé de Laroque directeur et ami de la famille.

Aussi forte que tendre, la Mère finit par consentir à un départ, non pour le couvent de Pijus mais pour l'hôpital de Sarlat dans la Supérieure (Mère Julie de Selva) avait été la meilleure amie de pension. Malgré son affection pour les Siens, Sophie regrettait ses premiers projets. Elle s'appliquait de son mieux auprès de sa Mère à tous les soins du ménage, le dévouement aux malades, aux malheureux convenait parfaitement à son caractère, mais elle gardait toujours au vif l'attrait de cette vie contemplative que l'Evangile proclame être la meilleure part... Un autre motif de son hésitation était (par ces temps de brigades à entrance) l'impression que lui causait la vue du sang. C'est pourquoi sa Mère, tant pour éprouver sa vocation qu'pour l'aider à la suivre, n'eut pour condition à son départ qu'avant elle tâquerait elle-même toutes les oies qui ornent assaissaient le cloître) surmonta ses appréhensions par un acte vraiment héroïque après lequel il lui fut permis de répondre à l'appel de Dieu.

Dès les premiers jours de son Noviciat à l'hôpital de Sarlat, Sophie comprit que l'obéissance, la chasteté et la stabilité au service de l'abbé étaient les seules choses que le bon Dieu lui demandait. Anciennes espérances, elle ne songea plus qu'à devenir une parfaitement hospitalière du bon Jésus, deux ans plus tard, elle se consacrait à Lui pour toujours sous le nom de Soeur Sophie. Agée seulement de 21 ans, elle était déjà ce qu'elle fut toujours, une religieuse exemplaire dont l'esprit intérieur, loin de nuire aux devoirs de la vie active, leur donnait mérite et perfection.

ce que son rang d'ancienneté devait lui procurer plus tard, ce dont permirent d'ailleurs ne songeait à se plaindre tant elle savait s'effacer, rendre service et mériter toutes les petites susceptibilités. Sur une écorce un peu rude, elle cachait le miel d'une bouteille en verre. La réputation s'en répandit bientôt delà des murs de l'hôpital et lui gagna la confiance générale des Saladois. De combien d'âmes éprouvées ne fut-elle pas la confidente, la conseillère et l'amie !... Elle était très stoïque, "toujours tirée à quatre épingles" disait-on en Souriant. Cette dignité extérieure n'était que le reflet de la beauté de son âme, sanctuaire de la grâce divine qui n'étaient jamais les occupations les plus absorbantes. Mais c'était surtout la chapelle, dans les exercices de l'assumante que Soeur Sophie se complaisait comme en son élément. Tout le reste était devoir (devoir aimé, certes !) mais le bonheur était là et elle en jouissait avec reconnaissance et amour. Le silence, la prière, la dépendance, la régularité faisaient ses délices et pourtant, respectueuse des impénétrables desseins de Dieu sur les âmes, elle se gardait bien de les influencer et se contentait de leur dire que l'on peut se Sanctifier en toutes les conditions et en tous les états. En revanche elle goûta souvent la grande joie d'avoir à祐助 et à favoriser d'excellentes vocations religieuses.

Soeur Sophie cherchait Dieu et jouissait de Lui avec une remarquable simplicité. Très probablement, le baromètre de sa vie ne fut pas au beau fixe ; mais il est permis de croire qu'elle fut toujours exempte des angoisses dont certaines âmes sont souvent tourmentées. Ainsi ne comprenait-elle rien aux peines de conscience des scrupuleux. Son austérité prudente et éclairée s'exerça surtout dans l'exacte observance de La Règle, dans l'ardeur au travail, dans le suffisant d'incommodités et de maladies dont elle se faisait que le moins possible. Mais elle jouissait sans arrière pensée des soulagements que la Providence accorde à notre faiblesse. Elle mettait de l'entraîne aux fêtes soit de Communauté soit de famille et c'était un plaisir de la voir faire honneur aux fruits de l'été et aux fatigues de ménage que son robuste estoisme ne trouvait jamais assez massives. Une grande consolation fut réservée à ses premières années de vie religieuse. Le grand Séminaire était encore à Sarlat, son jardin n'était séparé que par un mur de celui de l'hôpital. Quelle ne fut pas la joie de Soeur Sophie lorsque l'un de ses plus jeunes frères ayant brillamment achevé ses études au petit Séminaire de Bergerac, vint gravir un à un à ses pieds d'elle tous les degrés du Sanctuaire. Le jeune levite et Soeur ne pouvaient que se comprendre et

D

S'exciter mutuellement à la ferveur. Nos coûts de se visiter quelquefois
S'apercevoir de lais aux heures des récréations ils étaient parvenus à
échanger chaque jour un "Bon courage" à travers l'épaisseur du
mur. Mais bientôt le grand Séminaire fut transféré à Périgueux
et dans le courant de 1851 l'abbé Maricier célébra pieusement la première
Messe dans la Chapelle de la Visitation sous les yeux de Soeur Sophie et
de plusieurs membres de sa famille. Le bon Père de Laroque s'y trouvait
aussi doublément heureux car son neveu, le futur Archevêque d'Auch
renait également d'être ordonné prêtre.

À cette époque Monseigneur Georges travaillait à réaliser dans son
diocèse une importante réforme. Les nombreuses Communautés indépen-
dantes allaient être réunies en une seule Congrégation sous le vocable de
Sainte-Marthe. La Maison-Mère établie à Périgueux se rattachait
désormais à l'hôpital de Sarlat dont le règlement et le costume voulent
à Subir plus d'une modification. La Mère Julie de Sales
tout habituée qu'elle fût à l'autocratie, donna cependant
l'exemple d'une parfaite soumission aux vues du premier
Pasteur. Un seul point du règlement nouveau lui parut
inacceptable et l'amena à Périgueux avec toute la rapidité que
pouvait permettre le roulement des antiques diligences. Il
s'agissait de la modeste épingle qui sur des instances (et celles
de Mère du Soulas) ferma dès lors sous le menton la corvette des
Soeurs de Sainte-Marthe de Périgord.

Les nouvelles Constitutions n'obligentant pas les anciennes ~~soient~~
la Congrégation eut pour celles-ci des tolérances dont Soeur Sophie
n'abusa jamais et dont elle n'usa même pas toujours. Elle garda
la libre disposition de ses biens; mais, n'en usant jamais pour
elle-même, elle les laissait absorber par les bonnes œuvres et di-
tribuait généreusement sans en rien réservrer les nombreux
témoignages d'affection ou de reconnaissance qui on était hon-
neux de lui offrir. Elle n'eut jamais consenti à garder en sa
possession un objet inutile, confortable ou fastueux.
C'est sous son nouveau costume et dans la ferveur de renou-
vellement amené par la fusion que nous allons maintenant voir
Soeur Sophie à l'œuvre par excellence de sa vie.

Depuis longtemps Mère Julie songeait à fonder un orphelinat
cette fondation est de jeunes filles. Pressentant en Soeur Sophie les qualités nécessaires
un vrai miracle d'après la direction de cette œuvre elle la chargea de la commencer.
Telle l'instance. Quelques enfants pauvres furent recueillis à l'hôpital et bientôt

Mme Julie intima Sophie en fut la Mère, la Maîtresse et la Gardienne. Elle excellait en ce emploi à l'ordre délicat et précise qu'elle exerçait avec autant de dévouement que de prudence, de se mettre à la collant merveilleusement la fermeté à la bonté. Quoique peu exercée elle-même de l'orphelinat aux travaux de couture, elle parut à former peu à peu un ouvrier où les plus beaux ouvrages étaient exécutés avec d'autant plus de succès que les modèles n'étaient pas connus. Bien que le nombre des orphelines une précaution alla sans cesse grandissant, longtemps Sœur Sophie réussit à suffire à ordinaire. Mais l'autre qui préparait le travail, elle qui recevait les commandes, pris la charge d'une elle qui surveillait les enfants nuit et jour, elle qui pouvait à tout ce qu'il devoir alléger qui leur était nécessaire, elle qui les corrigeait, les moralisait, les formait à la complétion à la piété et leur faisait pratiquer la vertu.

Pétrier dans les Cependant le local occupé par l'œuvre naissante était devenu insuffisant à l'aiguille Saint, les Soeurs se firent quelques, on organisa des loteries et l'intérêt mais loin de ce que chacun portait à l'œuvre fournit à la longue les capitaux nécessaires laisser gagner la à la construction du magnifique et noble établissement qui abrite au Ville supérieure - jadis lui l'orphelinat florissant.

répondit le Père Le bien fait par notre Vénérable Sœur Sophie à ses nombreuses et pas pu bestia - fants ne saurait se supposer. La plupart sont devenues des Mères qu'un autre; de famille modèle, sont entières en Religion; quelques-unes, après être dans deys, avoir hâtas! fait des chutes terribles et sont relevées et ont trouvé dans achargé, telle le Souvenir des leçons de Sœur Sophie la force de séparer leurs fautes et tirera le d'offre de les expier. Mais, quelle que soit leur situation, quelles toute choulo!.. qu'aient été leurs torts, toutes les Orphelines ont gardé le plus et comme très affectueuse et le plus reconnaissante Souvenir de celle qui leur servit peu convaincue de Mère. Tant qu'elle voulut, leur plus grand bonheur était de recevoir par ces arguments de retrouver au sein d'elle et y trouver des conseils qu'elles appréciaient si Sophie versait de plus en plus.

99. larmes, Mme Lecointe que Sœur Sophie se consumait ainsi de labours à l'Orphelinat de Sarlat, la mort avait fait bien des vides à Saint-Pépin qui était présent. Une jeune frère de 17 ans était parti le premier fini de près en ent pitié: Ne pas de Sœur, une angélique jeune fille dont la tête Sainte n'a craignez rien, mais va résister à un essai de vie religieuse accompagnée d'imprudences Sœur, fit-elle, je austérité. Après ces Bénédicte, M^e et M^m Massieu avaient eu la vous promenai de douleur de perdre presque subitement un fils de 3 ans si parfait - bons modèles et -ment doué qu'ils n'avaient pu se défendre de l'amour plus enraciné je vous aiderai que leurs autres enfants. La veuve prie ne survécut guère à la à les enseigner... perte de ce fils cher ce fut le prieur Abbé Massieu, devenu le ainsi fut fait de l'orac à la grande joie de ses concitoyens qui eut la douleur de com M^m Lecointe Sélation d'apposter au Vénérable patriarche le Saint-Viatique et

se fit prier des chœurs - l'extreme - Onction. Ce fut lui qui couronna la Mère !.. Alas !.. nuses, des camisoles, un an après ce jeune ecclésiastique mourait à son tour victime des pantalons, des jupons de Son dévouement au chevet d'un varioleux... Il exprimait dans le cœur et de les regrets de tous ses paroissiens et particulièrement de la section St Sophie les dévoilait, de Sainte Julie dont il avait restauré l'antique église et où en fit les patrons et il avait décidé qu'une Messe serait célébrée tous les 2^e le reconnaît, tant cela Dimanches du mois. Toutes ces séparations déchirantes assaillent durant la nuit !... brisé le cœur aimant de Soeur Sophie. La Sainte eucalyptus fut Puis, Mme Leconte, très ébranlée. À partir de ce moment des indispositions aussi lui ayant procuré des violentes que fréquentes rendent ses labours quotidiens tout travail, toutes les deux à fait érasant. Elle les cachait autant que possible et la suivant à tailler et crise passée, elle reprenait ses occupations à l'orphelinat à cause avec tant d'opiniâtreté la Secourante maintenant plusieurs Soeurs phiation et de succès que Le prieur était gravement atteint et cette chose existante était une l'aurait fait plus tard danger permanent. La médecine était impuissante...

Cette jeune orpheline. En 1883, Soeur Sophie avait conduit à Lourdes un hameau fut atteint groupe d'orphelines et l'une d'elles qui se mourait de la tuberculose (tuberculose avait été radicalement guérie). Cette jeune mourut qu'après un profond culte, devenue Soeur tourière à Sainte-Ursule de Brives, où il résidait. Il était à Tarlat au moment où l'on était le plus accouru de l'heure religieuse lorsqu'il fut de Soeur Sophie et n'eut pas de peine à persuader à la demanda à être ramenée à la Vénérable Maîtresse de recourir à la puissante intervention de la Bienheureuse Vierge. On commença ce même jour une fastidieuse prière pour y être guérie-vaine et les crises qui aucun traitement n'avait pu arrêter. C'est au retour de l'abbaye où accouchées cessèrent absolument. La chose fut alors à Lourdes, aussitôt l'avouer guérie. Il fit une action de grâce un nouveau pèlerinage à Lourdes; mais sa modestie l'effraya un peu à faire qu'elle vint à Tarlat devant la publication du miracle; elle voulut qu'il demeurât caché et c'est à cela sans doute qu'il faut attribuer quelques retours assez doucereuse des maux qu'elle avait si longtemps soufferts naguère.

Soeur Sophie fut aussi guérie

Pendant que Mme Marquand et Sophie travaillaient avec

de nouveaux deuils et la brutale dispersion des Jésuites et de leur beau collège attristèrent profondément la vieillesse. Les changements amoncelés par ce dernier événement dans le genre de travail des petites orphelines furent sommes pour elle l'heure d'un repos bien gagné. Ce fut dans une retraite véritable que Sophie vécut des lors seule avec Notre-Seigneur dans l'abbaye une petite tribune attenant à sa cellule qui fait pour elle le vestibule du Paradis. Il atteignait ainsi ses 80 ans

Sainte Sœur arriva le vingt-cinquième anniversaire de sa profession.
Plus encore qu'on ne l'avait désiré au cinquantième, on sollicita de le célébrer avec solennité. Toutefois ce fut mis en license pour fêter cette Vénérable Religieuse que chacun avait nulle raison d'aimer. Mais le bruit des lourdes humaines déplaisait à son humilité. Désapprouvant, peut-être avec raison, les glorifications primaturées, elle ne voulut d'autre joie que la Sainte messe et la Sainte Communauté au milieu de sa Communauté. Nous croyons savoir cependant que Mère Sophie trouva moyen d'apporter à cette fête un tout petit plaisir de charmantes agapes où la gaîté ne fut pas défaut.

À la fin de cette année 1909, Sœur Sophie se rendit encore une fois au pays natal. C'était son dernière adieu. La passerelle fut pour les Siens une grande douceur et le sujet d'une profonde tristesse : L'affaiblissement des facultés intellectuelles à peine perceptible l'année précédente avait fait d'effrayante progrès. Le cœur seul restait tout entier... Bien que ses pas fussent chancelants, fidèle à ses religieuses habitudes, elle savait comme autrefois se dérober à l'affection des Siens et s'attachait recueillie presque toujours à genoux devant le grand Crucifix de la chapelle de la Mère où rien n'avait été changé!..

La dernière fête de Sœur Sophie, la Sainte Famille fut célébrée d'une façon aussi attoussissante que péttoresque. Comme tous les vintages elle vivait maintenant beaucoup moins du présent que des Souvenirs de sa jeunesse. Quelle fut donc son émotion en recevant, après le compliment d'usage, une audition complète des airs patois appris jadis des bergers de Saint-Julien et qui de sa bouche avait passé depuis un demi-siècle sur tant de levées enfantines!..

Dès lors ses facultés baissèrent avec une inquiétante rapidité, puis vinrent les plus tristes infirmités de la vieillesse. Elle comprit à peine le décès de son dernier frère et, suivant à tous, connut encore cette humiliante épreuve de se survivre en quelque sorte à elle-même. S'il est permis de penser qu'à chaque défaillance de l'âme correspond un mal physique, ne doit-on pas espérer que dans les demi-heures d'une raison presque éteinte s'est achevée la purification de ces fautes inconscientes dont s'effrayait le Prophète! Les bruit freins et sarcasmes qui l'accusaient de vanité tombé avaient tous pieusement reçu les derniers sacrements qu'ils n'eussent d'ailleurs pour la plupart d'autre eux l'éloignement de l'église ou la condamnation du temps. Cette faute inestimable, que

les siens avaient dû peut-être à ses prières, Dieu ne permit pas qu'elle en fut privée. Au moment suprême, elle reçut la lucidité d'esprit nécessaire aux préparatifs du grand voyage et partit pour le ciel presque souriant le 9 janvier 1907 à l'âge de près de 86 ans dont plus de 66 avaient été consacrées et sanctifiées à l'hôpital de Sarlat par le Service de Dieu et du prochain. Cette mort fut un doux moment pour la Côte et le personnel de l'hôpital mais encore pour toute la population sarladaise. Elle le fut surtout pour les orphelines assièmées et nouvelles. Celles qui habitaient la ville vinrent déposer sur le lit funèbre une blonde couronne et se disputèrent l'honneur des veillées près de la dépouille de celle dont elles avaient reçu l'autel de Sainte Thérèse religieuse de Sainte-Marthe reçurent à Sarlat tout espèces pour passer la dernière nuit au chevet de leur Mère adoptive et l'accompagner à sa dernière demeure. Mais ce fut Mère Céline qui passa la chère défunte pour le tombeau, elle qui la déposa dans le cercueil. Depuis huit années, cette bonne Mère, avec une délicatesse exquise, avait entouré Soeur Sophie des respectueux et tendres regards qu'une fille a pour sa Mère et des soins vigilants, dévoués pleins d'amour que les Mères ont pour leurs enfants.

Les funérailles, simples et modestes comme le veut la règle, furent un triomphe par l'affluence nombreuse qui vint y témoigner de l'estime profonde et des vifs regrets laissés par la bonne Soeur Sophie au cœur des Sarladais.

9 Janvier 1907.

Chouin.

Mère Saiglette.

Mère Vénérée Mère Saiglette survécut la dernière à nos bienaimées Soeurs du Bonne. Bien dégoûtées qu'elles étaient toutes les vertus. Plaidait une grande simplicité

et grande, un cœur sensible et fort, un esprit droit, judicieux, délicat. D'une haute débilité, elle se posséda cependant toujours et n'eut jamais pour les autres que la plus humble déférence ou la plus cordiale chaleur. Au premier abord, sa physionomie semblait sévère, mais son regard aimable dissipait bientôt la crainte. On n'était pas longtemps avec elle pour marquer la finesse de son esprit, la bienveillance de son cœur, la simplicité de ses manières, la franchise de son langage, la prudence de ses actes, sa haute sagesse en toutes choses. De là à lui vouer la plus profonde estime et à lui accorder la plus entière confiance, il n'y avait qu'un pas.

Nous savons très peu de choses de sa longue vie. Ses parents étaient très honorables. Ils exerçaient la profession de teinturiers à L'Isle-en-Dodon. Son père se nommait Pierre Jean-Baud Saignette et sa Mère Jeanne Boussouau. Elle leur fut donnée le 11 Juillet 1810. Nos vieux registres sont absolument muets entre cette première date et celle de la profession de cette vénérable ancienne. Nous y relevons seulement deux actes datés du 30 Novembre 1837, les voici :

1^{re} a Jeannie Saignette a fait ses premiers vœux dans la Maison Religieuse de Saint-Léon-sur-l'Yle avec l'approbation de Monseigneur Gausset Evêque de Périgueux (qui a donné la dispense de deux jours) entre les mains de M^r Devuse premier Vicaire Général de Monseigneur l'Evêque

Sigⁿ: L'Abbaye Supérieure

Sigⁿ: Le Saignette

2^e a Monsieur Saignette a promis 3 000 francs pour la dote de sa fille. Sur cela, la Communauté s'engage à mouvoir et à entretenir Soeur Saignette; mais, comme elle va maintenant à Beaumont et que les Soeurs y sont obligées de s'entretenir chacune à leurs dépens, vu que les revenus de la Communauté sont à peine suffisants pour leur maintien, nous avons promis de lui donner 60 francs toutes les années pour son entretien tout le temps où elle sera dans une Côte où les Soeurs sont obligées de s'entretenir. Il s'est contenté de 50 francs qui je lui ai donné pour la première année.

Sigⁿ: L'Abbaye Supérieure

Le Pichot, Econome

Le Lamy, assistante

De cette double note et de quelques renseignements que nous

avons pu nous procurer il résulte que notre bonne Mère Lajonette entra en Communauté au moment où nos Soeurs venaient de se voir contraintes d'abandonner l'Hôpital Général de Péguinoux pour Saint-Léon-sur-l'Isle. La bonne Mère Lajonnette fut le 12 Juin 1839 en remplacement de Mère Guaynat démissionnaire du 13 mai de la même année était alors Supérieure, S^e Lamy assistante et S^e Rose Sicilier économe. Ce que nous savons des vertus de ces trois Saines Mères et du caractère à la fois aimable et sérieuse de la prétendante nous laisse deviner si la formation de celle-ci fut facile. Ayant laissé une Soeur et deux frères à Leyrenville, elle était parfaitement tranquille sur le sort de ses parents que leur industrie mettait d'ailleurs dans une large aisance. Quelques années passées au Pensionnat de Beaumont lui avaient permis d'apprécier les mérites de la vie religieuse et inspiré le désir de les faire siens. Peut-être avait-elle été un peu perplexe lorsqu'il avait été question de choisir entre le Noviciat de ses premières Maîtresses les Dames de Sainte-Marthe d'Eygney et celui des Secondes, les Soeurs de Sainte-Marthe de Péguinoux. Les œuvres étaient les mêmes et le dévouement aussi entier; mais, sait que la simplicité toute ronde de nos allures lui semblait préférable à la gravité un peu majestueuse des Dames d'Eygney, sait qu'elle voulait se sacrifier davantage par une séparation plus complète de sa famille, notre Congrégation eut ses préférences. Nous voyons pouvoir ajouter que si elle n'y entra qu'à 29 ans, c'est que pour soulager sa Mère elle avait dû attendre que sa Soeur fut en état d'accomplir au foyer la partie de dévouement qu'elle était heureuse d'y accomplir. Quoi qu'il en soit, prétendante d'abord, religieuse ensuite, Jeanne ne tourna jamais la tête en arrière et ne cessa de croiser vaillamment son filion à la plus grande idéalisation de sa famille religieuse.

Beaumont, Missidan et l'Isle-en-Dodon furent, après le recueillement de Saint-Léon les stations de sa vie active. Elle y travailla avec dévouement, y souffrit avec patience et y fit avec ferveur, y mourut comme l'a écrit son père. Les vieillards de Beaumont et de Missidan se plaisent à raconter vaguement des traits charmants de sa bonté. Pour être plus caché son apostolat au Plessis-en-Dodon moins méritante ni moins fécond.

De 1850 à 1860, on avait eu les plus sérieuses interrogations

sur la mort de Soeur Saquette. Réduite à l'impuissance cette chère Soeur avait du dominer constamment étendue ou couchée. La nature active et déroulée en avait beaucoup souffert, mais son ame énergique avait contourné ses forces à cette rude école de la douleur, de l'abnégation et du sacrifice. Enfin rendue à la mort, Mère Saquette rentra à la chère Maison du Pionnier vers 1872. Elle y retrouva et y vit diverses successeusesment Mère Louvageot, Mère Pichot, Mère Lataille, Sœur Grangier, Sœur Dussol, Sœur Poucharde, Sœur Delage, Sœur Barouise toutes les anciennes Soeurs, témoin de sa profession et compagnes de sa vie religieuse ! Elle leur fut un sujet d'édition et une source de consolation par sa douceur, sa patience, sa cordiale charité. Déjà elle avait sur toutes la meilleure influence pour les faire accepter la fusion dans son principe et dans ses conséquences.

Il lui avait fallu beaucoup de tact, de prudence et de longanimité pour amener le calme, la soumission, la paix entre les esprits désenfardés et les volontés divergentes. Son esprit si droit, sa foi si vive, sa charité si vraie avaient servé à bien cette œuvre aussi difficile qu'elle était importante. Persuadée elle-même par cette humble et douce influence, Mère Lataille avait fini par verser dans la Caisse de la Congrégation générale les valeurs possédées jusqu'alors par la Communauté du Pionnier.

C'était renoncer absolument à ce que cette Communauté avait conservé de son ancienne autonomie ... C'était aussi embrasser entièrement la pauvreté dont on n'avait cependant pas fait voeu

(1890) Devenue Supérieure à la mort de Soeur Dussol, Mère Saquette exerça cette charge durant 17 années avec cette même charité simple, douce, joyeuse qui fit toujours le bonheur de son entourage. Daisissant toutes les nuances des divers caractères, sensible à tous les oubliés et surtout à toutes les fautes, elle fut toujours l'art de ne rien comprendre, de ne rien remarquer de tout ignoble. Au moyen de cette endurance aussi sereine qu'elle était humble et douce, avec une délicatesse infinie et sans faille y parut, elle trouva toujours moyen d'élargir celles qui se tournaient, de consoler celles qui souffraient, de relever celles qui tombaient. Cet esprit conciliant fut la vertu dominante de Mère Saquette. Elle y excellait. Malgré sa grande vieillesse elle gouverna toujours la maison avec beaucoup de patience de prévoyance, d'ardeur et de bonté. Durant les 2 ou 3 dernières années, trouvant de la difficulté à méditer, elle allait

trouver le bon Jésus à la Chapelle et lui disait tout simplement :

" Mon Dieu vous savez bien que je suis toute à vous ; si je suis à vous tout entière et je ne veux être faussaire qu'à vous seul "

" Je ne sais rien penser autre chose ni vous rien dire de plus.

" Je m'abandonne à vous ; faites de moi tout ce que vous voudrez "

Or ce que veut le bon Jésus c'est que nous gravissions le Calvaire et que, brûlées par les angoisses de la douleur, abîmées par les amertumes de l'humiliation nous souffrions et nous enfoncions afin d'entrer avec Lui dans Sa gloire.

Depuis quelques années des substances coriaces assez semblables à l'ongle d'un oiseau s'étaient formées sur le visage de Sœur Saquette. Brûlés à la pierre infernale, elles disparaissent sans laisser de traces. Mais, dans les premiers jours de 1906, un bouton mirifique de mauvaise augure parut au milieu de la joue gauche. Ce mal prit bientôt des proportions si inquiétantes que, pour essayer de sauver la chère patiente on la conduisit le 4 avril à Monsieur l'Abbé ^{Cœur de} Champenois. Heur qu'il fut lui-même très âgé et surtout fort usé, le charitable praticien opéra cette malade avec le plus grand soin. Il en résulta un succès relatif durant 7 à 8 mois. Mais le mal un instant enrêvé repart bientôt, la déglutition devint douloureuse et un champignon noir se forma sur la pauvre joue !.. Peu à peu la vie s'en allait rongée par la souffrance, par la fièvre, par le défaut d'alimentation. Le 19 juillet l'extreme-onction fut donnée à cette Vénérable malade qui toujours douce, patiente, pieuse et visage fil les plus humbles et les plus touchants adieu à sa chère Communauté. Le dernier moment n'était pas venu arrivé. La chère Mère qui semblait n'avoir plus que le souffle alors nous cravossois aux portes du tombeau endura encore des souffrances horribles jusqu'au 28 juillet. Ce jour là, à l'heure des premières Vépres de Sainte-Marthe, une victoire surprenante se produisit. Entourée de précautions et de soins, cette Vénérable malade acheva l'année sans trace de fièvre ; mais vers la fin de Janvier 1907 son extrême faiblesse donna de vives inquiétudes. Elle demeura durant 20 jours extrêmement étourdie. Le 16 février une nouvelle accalmie nous fut espérée que nous garderons encore cette bonne et excellente Mère. Elle respirant n'aspirait plus qu'au ciel. Elle rendit ^{un}

3 M^e S
Périgny 27. Nov 1906

vécue de son âge et dans la 70^e de sa vie

Maisonnière Mère

Je viens vous prier d'avoir
la bonté de me permettre
de vous demander à la
Maisonnière pour la
chant si je pourrai de toute
faire de la grâce de vous
faire cette demande assain
la grande nécessité que j'ouve
gommellement mes forces de vous
le dire. Je m'en suis parfois parlé
toujours mon cœur n'a rien
plus à faire que cela assain

avec un
sous la direction de
Mère du Sacré.

Après sa profession, Soeur Philomène passa un peu de temps à Belvès et à Montfaucon, mais fut bientôt envoyée à La Tour Blanche rejoindre Soeur Thérèse. Elle n'a plus quitté cette maison que pour aller au cimetière à côté de Madame de Laceron et de sa Soeur, Mère Thérèse.

Outre la classe Madame de la Croix, fondatrice de la Communauté, chérissait gratuite, Soeur Philomène comme sa fille et les élèves aimait beaucoup Philomène fut la petite Soeur dont la taille et le caractère s'harmonisaient si longtemps chargée bien avec les leçons. De son côté, elle leur était toute dévouée. Des leçons de calcul et des grandes douleurs furent la fermeture du Pensionnat - d'abord ^{au pensionnat} il ley excellait aussi et de l'école ensuite, cette chère Ecole où durant plus de 50 ans elle bien que dans les avait enseigné avec tant d'assiduité de patience et de bonté. Ses manuels Dieu avait épargné ces sacrifices à Mère Thérèse l'ayant rappelé qu'elle dirigeait aussi à Lui dès 1897. Soeur Philomène avait vécu suffisamment

19 Février 1907

Reclus

La Tour Blanche

de Mère Thérèse Reclus, mais tellement saient qu'une Soeur Philomène n'ayant pas Soeur Thérèse n'eut et nombreuse famille dont Mère Thérèse dans la notice de Mère Thérèse Reclus, 1^{re} à fin la taille et la simplicité d'un enfant. Il faisait évidemment faire était d'aller voir les bonnes, alors, étaient une Sainte Jacques, tout ce où habitait la famille Reclus. Ille qu'elle ne voulut plus les quitter et obtint de Mère du Pavillon la permission de rester à l'âge de communiées sous l'autorisation de Mère du Pavillon la permission de rester à l'âge de communiées sous celle de

trouver le bon Jésus à la ~~et~~
 "Mon Dieu vous savez
 "Suis à vous tout entière
 "Je ne sais rien penser
 "Je m'abandonne à vous
 "Or ce que voit le bon Jésus
 et que, brayées par les amertumes de l'humiliation
 affir d'entier avec Lui.

Depuis quelques instants
 - blables à l'angle d'un bureau
 Soeur Saignette. Brûlante
 sans laisser de traces.
 un bouton miratre de
 de la joue gaufrée. Ce
 - tantes que, pour essayer
 conduisit le 1^{er} avril à
 Champscevinel. Bien
 tout fort usé, le charite
 plus grand soin. Il en
 8 mois. Mais le mal u
 glutition devint douleur
 sur la pauvre joue!...

par la souffrance, par la faim, par le défaut d'alimentation
 Le 19 juillet l'extrême-onction fut donnée à notre Mère
 malade qui toujours douce, patiente, pieuse et résignée fit les
 plus humbles et les plus touchants adieux à sa chère Communauté. Le dernier moment n'était cependant pas encore arrivé.
 La chérie Mère qui semblait n'avoir plus que le souffle agité
 nous cravos aux portes du tombeau endura encore des souffrances horribles jusqu'au 28 juillet. Ce jour là, à l'heure des
 premières Vépres de Sainte-Marthre, une soudaine surprise
 se produisit. Entourée de prières et de saintes, notre Mère
 malade acheva l'année sans trop de peine; mais
 vers la fin de Janvier 1907 son extrême faiblesse donna de vives
 inquiétudes. Elle demeura durant 20 jours extrêmement étouffée.
 Le 16 février une nouvelle accalmie nous fit espérer
 que nous gardions encore cette bonne et excellente Mère.
 Elle cependant n'aspirait plus qu'au ciel. Elle rendit son

ma servante à Mon Dieu et vainement
 particulier pour moi
 plus que jamais j'en éprouve le besoin. Si le chagrin n'est
 pas possible avec le secours
 du bon Dieu je tâcherai de
 se prendre en esprit déponi-
 tance et de sacrifice

Bonne et heureuse ma servante
 Mère l'assurance de mes sentiments
 respectueux et affectueux
 Soeur Saignette

19^e année de son âge et dans la 70^e de sa vie

19 Février 1907

Reclus

La Tour Blanche

de Mère Thérèse Reclus, mais tellement saient qu'une Soeur Philomène n'ayant pas Soeur Thérèse
petite et nombreuse famille dont Mère Thérèse
dans la notice de Mère Thérèse Reclus, P.
à fin la taille et la simplicité d'un enfant.
ment faire était d'aller voir les loups
, alors, étaient une Saint Jacques, tout
où habitait la famille Reclus. Elle
qu'elle se voulut plus les quitter et obtint
de Mère du Pavillon la permission de rester
l'âge, de connaissances Son Noviciat d'abord
trouvé de Soeur et plus tard sous celle de
Mère du Soeul.

sous la direction
Mère du Soeul.

Après sa profession, Soeur Philomène passa un peu de temps à Belvédère à Montfaucon, mais fut bientôt envoyée à La Tour Blanche repartie Soeur Thérèse. Elle n'a plus quitté cette maison que pour aller au cimetière à côté de Madame de Lacroix et de sa Soeur, Mère Thérèse.

Outre la classe Madame de la Croix, fondatrice de la Communauté, cherchait
gratuite, Soeur Philomène comme sa fille et les élèves aimaienr beaucoup
Philomène fut très cette petite Soeur dont la taille et le caractère & harmonisaient si
longtemps chargée bien avec les leurs. De son côté, elle leur était toute dévouée.
des leçons de calcul et ses grandes douleurs furent la fermeture du Pensionnat d'abord
Elle y enseignait aussi et de l'école ensuite, cette chère école où durant plus de 30 ans elle
bien que dans les avait enseigné avec tant d'assiduité de patience et de bonté.
travaux manuels Dieu avait épargné ces Sacrifices à Mère Thérèse l'ayant rappelée
qu'il dirigeait aussi à L'âge de 1897. Soeur Philomène avait vécu suffisante

trouver le bon Jésus à la t.
 "Mon Dieu vous savez
 "Suis à vous tout entier
 "Je ne sais rien penser
 "Je m'abandonne à vous
 "Et ce que veut le bon Jésus
 "Et que, brayées par les ang
 "auertures de l'humiliati
 "afir d'entier avec Lui a

Depuis quelques au
 blables à l'ongle d'une oï
 Soeur Saignette. Grûles
 sans laisser de traces. S
 un bouton miraté de
 de la joue gauche. Ce m
 toutes que, pour essayer
 conduisit le 14 avril à
 Champcevinel. Seoir q
 tout fort usé, le charitable
 plus grand soin. Il en
 8 mois. Mais le mal un
 gluttonie devint doulou
 Sur la pauvre joue!.. Tenu à peu ~~soire~~ d'en allait ruinée
 par la souffrance, par la fièvre, par le défaut d'alimentation
 Le 19 juillet l'extrême-onction fut donnée à notre Vénérée
 malade qui toujours douce, patiente, pieuse et érigée fil des
 plus humbles et les plus touchants adieux à sa chère Commu
 nauté. Le dernier moment n'était cependant pas encore arrivé.
 La chérie Marie qui semblait n'avoir plus que le souffle alors
 nous cravions aux portes du tombeau eut encore des souf
 frances horribles jusqu'au 28 juillet. Le jour là, à l'heure des
 premières Vêpres de Sainte-Marthie, un sien surprenant
 se produisit. L'entourée de prières et de larmes, notre Vénérée
 malade acheva l'année sans trace de peine; mais
 vers la fin de Janvier 1907 son extrême faiblesse donna de vives
 inquiétudes. Elle demeura durant 20 jours exténuée et sans
 souffre. Le 16 février une nouvelle accalmie nous fut espo
 rée que nous garderons encore cette bonne et excellente veille.
 Elle cependant n'aspirait plus qu'au ciel. Elle rendit son

âme à Dieu dans la 97^e année de son âge et dans la 70^e de sa vie religieuse le.

19 Février 1907

10

Sœur Philomène Reclus.

La Cour Blanche

Sœur Philomène était la Sœur de Mère Thérèse Reclus, mais tellement sa Sœur que les deux n'en faisaient qu'une. Sœur Philomène n'ayant jamais pensé, parlé, agi que par Sœur Thérèse. L'avant dernière de cette excellente et nombreuse famille dont Mère Thérèse Marie a fait si bien l'éloge dans sa notice de Mère Thérèse Reclus, Sœur Philomène garda jusqu'à la fin la taille et la simplicité d'un enfant. Toute petite fille son amusement favori était d'aller voir les bonnes Sœurs de la Miséricorde qu'elles, alors, étaient rue Saint-Jacques, tout près de la rue des Fontaines où habitait la famille Reclus. Elle s'habitua tellement à elles qu'elle ne voulut plus les quitter et obtint de Monsieur Macerouze et de Mère du Pavillon la permission de rester avec elles et, dès qu'elle eut l'âge, de commencer son Noviciat débord sous la direction de l'^e Octavie de Sales et plus tard sous celle de Mère du Saulas.

Après sa profession, Sœur Philomène passa une peine de temps à Belvès et à Montfaucon, mais fut bientôt envoyée à La Tour Blanche rejoindre Sœur Thérèse. Elle n'a plus quitté cette maison que pour aller au cimetière à côté de Madame de Lacroix et de sa Sœur, Mère Thérèse.

Outre la classe Madame de la Croix, fondatrice de la Communauté, chérissait gratuite, Sœur Philomène comme sa fille et les élèves aimaiet beaucoup. Philomène fut bientôt cette petite Sœur dont la taille et le caractère s'harmonisaient si longtemps chargée bientôt avec les leurs. De son côté, elle leur était toute dévouée. Ses leçons de calcul et ses grandes douleurs furent la fermeture du Pauschal d'abord. Elle y excellait aussi et de l'Ecole ensuite, cette chérie l'école où durant plus de 70 ans elle bientôt dans les avait enseigné avec tant d'assiduité de patience et de bonté. Ses manuels Dieu avait épargné ces sacrifices à Mère Thérèse l'ayant rappelée qu'il dirigeait aussi à Lui dès 1897. Sœur Philomène avait vécu suffisamment

cette défaillance qu'on ne l'aurait cru. On l'entendait continuellement répéter : "ma pauvre Soeur disait ceci ; ma pauvre Soeur faisait cela ..." Entourée de Soins par des Compagnes, elle atteignit ainsi ses Plans et mourut tout doucement, sans s'en douter après quelques instants seulement de souffrance dans la nuit du 26 au 27 février.

La veille encore elle avait fait tous ses exercices ordinaires à la Chapelle, pris part aux repas de la Communauté et visité les vieillards qu'elle aimait tant ! Chaque jour elle allait réciter un Chaplet à la Salle commune et après avoir aimablement causé avec chacun elle ajoutait une prière à Saint Joseph pour obtenir une bonne mort !

Monsieur l'Abbé Daveje Leuré de Latour Blanche présida les funérailles et fit délicatement l'éloge de la défunte si chère à toute la paroisse dans laquelle elle fit tant de bonté.

26 février 1907 .

11

Sœur Hedwige Faure

Noviciat

Note bonne et regrettée Sœur Hedwige Faure naquit à Salles-la-Talte le 28 avril 1870. Elle fut accueillie avec bonheur par son père et sa mère qui déjà riches d'un fils souhaitaient vivement une fille. La gentillesse, l'aimable naturel de la petite Agathe furent bientôt le plus grand charme de leur foyer et ses succès scolaires ne tardèrent guère à en faire l'oeil et la joie. Cependant la fillette n'était pas sans défauts. Sa Mère se plaignait souvent d'être peu secondée par elle dans les soins du ménage et le père gardait parfois contre elle pressentiment de malice dont il voulait à tout prix corriger la fille. Il lui arrivait donc l'occasion d'y aider. Je ne sais pour quelle raison, on déplaça un jour à Agathe une promenade qui l'ennuyait beaucoup. Très rapidement contrariée, la petite espiègle réussit à débarrasser à la surveillance de sa Mère et s'exclama : "Je rentrerais, je ferai ce que papa ait quitté son travail. Ma mère ne me dira rien j'en suis sûre, elle serait si fâchée de me faire punir".

Mais, tandis que ses compagnes riaient, Agathe se sentait mal à l'aise, sa conscience la tourmentait. Déseuse de s'évader, la petite désolissante courait, faisait, cueillait des fleurs et s'échottait sur l'herbe ... Le retour fut moins gai.

La nuit tomberit et Agathe n'était pas encore rentrée. Madame Traire désole et anxieuse ne dormit plus en place, Monsieur Traire continuait mal da colère. Tout contriste dans sa tendresse fraternelle, le jeune Marcel était allé au-devant de la fugitive, il l'avait trouvée pleurant une boucle d'oreille perdue ! Tous les deux s'étaient inutilement attardés à chercher le pauvre bijou. Alas ! qu'allait dire la Mère ? ... Qu'allait surtout faire le Père ! ... La mère éteint si fort la coupable qu'il fut impossible à son frère de la ramener à la maison. La bonne Mère dut venir au-devant de la petite prodigue, elle l'encouragea à rentrer au logis ; mais là il fallut bien subir le châtiment trop sévère. Le père l'infigea lui-même de main de maître, Agathe ne l'oubliera jamais et plus ne fut besoin dès lors de Louis astreinte elle.

L'école de Salles-la-Tallette était alors dirigée très détruisante. Mademoiselle petite fille y fut l'une des meilleures élèves et y obtint de très bons honneurs le Certificat d'étude. Elle fit sa première Communion à 10 ans. Son assiduité au Catéchisme, sa Sagesse, sa Science même (elle possédait mieux qu'aucun autre enfant la lettre et l'esprit de l'enseignement catholique) avaient déterminé Monsieur l'Abbé Lespoume Curé de Salles à se permettre cette exception. D'ailleurs sans doute il avait compris que l'âme d'Agathe était de celle qui ravissent le céleste Epos des Vieges car bientôt après il usa de toute son influence pour déterminer Monsieur et Madame Traire à confier l'éducation de leur fille à des religieuses. Y ayant réussi, le bon curé conduisit lui-même l'enfant au monastère du Passionnat de Latour-Blanche. Elle y trouva une Mère dont l'âme vaste et le cœur délicat frémirent sans peine les liens au sacrifice en lui faisant choisir la vertu. Émule et concubine, la fillette d'ailleurs s'envoierait peu (Le Flouzine). Bientôt paralysée par la sévérité de sa Maîtresse, elle pleurait pour des leçons apprises avec toute la bonne volonté et l'application possibles et que cependant elle n'avait pu réenter. Elle regrettait le foyer, la chaude affection de ses bons parents, les joyeuses récréations passées avec son frère, les folles sorties où, baignant ensemble, ils chantaient à pleins poumons les pieux cantiques qui ravissaient de joie leurs ames purées. Oh ! quand dans les vacances rendraient-elles tous ces biens là ! .. Cependant, quelles que fussent ses déboires et ses chagrins, la chère petite ne se découragea point. Le succès d'ailleurs ne tarda guère à couronner ses efforts et à faire rendre justice à ses mérites. Elle conquiert le brevet élémentaire à 17 ans. C'était terminer bien jeune ses études Les Maîtres devaient de surcroit laisser s'éloigner d'elles la danse et excellente expert qu'elles désiraient

des lors appeler un jour leur Soeur. Mme et Madame Truc se demandaient avec un peu d'angoisse quelle carnée il était préférable de faire embrasser à leur chère fille si jeune encore et si frêle, bâles! La marraine d'Agathe les poussait à faire entrer la filieule à l'Ecole Normale pour qu'elle s'y préparât au brevet Supérieur qui lui assurerait de hautes fonctions dans l'enseignement. Lycée un peu moins honorable et chrétienne demandait instantanément la jeune fille et lui offrait de magnifiques honoraires comme précepteur de ses enfants. Parmi toutes ces voix contradictoires, Agathe n'entendait que celle de Jésus qui tout bas lui disait : « Suis-moi ». Puis ayant-elle déjà que le Bon Maître la conduisait jusqu'à la complète immolation d'elle-même ? Je ne sais ; mais c'était Le Seigneur que s'éloignea du monde. On vivait avec Lui, on était chez Lui dans la chère Maison de Latour Blanche. Il faisait lors le visite et l'entretien dans la petite chapelle si tranquille. Non, jamais plus que là Jésus n'était meilleure amie et tendre père. Ses pieds de Lui toutes les Maîtresses étaient maintenant des Mères, toutes les compagnes des amies et des Soeurs (Surtout celles qui comme matre Agathe étaient déjà marquées pour la virginité). Profitant donc de la liberté que lui laissaient l'hésitation et la tendresse de ses parents, Agathe refusa énergiquement d'entrer comme précepteur dans la famille Pichon ; elle demeura obstinément pauvre avec l'alléchante de La Marraine (qui ne le lui pardonna jamais) et, les vacances terminées elle revint tranquillement à Latour Blanche en qualité de Sous-maitresse. Elle y retrouvait des meilleures compagnes M^e Suzanne et Emilie Gard qui se tardaient guère à entrer au Carmel de Bergerac. Suzanne partit la première et ce fut un très-chant Spectacle que les adieux se changeaient entre Agathe et cette pieuse jeune fille qu'elle appelait avec raison La meilleure amie. Les deux entretiens, dignes des Anges roulaient habituellement sur les lèvres et les fruits du Sacrifice, sur les charmes de la vertu, sur la paix et la joie qui découlent du dévouement et de l'abnégation.

Ce qu'elles disaient, elle s'efforçaient de le mettre en pratique et tandis que Suzanne s'enfermait dans le cloître, Agathe s'appliquait à faire revivre en elle-même toutes les vertus qu'elle avait admises en Son amie. Elle y réussit sans doute car les élèves d'alors trouvaient comme une jeune personne accomplie : « Jamais ! disent elles, M^e Agathe ne perdait de vue la présence du bon Dieu. La modestie, sa douceur, le calme qui présidait à tous ses actes

sa bonté simple et vraie, sa fermeté sans raideur, l'exactitude et la perfection avec laquelle elle accomplissait ses moindres devoirs étaient souvent l'objet de notre étonnement et le thème de nos conversations. La curiosité, la vanité, le bavardage et tous les autres défauts si habituels aux jeunes filles ne semblaient jamais l'effleurer. C'est tout comme une religieuse, disions-nous, bien sûr elle prendra le voile et tout bas nous l'appellerons déjà «*Sœur Agathe*» et, voire même «*Sainte Agathe*».

A Sables-Lavalette, où eut bientôt la même opinion de notre chère Sœur. Lorsque les vacances la rendaient à sa famille, elle faisait l'éducation de sa paroisse. Chacun remarquait sa simplicité, sa modestie, sa piété, sa docilité. M^e et M^{me} Tauré étaient fiers des éloges qui leur venaient de toutes parts sur leur fille. Parfois, il est vrai, la crainte de voir Agathe jeter le voile à tous les boutons lumineux les inquiétait un instant. Mais notre jeune fille cachait si soigneusement son goût pour les austérités, elle était si tendre et si gaie que le calme revenait bientôt possession de leurs âmes. Une nuit ayant éprouvé un violent orage ayant éclaté, Monsieur Tauré qui savait Agathe pousser à l'aller voir si elle dormait. Il la surprit couchée sur le plancher ! Continuant son récit, il se retira sans rien dire; mais le lendemain il témoigna à sa fille un si sérieux mécontentement qu'elle dut promettre de ne point recommencées.

Plusieurs années passèrent ainsi au cours desquelles le jeune Pascal fit sa théologie au grand Séminaire d'Angoulême. Entre le frère et la sœur la similitude des goûts, l'affinité des sentiments avaient développé l'affection. Ils s'embrassaient mutuellement au bœuf, au mûrier, à la perfection de divine amitié. Au début de l'année 1891 qui devait être celle de l'ordination pour l'Abbé Pascal, Agathe écrivait : « Mon cher frère, je souhaite que le Saint Enfant Jésus enracine à profondément dans ton cœur la piété, la ferveur, la charité, le zèle, l'esprit de mortification afin que tu te présente à Lui revêtue de toutes les vertus. Nous n'avons plus que le petit mois pour arriver au but tant désiré et c'est bien peu de chose pour se préparer à un acte aussi solennel. Aussi redoublons d'ardeur pour travailler et nous martyfier, bien unis d'intercession sous le regard de notre aînée Mère. Elle bénira nos efforts, elle nous accordera les grâces que nous lui demandons... Je t'assure, chère et bénie frère de tes excellentes vues. Ils me prouvent une fois de plus ta grande affection pour moi et me montrent le vif désir que tu as de sauver mon âme. Oh! si je possédais toutes les vertus dont tu me parles! Mais

hélas ! j'en suis bien désignée. Ainsi, je te prie de vouloir bien demander au
 Dieu enfant Jésus qu'Il les mette dans mon pauvre cœur afin que
 je l'aime d'un amour plus ardent. La seconde partie de ta lettre n'est
 pas la moins importante, ni la moins sérieuse. Tu me demandes : A
 qui mon cœur ? - A qui ? ... Ah ! cher frère je vais remplir ton cœur
 d'une grande joie. Lis et relis ce que je vais te dire ; Je veux donner mon
 cœur à Dieu ! Lui seul, oui, Lui seul sera mon époux
 Comme toi, j'ai compris le néant des choses d'ici-hors, j'ai hâte de
 me donner tout entière à Jésus. Mais le monde ne connaît pas
 mon cœur et je goûterai les doux charmes que producit l'union établie
 avec Jésus Mais, hélas ! que je suis indigné d'une telle faute,
 moi qui n'ai aucune vertu. Je remercie le Seigneur pour moi
 de ce qu'Il a voulu porter des yeux miséricordieuse sur ma naïveté
 Pére et remercie Dieu pour ses coups. Rends grâces pour moi à
 ce bon Jésus. Oh ! quelle année bénie pour nous, pour notre
 famille : Une pieuse ! une religieuse ! .. Offre d'actions de grâces à
 rendre ! Tu es mon premier confident ; personne de notre famille
 ne connaît encore cette décision. L'annoncer à nos parents,
 surtout à mon Père ne sera pas aussi facile. Priez ensemble
 afin qu'ils ne mettent pas d'obstacle avec dessein de Dieu car
 c'est bien le bon Dieu qui me parle, cher frère mais en pensant
 à Dieu aussi afin que Dieu me fasse bientôt connaître quel est
 l'ordre où je dois entrer pour accomplir ta très Sainte volonté.
 Je crois que Sainte-Marguerite me veut pour l'une de ses filles, des
 œuvres me plaisent beaucoup Je te vois d'ici répandant un torrent
 de larmes de joie sur cette heureuse lettre qui renferme des grandes
 choses. - J'irai passer le Carnaval au milieu de nos bons parents, je
 crois que ce sera le dernier ! Cela fera le cœur, mais il faut accom-
 plir généreusement le grand sacrifice. "

A de telles confidences, le jeune Seminariste répondait par un
 vrai délice de bonheur. Cependant, après avoir calculé les trois
 parts de sa reconnaissance envers Dieu et de son affection pour la
 Soeur, l'Athée Marcel ramenait celle-ci à la considération inutile
 des causes et des conséquences de la détermination. Il semblait même
 chercher à élancer cette détermination, par l'énumération des deu-
 -ceurs et des joies auxquelles il se voulait renoncer et surtout par
 le tableau des scènes déchirantes ou terribles qui l'attiraient provoquées
 sans que personne put la soutenir ou la défendre ! Mais rien ne
 put ébranler la jeune fille et de nouveau l'écrit : " Elle sera ma "

" Ah! que j'ai été heureuse, dans peine de lire les pages dictées par ton bon cœur
 " Je t'en remercie mille et mille fois. Tant que je t'avais priée, une résolution
 " a produit sur ton âme une grande impression et, comme je l'avais prédit
 " elle t'a fait verser un torrent de larmes. Combien je suis heureuse de te
 " voir apprécier si bien le bonheur de m'appartenir qu'à Dieu seul
 " Aussi que tu me le conseilles, j'ai fait mon examen, j'ai écrit mes
 " pensées, j'ai analysé mes sentiments et je trouve convaincu que
 " les charmes du monde ne laurieront l'âme mon amie. Je m'écrie
 " donc une fois de plus : « Je veux appartenir à Jésus seul ! » Je ne
 " parle point de la sorte pour flatter tes oreilles et t'inspirer ton cœur
 " Ce n'est point seulement pour te causer de la joie que j'aspire à
 " l'état religieux. Non. C'est pour obéir aux ordres de Dieu. Je
 " suis pressé par aucune crainte ni par aucun motif humain
 " J'agis de plein gré. Dieu a parlé, j'obéis. Il y a longtemps qu'il
 " a parlé. J'ai attendu, j'ai réfléchi, je me suis étudié avant de me
 " prononcer. Aujourd'hui il est temps de me lancer dans la voie que
 " Dieu m'a tracée ici. Pas car ce ne sont pas les dernières années de
 " ma vie que je dois consacrer à son service, mais ma jeunesse,
 " mes forces, ma santé. Au reste qui peut m'assurer de vivre longtemps
 " Je fais ce que je fais et ce n'est point par un sentiment de
 " ferveur fugitive et passagère que je dis : Je veux accomplir la
 " volonté de Dieu, je veux me donner à Lui. J'avais cette pensée
 " dès avant mes examens et c'est elle qui m'a fait refuser de continuer
 " mes études. Il y a donc bientôt le ans que je la mûris - Ah! sans
 " doute je voudrais venir en aide à nos bons parents, les consoler dans leurs peines,
 " les soulager dans leurs travaux. Ils me demandent sans cesse de rester auprès
 " d'eux. Mais à leurs voix s'en mêle une autre bien plus forte qui dit :
 " Donnez-vous à Dieu de bonne heure, oubliez votre peuple et la maison de
 " votre Père et vous fixerez le cœur de Lui que vous avez au touche, c'est
 " votre Dieu Lui-même ! .. Et après cela, tu voudrais que je résiste ? ...
 " Ah! non. Le sacrifice est bien grand, mais je l'accomplirai contre que
 " je pourrai. En quittant mes parents, je leur laisserai d'ailleurs deux bousages
 " que Dieu dans sa bonté infinie a placés auprès d'eux pour prendre
 " soin de leur vieillesse : toi et notre jeune Soeur. Oui, à vous deux
 " je confierai cette belle mission tandis que j'irai accueillir les missions
 " d'autrui et demander au Bien-aimé que' Il vous bénisse et vous
 " rende tous heureux. - J'ai résolu d'annoncer moi-même ma résolution
 " à nos bons parents aux vacances de Pâques. Je me suis déterminée à
 " ne point user pour cela de ton intermédiaire, car c'est une excellente

voisine, Madame Désages m'a confié au Carnaval qui s'élle
 croyait mon frère résigné d'avance. En effet, ce bon frère étaut
 allé quelques jours avant nous arrivée passer la soirée chez
 à les Désages y avait longuement parlé de tout avec elle
 de Marquieute et de Georges. Disait à Agathe, a-t-il ajouté,
 "je sais qu'elle veut se faire religieuse. Je ne l'en empêcherai
 point. Il y a longtemps que j'ai fait mon sacrifice." Les
 paroles si rassurantes m'ont donné du courage. Il restait alors
 "D'entrée dans l'église je m'écriurai : Seigneur je renvoie mon
 âme entre vos mains. Seigneur j'espèce en vous, je ne devrai pas
 me confondre. Redéconfondu par une communion fervente, les larmes
 emplourpées du Sang de Jésus-Christ, je ferai entendre des paroles
 fermes, sincères, irrévocables. Je ferai d'ailleurs prudemment
 ce que tu me recommandes. Que tu es bon, cher frère et que je
 n'ai de ressource de m'aider ainsi de tes sage conseils... Quant à
 l'ordre choisi ce sera Sainte-Marguerite de Périgueux. Je veux
 point quitter mes bonnes Mères... Ah! pour faire où plus
 appartiendrait entièrement. Mes vœux seront alors exaucés, mes
 prières entendues! Oh! prie beaucoup pour moi je t'en conjure.
 Prie pour que le bon Dieu mette dans mon cœur les vertus
 que'il me faut pour le servir fidèlement: humilité, obéissance,
 charité, pureté, patience, douceur, pauvreté. Oh! que mon
 cœur est dépourvu de tous ces biens. Mais je vais faire tout
 mon possible pour bien embellir la demeure de mon ame
 et mon aimable Jésus ayant mes effets et ma bonne volonté
 me laissera pas travailler seule. Je redouble aussi de prière
 pour toi car le grand jour de ton ordination approche. Tu
 es bien attendue et désirée, je t'assure. J'aime à m'en rappeler
 à l'avance tous les instants...."

Ainsi que l'annonçait cette lettre, Agathe se rendit à Pâques chez
 ses parents leur résolue à obtenir leur consentement. Les quelques
 jours de vacances furent pénibles pour la jeune fille, car devant
 son intention, sa Mère et son père les employaient à faire une
 guerre acharnée à ses plus chers désirs. On se laissait devant
 le père et les jours passaient pleins d'angoisse... Décidé à
 transiger le moins gardien, Agathe se rendit une matinée à l'église,
 elle s'y confessa et y communia avec une ferveur d'ange, puis
 ayant pris Monsieur le curé de venir le voir chez son père, elle
 ajouta qu'elle profiterait de la présence pour solliciter le

consentement paternel. Il en fut ainsi. Aideé par quelques paroles de M^e le Curé au sujet de ses désirs, Agathe se déclara résolue à entrer à l'^e Martre et pria son père d'y consentir. Monsieur Faure ne répondit que par un silence glacial aux ouvertures de sa fille. Les vacances s'achevèrent tristement sans qu'il y fit allusion et sans qu'elle obtint la demande. La Sainte D'Agathe était devenue mauvaise par suite de ces énervations ce ne fut que 18 mois plus tard, le 8 X^{me} 1892, qu'elle fut entrée en religion. Quelque temps avant, à l'occasion du mariage de Sa Soeur, tous les membres de la famille et surtout un oncle, s'étaient réunis pour déterminer la jeune fille à accepter elle-même un avantageux parti. L'événement de cette lutte et vaincu par les larmes qu'il voyait répandue à sa fille, Monsieur Faure était intervenu lui-même pour faire cesser toute nouvelle instance et pour assurer à la pauvre enfant qu'il ne mettait plus aucun obstacle à son départ pour Sainte-Marthre.

M^e Faure avait Le Noviciat était alors fort nombreux et bien composé. Notre assisté à la profession Vénérée M^e Thérèse en était la Maîtresse et la M^e: Maîtresse de Sa fille. Elle fut pleine de prudence, de force et de douceur, M^e pleine de dévouement dans le voyage - moult et de bonté, modèle admirable d'ailleurs de toutes les vertus et fut bientôt à tout de la vie religieuse. Entre ses mains, Agathe fut paisiblement entraînée. Mandie en d'abord et avec joie bientôt les premières épreuves de la vie religieuse hâtive, elle accourut : ^{Sur} Aussi dès le 25 Août 1893 fut-elle recevut du Saint Habit. père était sans connu. Portant désormais le nom de Sœur Hedwige, elle acheva sa formation religieuse avec courage et fermeur. Simple, calme, douce, semblait perdu!. Son aimable, elle allait des pensionnat (elle y faisait la 2^e et la 3^e classe) Hedwige va à l'église, aux différents exercices du Noviciat où nous la trouvions toujours un elle prie Saint Joseph, modèle de fonctualité, d'édification et de Silence. Bien que la Sainte elle fait brûler un peu, dominat quelques inquiétudes, S'Hedwige fut admise à prononcer elle rentra et son père Ses vœux le 12 Septembre 1894 grâce à notre bonne M^e Thérèse ouvre les yeux, la reconnaît beaucoup le sévère mérite de la jeune saint, se remet assy. celle-ci ne trouva point d'ailleurs les espérances qu'on pour remplir admi. avait fondées sur elle. Ses talents se développèrent en même temps rablement tous ses que des vertus. Elle fut choisie pour remplir une tâche fort importante devoirs. Il est à la Miséricorde de Belvès dès 1895. L'œuvre, le pensionnat mort en excellen l'orphelinat étaient à son zèle un vaste champ d'action matérielle et morale. D'ailleurs on vivait au jour le jour le lendemain n'étant jamais assuré par la moindre ressource que laquelle on peut faire fond. Au milieu de cette pauvreté radicale, la confiance de Sœur Hedwige était imperturbable. Rien ne l'ébranlait. Ainsi

la Providence se plairait-elle à être l'économie de la chère Sœur à qui elle faisait verser au jour le jour et à faire écouler les petites sommes nécessaires au fonctionnement de ses œuvres.

Très aimée des enfants, Sœur Hedwige avait sur eux tout l'ascendant du savoir et de la vertu. Toujours calme et digne, elle ne se troubloit de rien car elle était appuyée sur Celui qui est le Maître des événements et des coeurs. La population de Belles avait pour elle une profonde estime et une particulière vénération. On savait (par mille traits divers contés par les enfants) combien peu de cas elle faisait de la Sainte et de la vie lorsqu'il s'agissait de la vie, de la mort et surtout du bien des enfants qui lui étaient confiés. Durant une après-midi des vacances de 1898, les Soeurs de la Miséricorde étaient allées à l'hospice avec Mère Céline et Sœur Léonie étant occupée à la cueve, Sœur Hedwige entreprit de balayer la terrasse. Une petite orpheline foulait dans le parterre à quelques pas de la chère Sœur et celle-ci poussant les feuilles mortes songeait à la brièveté de la vie lorsqu'elle ouit des cris perçants du côté de la citerne. Elle se précipita, la pauvre petite X., ayant voulu attraper des tétards était tombée à l'eau... Sans hésitation Sœur Hedwige s'y jeta à son tour; mais elle perdit pied, ses vêtements l'embarrassant, l'enfant s'accroche à son voile et l'arrache, une de ses merveilleuses jupes fermé les marines de la chère Sœur dont la boucle entraînait. S'emplit de l'eau vaseuse de la citerne... Mais l'enfant cri encore et Sœur Léonie arriva. Elle appela au secours, elle tend une perche à l'enfant et la Sœur et quelques voisins accourus à ses cris, lui aident à sortir de la citerne. Sœur Hedwige évanouie... Quelques heures après, déchue, couchée, réchauffée, mais très souffrante. Sœur Hedwige entendait le bon Docteur Calvet lui dire: « Ma chère Sœur, vous êtes admirable, mais vous n'êtes point inimitable! ». Le dévouement de cette chère Sœur était d'autant plus digne d'admiration que Sa Sainteté n'était plus mauvaise. De violentes crises hystériques la mettaient souvent hors de combat pendant des semaines entières. Cet état alla en s'aggravant sous le fardeau de la supériorité qu'elle porta de 1900 à la fin de Juillet 1903. Cette dernière date, elle vit se fermer brusquement ce pensionnat et abandonné, et mourut qu'elle aimait tant!.. Elle plora toutes ses enfants, grandes et petites, pauvres agneau qu'il

s'arrêtait abandonner au loup ravisseur ! Le fut la plus cruelle épreuve de sa vie . . .

Sept semaines plus tard, 1^{er} Septembre, elle disait adieu pour jamais à ses enfants, à ses œuvres, à ses soeurs de Relais, mais encore à la Maison-Mère et à la France ! . . . Je n'oublierai jamais la déstitution de ce départ et surtout les sanglots de Soeur Hélène que chacun pressait et qui n'avait plus la force en le temps de faire sa valise de voyage ! On en vint à bout cependant et elle partit la pauvre chaste sans plus muer une larme qu'aucune de ses compagnes d'exil . . . Les premiers mois furent riches de privations, de travaux, d'inquiétudes, de souffrances physiques et morales et partant de misères. Toute de la belle devise : "A cœur vaillant, rien d'impossible". Si Hélène fit tout de toute force elle la part la plus rude de la beroque, c'est-à-dire le clauustre et pauvreté de Saint-Armand. Le local de cette école était fait éloigné de Hill-Trevo et l'installation était des moins confortables; mais on était entouré d'enfants à qui il était permis de faire un peu de bien. Laissonnant donc en oubli les difficultés matérielles, elle écrivait déjà le 1^{er} Novembre 1903 : "J'ai une classe délicieuse. Mes vingt petits enfants sont aimables et dociles. Ils aiment beaucoup les matines. Ils me font de folios petits discours auxquels je ne puis répondre encore que par une caresse. Qu'il me tarde de pouvoir leur parler ! . . . Le temps vient bientôt car, à des dispositions très remarquables, Soeur Hélène joignait une application. Si soutenue, si constante, si acharnée que quelques mois plus tard (mai 1904) le nombre de ses élèves avait doublé et qu'elle était à même de leur donner des leçons de lecture, d'ouvrage manuel et de calcul. Au début de 1905, on eut même entrevoir dans un avenir très prochain la possibilité de faire admettre à la chaire Soeur les examens de l'Université de Cambridge. Elle ambitionnait ce grade pour trois motifs : 1^{er} l'obéissance, 2^e la possibilité de faire un plus grand bien, 3^e la nécessité de diminuer les dépenses de la Communauté de Garnet alors si onéreuse à la Maison-Mère. Mais le bon Dieu en avait décidé autrement. Peu à peu les longues rues effectuées par tous les temps, un repos quotidien de 8 heures consécutives dans une atmosphère malsaine et glaciée entraînent une considérable déperdition de forces. Cet artificiel de son ancillaire, le bicéphale Sir Apollon s'en émut et proposa de la faire sortir à midi dans un panier attaché à la bicyclette d'un grand élève qui la ramènerait de la même manière à Saint-Armand pour la classe de Soeur ! !

Malheureusement la proposition n'était pas acceptable et S^e Hélène continua sa vie de dévouement et de souffrance. Un matin, surprise par une tempête entre Hill-Vieux et Saint-Audré, elle arriva mouillée jusqu'aux os dans la classe, grande salle basse, humide, sans poile et dont les carreaux abîmés laissaient pénétrer la bise. La journée fut des plus fatigantes. La nuit suivante des douleurs horribles tourmentèrent la chère Soeur; mais, cachant son mal avec un courage héroïque, elle continua sa pénible mission durant plusieurs jours encore jusqu'à ce qu'il ne lui fut plus possible de marcher!...

Malgré les soins dont elle fut alors l'objet, on dut constater bientôt que la chère malade semblait condamnée à demeurer从此... Cette infirmité précoce lui fit verser bien des larmes, mais au fond du cœur sa résignation et son abandon à Dieu étaient entières. Ce fut dans ces conditions qu'elle quitta l'Angleterre. Elle y avait vécu heureuse de s'y consacrer à la gloire de son Divin épouse; elle partit sans espoir de retour, étonnée de s'arracher avec tant de douleur des sols étrangers où malgré il lui fut si dur de se transplanter. La Communauté était douloureusement ébranlée et les petits écoliers de Saint-Audré furent affligés ne cessant de solliciter le retour de leur bonne Maitresse. Celle-ci nous arriva le 1^{er} avril dans un état d'infirmité tel qu'il fallut la porter de la voiture à l'infirmerie. Le voyage avait été des plus pénibles malgré l'obligation respectueuse et compagnante des employés du bateau et des trains et la charité de S^e Jeanne-Thérèse Audelbert qui accompagnaient notre chère malade. Le docteur Demont croiait d'abord que la moelle épinière ne fut atteinte. Un examen plus minutieux et diverses expériences firent reconnaître bientôt que l'inopinée de Sœur Hélène à la moelle ne devait être attribuée qu'à l'atrophie des muscles. En conséquence, on la soumit à l'électrisation puis, les résultats de ce traitement étant médiocres, on fit un vœu à Notre-Dame de Capelou pour obtenir la guérison tant désirée. Quelques jours après, le 28 Mai, S^e Hélène montait l'escalier sans autre appui que la rampe et, au mois d'octobre suivant, complètement débarrassée de ses bûquilles, de sa petite voiture et même de sa canne, elle était chargée de la T^e classe au Pensionnat!. Elle la fit tout l'année claire. Bien que son état général devenut peu

satisfaisant, elle était gaie, pleine d'ardeur et d'enthousiasme et profondément reconnaissante à la Très Sainte Vierge qui lui avait rendu, avec l'usage de ses jambes, assez de forces pour travailler encore à la vigne du Seigneur. « Je connue parfaitement toutes ses petites bontés lui étaient chères et elle était chère à toutes. »

Le 10 aout 1905, elle alla à l'église accomplir son voeu et porter ses bénitilles. Tous les Belvinois furent fêtés à cette bonne heure. A la profonde estime qui aucun d'eux n'avait pu lui refuser jadis, se joignait désormais le respect que la souffrance imposée et la vénération toujours provoquée par le miracle. « Notre Madone nous reçoit heureuse toutefois », il. Cependant le spectacle de sa cheveu Misséricorde déseinte, fermée, abandonnée, les dangers courus par les jeunes enfants qui s'y pressaient en vain, les conséquences graves que ces dangers avaient déjà entraînés pour quelques-unes des mères avaient tout-vert dans son cœur une blessure profonde. Elle était comme Rachel qui pleure ses enfants et qui ne veut pas être consolée parce que ils ne sont plus!.... Cet état moral influant sur l'état physique, les vies répétitives reparurent et se multiplièrent. Un temps, S. Madone demeurait dans un état d'atonie fort inquiétant. Pour essayer une diversion salutaire et utiliser les talents et les vertus de la malade, nos Mères la nommèrent Supérieure des Pensionnat de Montfaucon.

Tout surprise, mais toujours obéissante, notre chère Soeur fit le 26 juillet accompagnée de Mère Lestochie. Elle fut reçue avec une grande joie par la petite Communauté orpheline, fit connaissance de tous les détails de la situation et se mit courageusement à l'œuvre. Peu de semaines après, on vit l'Assemblée entière déjà dans une voie de prospérité. Les enfants venaient plus nombreux; les familles charmées disaient hautement leur satisfaction; des leçons d'anglais et de peinture, des travaux délicats fourraient des ressources financières; le budget s'équilibrerait. Mais, hélas! la Santé de la jeune Supérieure ne tarda qu'à devenir plus mauvaise. Les crises douloureuses ne se comptaient plus. Cependant, S. Madone travaillait encore un peu. Elle dirigeait doucement la maison; elle donnait quelques leçons; elle entretenait même quelques peintures se disant en son for intérieur: « Je ne les achèverai pas! » L'atonie la plus complète envahissait ce pauvre corps miné par la souffrance. Bientôt il ne fut presque plus possible à la malade de quitter son lit. Le 16 février 1907, elle parut si mal qu'on envoia un télégramme

à nos Mères pour les avertir du danger. Or ce jour là même, notre bienheureuse Mère Jeanne rentrait à la Maison - Mère à l'heure du Soir. Des le lendemain elle était à Montfossé.

Ayant acquis près du docteur la certitude d'une issue fatale et prochaine, elle résolut de donner à la pauvre malade la consolation de mourir au Noviciat (c'est à dire plus entourée de Secours et de Soins pour le corps et pour l'âme). Profitant donc de ce que Sœur Hedwige semblait un peu ranimée par la joie de ce retour, notre Mère lui persuada de se lever et de la suivre à Terre Neuve. Aussi heureuse que stupéfaite, Sœur Hedwige le laissa sortir et transporter. Le terrible voyage se fit sans accident le 18 février; mais le 18 avril suivant, les portes du Noviciat se rouvrirent hélas! pour laisser passer le cercueil de notre bonne Sœur Hedwige. Les deux mois furent remplis de souffrances très vives. Malgré son épuisement, la malade les supporta jusqu'à la fin avec calme, résignation, patience et douceur. Durant quelques jours encore après son retour, elle espéra guérir. Bien qu'elle n'eût plus la force d'écrire, elle fut surprise que l'on eût informé la famille de sa maladie et de son retour au Noviciat et ce fut en suivant qu'elle accueillit Monsieur l'Abbé Tauré le 27 février et sa bonne-Mère le 2 mars. Ce jour-là, son frère doit repartir. Avant de s'éloigner de ce chevet d'agonie, il fit entrouvrir la proche issue délivrance à sa chère élève. Celle-ci demeura souriante et si forte de calme l'émotion de la pauvre abbé suffoqué de sanglots. Elle ne murmura à sa Mère que la joie de la retrouver suffit après une séparation de plusieurs années et lorsque le moment des adieux fut venu elle n'eut que des paroles d'espérance. Cependant la faiblesse allait croissant et les douleurs atroces des crises incessantes. Le 17 Mars au Soir, notre chère Sœur reçut l'extrême-onction avec la piété simple et digne qui l'avait toujours caractérisée. Le 2 avril, notre pauvre martyre fut étendue à toute extrémité. Averti de l'imminence du danger, M^r l'Abbé Tauré arriva le 4. Son retour imprévu causa une profonde émotion à la chère mourante qui il ne quitta plus jusqu'au 12. Le terme approchait, Sœur Hedwige n'avait plus que le souffle; elle souffrait beaucoup et ne supportait plus aucun alimenter. Le 12, elle cessa de longs et gémissements de 8 heures à minuit. S'étant remise un peu, elle put cou-

muriée encore le 12 puis le 13 avril. Le jour là, après la Sainte Messe, elle eut une suffocation terrible. Nous croyons qu'elle allait espirer. Alas ! ce n'était que le premier travail de l'agonie qui ne se termina que le 17 à 7 heures du matin.

Monsieur l'Abbé Tasse était revenu le 16. Entre deux messes, Mme Hedwige l'avait reconnue... Enrouant ses bras, il l'accompagna et l'assista jusqu'au dernier souffle et leur fraternelle union se perpétra encore par delà la tombe.

Monsieur l'aumônier montait à l'autel lorsque notre chère Mme parut devant Dieu. Immédiatement averti, il offrit le Saint-Sacrifice pour elle et la Messa de M^e Tasse, célébrée aussi tôt qu'il fut également destinée à procurer le soulagement de cette âme déjà si purifiée par la souffrance. C'était un mercredi jour dédié au patron de la mort, le glorieux Saint-Joseph que Mme Hedwige avait tout aimé... Sa confiance et sa dévotion envers ce grand Saint étaient admirables. Elle voulait toujours que chaque de ses œuvres et chacune de ses entreprises fût placée sous son vocable et confiée à sa protection spéciale.

17 avril 1907

12.

S^r Geneviève Barrière.

Rosicranc

Eris estimé et très aimé de ses concitoyens, Monsieur Jean-Baptiste nommait Antoine Mme Barrière avait épousé en 1820 une jeune femme Elisabeth-Marie appartenant elle aussi à l'une des plus honorables familles de Léonmasson. De ce mariage étaient déjà nés de nombreux enfants lorsque la jeune Mme mourut à la fleur de l'âge.

Monsieur Barrière redoubla alors de tendresse pour ses enfants et s'efforça à être désormais aussi vigilant, aussi dévoué que la meilleure des Mères. Ceux répondirent à ses soins non seulement par leur sagesse et leur piété, mais encore par le respect et la confiance dont ils entouraient leur mère, par la forte et tendre affection qui les unissait entre eux. On vit une vie heureuse au-

Tant que le permettait la disparition de la bonne Mère.

L'arrivée des filles accordait admirablement le prie pour le bonheur de la maison et l'éducation des plus jeunes (Notre Soeur Anna, un frère mort pharmacien à Belœil et notre Sœur

Elle était née à Genève quel'on nommait alors Marie).

1832

Malheureusement cette jeune fille modèle fut aussi ravié prématurément à l'affection des Siens. Elle expira entre les bras de Son père le Soir de l'Assomption de l'année 1841. La Soeur Anna trouva dans sa foi le courage de consoler son père et d'essuyer les larmes des deux petits et, faisant abstraction du puissant attrait qui l'entraînait vers la vie religieuse, elle s'attacha à remplacer au foyer la Mère et la Sœur qui elle y avait ouverte si dévouée avec tant d'assurance.

Fuji qui on peut le voir dans sa Notice (Tome 1 page 126) ce ne fut qu'en 1850 qu'elle échangea cette vie de dévouement contre la vie non moins dévouée des Miséricordières.

La petite Marie avait alors atteint la dix-huitième année. Sage, pieuse, active, très aimée de Son père, elle était emplie de le bien. Saigire, de charmer et d'embellir sa vie et elle s'y apprécia avec beaucoup de courage et de filial amour.

Il aussi cependant avait entendu résousse en Son cœur l'appel du bon Dieu. Il aspirait à rejoindre Anna... Mais où trouver le courage de quitter Son bon père ? Incapable de lui rien cacher cependant, elle ne tarda guère à laisser percer son désir. Monsieur Barrière était un chrétien gai et vaillant qui ne transigeait jamais avec le devoir. Il s'opposa donc à Marie d'autre obstacle que celui des temps. Il voulut qu'elle pût encore, qu'elle réfléchît beaucoup et que, prévoyant les difficultés, elle mesurât ses forces avant d'entier en cette.

Cédant aux instances paternelles, Marie s'éprouva elle-même et ce ne fut que cinq ans plus tard (1^{er} Juin 1855) qu'elle entra au Noviciat de Ste. Marthe. (Sa Sœur avait fait ses voeux monastiques au printemps le 1^{er} Février 1853)

Le désir du Piel (où elle brûlait de rejoindre sa Mère et sa Soeur aimée), les exemples de sa Soeur Anna et les fastes réflexions faites sous la sage direction de Son excellent père furent autant de stimulants pour la jeune fille durant toute la période de la probation. Si nous en croissons les réflexions échappées vaguement à sa vieillesse, les prétendant, les postulant

les gloires de ce bon vieux temps auraient été beaucoup meilleures encore que ne le sont celles du siècle nouveau.

Quoi qu'il en soit, Marie reçut le Saint habit et le nom de Soeur Marie Geneviève le 3 avril 1877 et un an plus tard 7 avril 1878 elle prononçait ses vœux... Envoyée à Beauvau où aussi bien, elle y dirigea durant Sept ans la Salle d'asile avec le plus grand succès. Son dévouement s'exerça ensuite à Saint-Astier durant 7 ans, à Montpouillan durant 7 ans, à Culzac durant 6 ans et toujours au profit des petits enfants. Ses salles d'asile étaient si irréprochablement tenues, ses relations avec les parents si correctes et si cordiales, ses rapports avec les enfants, à la fois si fermes et si doux, qu'il lui fut décerné des distinctions honorables à diverses reprises. Les Montpouillans surtout appréciaient beaucoup le mérite et le dévouement de notre chère Soeur.

A Culzac, Si Geneviève exercea aussi les fonctions de Supérieure de la petite Communauté. On assure qu'elle y excellait moins que dans l'art d'enseigner les petits enfants.

Toutes les salles d'asile étant désormais laïcisées, Si Geneviève ne fut plus dès lors employée qu'au soin des malades à l'hospice de Brantôme (de 1888 à 1889), à celui d'Eyraud (de 1889 à 1892) et enfin à celui de Castillon (de 1892 à 1897).

Bien qu'elle n'eût alors que 67 ans, notre chère Soeur était déjà si usée physiquement et si affaiblie moralement qu'il parut nécessaire de la laisser au repos dans notre chère Maison Mère. Elle nous y édifica profondément par son ardente piété, sa constante régularité, son amour de la pauvreté, sa continue activité. Outre les exercices de Communauté, elle faisait tous les jours trois chemins de Croix le premier après le déjeuner, le second après la lecture, le troisième à l'issue de la Visite au très saint Sacrement. Entre temps, elle faisait dans sa cellule tout en filant, en tricotant, en ravaudant de misérables hardes, des chaussures sans forme et sans nom (qui elle faisait dures indéfiniment en les bourrant de carton, de papier de vieux chiffons et de colle). Elle aimait par dessus tout la guenouille. Tous les jours elle filait durant quelques heures de belles fusées de laine blanche et finie ou des cocous de Soie. Elle prenait aussi plaisir à fabriquer des fleurs artificielles et bien que elle fût très loin d'atteindre la perfection de cette charmante industrie, elle trouvait par là le moyen de rendre un peu de service.

Écout en remplissant ainsi le présent de labeurs, Soeur Geneviève vivait surtout des souvenirs du passé et des espérances de l'avenir. Elle aspirait à retrouver là-haut tous ceux qui l'y avaient devancée : sa Mère qu'elle avait à peine entrevue, ses Soeurs qu'elle avait tant aimées, son père, son frère, son neveu qui avaient laissé des vides profonds en son cœur.... A mesure que les années passaient, notre chère Soeur allait s'affaiblissant à tous égards. La solitude laissant libre carrière à l'imagination Soeur Geneviève finit par peupler la Sième d'êtres et d'anges. Dans sa cellule, elle croyait voir constamment de la Société de quelque' uns des Siens, à la chapelle la voûte lui semblait remplie de Saints et de Saintes, des anges accompagnaient toujours le prieur etc., etc. Les pieuses chansons la rendaient si heureuse qu'elle craignait, dit-on, de recevoir ici-bas seulement la récompense de ses sacrifices. Elle confiait tout cela en grand mystère à notre bonne Mme Ecomome et nous nous plaisions souvent à les taquiner l'une et l'autre sur la très particulière affection que ces apartés nous faisaient. Soi-disant soupçonnee, sans à dire ensuite avec Mère Eustachie du Siècle imperturbable avec lequel elle avait écouté les divagations mystérieuses de notre pauvre vieille.

Celle-ci très courageuse, très martyrisée continuait à suivre les exercices de la vie commune malgré son état d'extrême faiblesse. Ce ne fut que 3 jours avant sa mort, que notre bien-aimée Mère effrayée de son dépiissement, la fit installer à l'infirmerie. Elle obéit simplement, quitta la cellule sans regret apparent, continua à se lever et à suivre la règle. Le 1^{er} mai encore, elle se coucha à l'heure, demanda à Soeur Domanie l'explication d'un bruit insolite qui se faisait dans la rue et s'endormit paisiblement... pour ne se réveiller que devant le bon Dieu. Le lendemain de grand matin, Soeur Domanie la trouva morte dans le lit où elle semblait encore reposer et où elle avait doucement eschalé son ame vers le ciel de la nuit le

1^{er} Mai 1907

Dans l'âge 76^e année de son âge et la 50^e de sa profession.

Mère Thérèse Villereal

Larmane

Elle mit la main aux grandes et aux petites choses; elle eut dans l'action un courage viril.

L'union de Monsieur et de Madame Villereal (de Monferrand en Périgord), avait été déjà bénie par la naissance de trois garçons lorsque notre Mère Thérèse vint au monde le 1^{er} Janvier 1829. Grande fut la joie des vertueux époux à l'assise de cette première fille. Plus heureuse encore furent-ils lorsque, bientôt après, l'enfant donna des signes non équivoques d'une piété précoce, d'une vive intelligence et d'un grand cœur.

Nenne Soeur de Monsieur Villereal, la Tante Thérèse, comme on l'appelait en famille, avait tenu la protégeante fille sur les fonts baptismaux. S'autorisant de son titre de marraine, elle la priait chez elle dès qu'un nouvel enfant fut donné à son frère et partagea dès lors avec sa belle-sœur le soin d'élever Thérèse qui eut ainsi deux mères, deux Saintes pour veiller sur elle. Sept petits frères et Soeurs s'étant succédé après Thérèse dans le modeste berceau de famille, l'enfant continua d'habiter la maison de sa Tante, mais elle venait chaque jour bien des fois prendre sa part des caresses et des conseils de sa vaillante Mère, de son bon père et de ses grands-parents. Son reproche c'était chez la bonne Tante que la bande joyeuse des frères et des Soeurs allait se faire gâter, déclater et régaler souvent. Elle leur disait: "Faites du bruit tant que vous voudrez en l'absence de votre père; mais devant lui Soyez sages, paisibles et tranquilles." Personne n'était plus gaie et ne jouait de meilleurs jeux que Thérèse. Ce fut dans ce milieu cependant qu'elle commença à pratiquer ses vertus de préédilection: l'humilité, l'obéissance et l'abnégation.

Aussitôt qu'elle fut en âge d'aller à la messe, elle ne voulut plus y manquer. Peu de temps avant sa mort, elle faisait encore avec plaisir du domestique qui la mettait sur ses épaules ("ocondelet") pour traverser les mauvais pas du chemin qui conduisait

à l'église assez éloignée du Bourg.) —

Madame Villereal d'ailleurs était une chrétienne modèle, veillant attentivement à l'éducation et à l'instruction chrétienne de ses enfants et il est juste de dire qu'elle était admirablement secondée dans ces soins par Mademoiselle Thérèse et par Monsieur l'Abbé Siquerel curé de Monferrand.

Namais enfant ne profita mieux que Thérèse de déroulement dont elle était l'objet, aussi la donnait-on toujours pour modèle à ses jeunes Soeurs Pauline et Coralie. Le père pieux et vénéré qui dirigeait alors la paroisse de Monferrand l'admit à faire sa première Communion à neuf ans.

C'était une véritable inspiration céleste, d'autant plus remarquable que le clergé d'alors était dans l'habitude de différer les premières Communiions jusqu'à 13 et 14 ans.

Jésus se trouva bien dans le cœur pur et généreux de la petite fille, il en prit possession pour jamais et lui communiqua cette faim de l'Eucharistie qui la caractérisa dès lors et qui, aux derniers jours de sa vie, quand ses filles craignaient pour elle la fatigue d'un lever trop matinal, la faisait s'écrier avec un inoubliable accent d'autorité et de supplication : " Oh ! laissez-moi communier, laissez-moi communier ! ... "

Peu de temps après sa première Communion, Thérèse entra à la Miséricorde de Bergerac qu'elle ne devait plus quitter. Si ce n'est pendant les vacances.

A l'école de Monferrand (d'ailleurs très renommée), elle avait jusqu'alors partagé les leçons données à ses frères par un instituteur chrétien et fort instruit pour l'époque. Elle en avait très bien profité ainsi que le prouve la première lettre écrite à sa tante, peu de jours après son entrée à la Miséricorde, avec beaucoup de cœur, beaucoup de style et sans fautes d'orthographe. Elle n'oublierait personne dans sa famille, ni dans celle des amis, elle songeait tout particulièrement à Sophie, cette cousine chérie qui, dans les dessins de la Providence, était destinée à devenir sa Soeur d'abord, sa fille ensuite. Elle savait qu'elle ne s'ennuyait pas tout en regrettant d'être séparée de sa tante et des siens et elle ajoutait : " La Mère et toutes les Soeurs sont si bonnes pour moi que je

Mes signait même

me plaisir avec elles... De fait l'église commença tout de suite à dire qu'elle voulait se faire religieuse, mais son âge ne permettait pas d'y songer encore.

Laissons-la parler elle-même en transcrivant ici quelques passages de ses "Souvenirs de Mère du Soulas":

"J'avais douze ans lorsque notre Sainte Mère du Soulas mourut les portes de la Miséricorde de Bergerac. Elle y exerçait, au moins pendant quelques heures de la journée, les modestes fonctions de partie. Ma famille avait eu dans le temps quelques relations avec la Sienne ce qui me valut peut-être de passer auprès d'elle, dans la chambre de partie, ma première journée de pension et de Communauté. C'était au mois de Novembre 1841. La Miséricorde venait d'être transférée dans le vaste et beau local qu'elle occupe aujourd'hui. On n'y recevait pas encore de pensionnaires. Mère Nathalie du Pavillon, qui en était Supérieure, voulut pourtant bien m'admettre à ce titre, grâce à la protection de Monsieur Meacerouge, Supérieur de la Miséricorde à qui j'avais été recommandée par un prieur de mes parents qui l'assura que j'avais la vocation religieuse. Les deux Saints prieurs jugeaient Monsieur Meacerouge sans m'avoir jamais vue, que je devais ressembler à mon frère Abel, élève du petit Séminaire et qui avait donné, lui, des preuves sérieuses de sa vocation. Mère du Pavillon consentit à faire l'essai de la sienne en me recevant comme élève. Pour moi, j'étais très inconsciente de mes dispositions. Je subissais comme une cruelle nécessité la peine d'être séparée de ma famille, de mes soeurs surtout que j'aimais tendrement. J'avais du goût pour l'étude et me consolais un peu par l'espoir d'apprendre de belles choses et d'être mieux élevée quela plupart de mes compagnes. J'ignorais absolument ce qui était une Communauté. Je n'avais fait qu'entrevoir des Religieuses, celles de Mespazier et la première apparition que j'en avais eue était assez singulière. C'était Mère Verdier traversant à cheval le bourg de Montferrand. Le Souvenir de mes jeunes ans s'était gravé dans ma mémoire comme une photographie qui ne disait rien à mon cœur. Le bon Dieu vint en aide à mon ignorance en mettant sous mes yeux à la Miséricorde une Communauté bien organisée et deux types de religieuses tous deux parfaits quoique fort différents: Mère du Pavillon et cette Mère du Soulas. L'impression qu'elles produisaient sur ma jeune âme ne s'en est jamais effacée.

"Mère du Pavillon me parut si grande d'esprit et de cœur
 "qui'elle m'inspira de l'admiration, du respect, je m'étais pas
 "encore l'aimer. Coeur du Soulas me fit l'effet d'une vierge
 "Sainte. Je me sentis pour elle de la vénération ...

... En face du petit parlair où notre bonne Mère calme
 "mon chagrin et sécha mes larmes d'enfant, il y en avait
 "un autre qui'on appelaît la chambre des pauvres ... Hatto
 "époque, on entrail à la Miséricorde par un person catholique;
 "les deux parlairs en question étaient donc au premiers, au
 "dessus de ceux d'aujourd'hui, dans une partie de l'espace occupé
 "par la Salle actuelle de Communauté... Que de fois depuis, j'en suis
 "revenue, le Soir à la brune dans l'un des deux, alors que partis
 "et fenêtres closes j'allais soumettre à notre Sainte Mère devenue
 "Supérieure, quelques difficultés de ma journée de classe, lui faire
 "l'aveu de mes échappées, en obtenir le pardon par un acte d'humilité
 "et recevoir quelques-unes de ces courtes paroles qui me calmaient
 "et me réconfortaient toujours.

*Un éminent professeur

Mais j'anticipe trop.

Du collège qui donnait Mère du Pavillon n'eut pas à se repentir de l'exception
 alors des leçons auxquelles qu'elle avait bien voulu faire en faveur de la jeune Thérèse.
 externes de la Miséricorde. Celle-ci fit des progrès si extraordinaires dans la science et
 insista beaucoup auprès dans la vertu que dès l'âge de 15 ans elle peut être nommée comme
 de Mère du Pavillon auxiliaire au Pensionnat de Montgiron d'abord, à celui de
 pour qu'elle lui L'abourblanche ensuite^{**}. Tantôt notre jeune fille se distinguait
 permis d'enseigner le son savoir, la méthode d'enseignement, le caractère de son caractère
 latin à cette élève la générosité de sa vertu.

Distinguée. La sage

Après cinq années de professorat, Thérèse entra définitivement

[†] Dupuis refusa et fut banni - ment au Noviciat de la Miséricorde en octobre 1890.

[‡] Un trouve encore

A ce sujet, citons encore quelques passages de ses "Souvenirs"
 dans les localités qq.uns
 de ses anciennes écoles. Sous la direction de notre Mère du Soulas qui resta chargée des
 études qui furent "Novices jusqu'à l'élection de notre chère Soeur Clotilde
 d'elle avec le bonheur" Brugerey (7 Juillet 1891)^{†‡}. Il me semble qu'à cette époque la
 Mère du Soulas était "bonne" pour moi pris une teinte de sévérité. J'avoue que je
 "étais plus la naïve enfant de mes premiers jours de pension
 depuis 1848 et Dupuis" J'étais pétante, toute bouffie d'orgueil, pleine de moi-même
 depuis 1848. "et d'affections naturelles. Notre Mère s'appliqua surtout à me
 "rapetisser à mes propres yeux. Des de jours après mon entree, je
 "lui demandai la ceinture : Sept années de Noviciat pratiqua

une m'y donnaient-ils pas des droits ? Je le croyais, notre Mère en jugea autrement. Au premier mot de demande, elle m'arrêta par un "Non" très sec et elle ajouta : " Commencez par vous détacher des créatures " et de vous-même si vous voulez vous attacher à Notre-Seigneur... " Je dus me résigner à attendre encore et travailler à rompre mes attaches " Mais, si notre Mère exerçait l'autorité avec fermeté, ai-je besoin de dire que cette fermeté était toujours tempérée par la douceur. Ses révélations envers elle-même, comme elle était indulgente pour nous, patiente à attendre l'heure de la grâce. Avec quelle sagesse et quelle charité, elle m'a aidé dans la correction de mes nombreuses défauts qui elle m'a toujours signalés avec une sainte liberté. Elle a toujours payé de sincérité ma confiance et mes aveux... Les vertus que notre Mère nous recommandait le plus, en commun et en particulier étaient bien celles qui baignaient en elle à son insu : humilité, pureté d'intention, simplicité, obéissance, charité, fauverte, pratique de la présence de Dieu etc... Notre Mère visait constamment à la mort à Soi-même pour elle et pour ses filles. C'était toujours le "Quotidie maria". Il fallait mourir tout entièrement, sans gémir, en se pliant, mourir à tout ce qui n'était pas Notre-Seigneur. Entre autres combats liés à ma nature, elle a souvent fait la guerre à mon empressement naturel pour les œuvres de charité. Elle n'appréciait le dévouement que lorsque il était inspiré par le désir de la gloire de Dieu. Elle craignait toujours que quelque chose d'humain, "le moi" ne se mêlât à notre zèle. Elle n'admettait pas que pour le bien des âmes on négligeat la propre perfection.

C'était une bonne fortune pour nous que d'accompagner à tout de rôle notre Mère dans ses visites de charité. Il trouvait dans ces circonstances l'occasion de sanctifier nos amours - propres et ne la laissait pas déshonorée. Un soir que je sautais plaisirusement en réception les faits et gestes d'une vieille très logeuse et très sale qui m'avait fait le compliment de trouver que je lui ressemblais, notre Mère appela mes deux coups de séries. " Et je le trouve aussi... " Que grâce, leur étreinte que fut la comparaison, je trouvai que elle était vraie car elle frappait juste sur mes manquements au silence "belas ! assez fréquents..."

Il est aisé de le voir, les leçons et les conseils de notre Sainte Mère du Soulas tombaient sur un terrain

trop riche pour ne pas porter d'excellents fruits. Aussi, le 8 octobre 1854
 Thérèse au comble de ses voeux reçut-elle le Saint habit des mains de
 Monsieur Meacrouze qui ajouta simplement à son voile celui de
 Marie. Désormais, tout en se formant à la vie religieuse sous
 la direction si maternelle et si douce de S^e Clotilde Brugère,
 S^e Thérèse Marie fut employée aux classes. Son ame noble
 et généreuse, loyale et franche (parfois jusqu'à la rudesse) se
 fit, sans le vouloir, parmi les Novices et parmi les enfants des
 amis qui s'attachaient à elle pour jamais. Son cœur à elle
 n'était pourtant point banal; il n'estimait que la vertu et
 ne donnait à personne ces marques extérieures d'affection dont
 sont prodigues certaines natures ardenttes. S^e Thérèse Marie ne
 se souffrit jamais même de la part des intimes qu'elle sut
 toujours repousser avec une affectueuse brusquerie, disant:
 "Je vous en prie, soyons religieuses, soyons religieuses!"

Cependant le Concile provincial de Bayonne
 ayant émis le voeu de voir réunies en une seule Congrégation
 les petites Communautés diocésaines, M^r Georges
 sonna résolut de réaliser ce bien en Périgord. A cet effet,
 l'émission des vœux ayant été partout ajournée, dès le mois
 de juillet 1852, deux retraites furent données à Bergerac
 (par M^r l'Abbé de Monthoux) aux Soeurs des diverses P^{etts}
 périgourdines. À la première assistèrent toutes les Novices
 postulantes, Soeurs Converses et quelques Soeurs de chœur;
 la deuxième retraite fut spécialement destinée aux Supérieures
 et aux anciennes religieuses. C'est à cette dernière qui un
 costume uniforme fut adapté.

Citons encore les "Souvenirs"

"... Mère du Soulas fit aussitôt confectionner le nouveau
 costume pour elle-même et pour toutes les professes de la
 Miséricorde, mais, toujours humble et discrète, elle attendit
 l'avis de Monsieur Juvier avant d'en recevoir les Novices.
 "De tous les sacrifices imposés par la fusion, celui de leur
 Noviciat fut le plus douleur pour les anciennes Mairies
 Mère. À la Miséricorde, le départ des Novices occasionna
 une explosion de douleur. S^e Clotilde était attristée,
 Monsieur Meacrouze avait des lamentations. Après avoir
 franchi le seuil de notre Miséricorde, nous nous retrouvâmes
 nous faire en bises les murs en sanglotant.

Mère du Soulas toujours calme et dégagée nous arracha à cette scène déchirante. Elle nous conduisit elle-même à Périgueux le 30 Novembre 1892, «fête de Saint André l'apôtre de la Croix». Le jour était bien choisi pour ce crucifiement. Notre Mère fut nous y faire trouver des doceurs. Tout le long de la route, elle pria avec nous, nous réconforta par ses pieuses exhortations et nous combla de ses attentions maternelles dont elle paraissait ordinairement si sobre.

« Nous arrivâmes au Thiviers à 8 heures du Soir. La Côte était alors plus insabordable qu'aujourd'hui. Que je me trouvais loin des bords de la Dordogne et de notre jardin de la Miséricorde !.. Mais Jésus faisait entendre à nos Coeurs son touchant appel et nous étions heureuses d'y répondre !.. Malgré mon émotion je remarquai le calme et la bonne grâce avec lesquels notre Mère nous remit aux mains de Mère Pieuvre et de Mère Fournaise notre nouvelle Maîtresse des Novices. Il y avait sur sa physionomie un gracieux reflet de l'immortalité et de l'humilité de Son âme »

^{1^e} Cet état pratique De concert avec la Vénérable Supérieure et Monsieur l'Abbé de T'ailleur, la jeune Mère Fournaise découvrit bientôt en S. H. Marie Novice prenait soin une grande et belle ame déjà tout adonnée aux pratiques de la vie parfait de rédiger les instrum dont les vertus les plus saillantes étaient des less : une foi à transpaster tions et Conférences les montagnes, une obéissance à toute éprouve, une loyauté chevaleresque, faite au Noviciat. Toute une humilité forte et courageuse soutenue par une grande ferveur +. Toute elle la conserva. Au reste, aveuglément abandonnée à ses nouveaux guides, S. H. Marie comme un trésor Marie allait progressant sans cesse. Moins de trois mois après son et au fil de ses arrivée au Thiviers, le 29 février 1893, elle eut le bonheur de faire faire nous l'avons Des vœux entre les mains de Mgr Georges avec : S. H. Marie Musat, une relie envoi S. Angele Lestanguy, S. Anna Passier, S. Marie Lemoine, S. pour se préparer à Martha Rongere, S. H. Hélène Dupuy, S. Elisabeth Leyse marier !...

« Quelques jours après cette profession, a-t-elle écrit dans ses Souvenirs, la Sainte Obedience me ramena à la Miséricorde. Je me trouvai donc encar immédiatement sous la direction immédiate de notre Mère du Soulas qui se montra plus saintement jalouse que jamais de notre perfection et s'efforça de conserver dans nos ames la ferveur du Noviciat et de la Profession. »

Durant 6 années encore Mère du Soulas continua à cultiver vigoureusement l'amé déjà si virile de S. H. Marie Fournaise alors de la charge de Supérieure Générale. Mère vient résidée à Périgueux. Mais en s'éloignant de la Miséricorde elle n'oublia ni n'abandonna ses premières filles

Des "cheres anciennes Filles", Ses "toujours chères Filles", n'importe qu'elle se plaisait à les nommer. De toutes celles-ci, il est juste et vrai de dire que Soeur Thérèse Marie fut toujours la plus humble et la plus soumise, comme la plus recommandée et la plus respectueuse. Elle continua filialement, religieusement l'ouverture de conscience que la Séparation

Ce n'est pas d'autre semblait devoir rendre impossible et n'entrepris jamais rien

me profonde sans l'avoir préalablement soumis à Mère du Soulas.

édition que bientôt après sa profession, Soeur Thérèse Marie nous trouvions dans avait été chargée de la direction des classes à la Miséricorde des lettres de Mme Lenter des mains, et sous la haute conduite de Mme Mathilde du Soulas des Maristes, le pensionnat devint une pépinière de vocations premières de l'humilité religieuses dont Sainte Martha eut la meilleure part.

Référence de l'éthique La jeune Maîtresse s'attachait surtout à faire de ses élèves à St Pardoux, non des femmes pratiques, pieuses, fortes. Elle leur inculquait seulement elle foi, sa passion du devoir, son désir insatiable de la gloire demandé l'autorisation de Dieu et du bien des âmes et cette énergie virile qui amonction de faire un brassait avec tant d'ardeur tous les moyens d'action et petit voyage à Nankin tous les sacrifices. Après 22 ans de ce labour, Soeur Thérèse Mme main enroulée dut s'arracher à sa chère Miséricorde pour devenir institutrice demande des ordres Communale à St Pardoux la Religieuse!... Le déchirement pour la forme fut profond. C'étaient les liens de toute sa vie qui se brisaient au voyage - faire tout, brusquement rompus par la Sainte Obséissance... Lui a-t-on donné Le changement d'ailleurs était complet : pays, habitudes, une pièce d'étoffe, langage, Société, tout était inconnu, tout était différent elle a rejoint la grande Communauté de la Miséricorde (dont elle était la fille si l'autorité pour une très appréciée et très aimée), remplacée par deux pauvres enfin l'infirme jeunes Soeurs timides et craintives de qui elle devenait la Mère

Mère elle le fut en effet. D'emparant autoritairement Mme du Soulas de la grosse part des prévations, des travaux et des sacrifices nécessités par la fondation, S. Thérèse Marie portait si haut la croix, elle travaillait avec tant de vaillance, elle suffrait ce que vous rencontrez avec tant de gaieté, elle faisait si joyeux visage à la misère qui il vous fonda plus allégrement. On mangeait de bois, de couvercoupes, l'atelier d'huile, de liège, de provisions de toutes sortes etc. La pauvreté était la reine du logis, on en était heureuse. Cependant ses compagnes ayant des Auteurs peu brillants, maladroits ou vains, Thérèse-Marie s'ingénierait à leur procurer journellement

Il comprends que le nécessaire et n'était jamais si joyeuse que lorsqu'elle était parvenue
votre esprit et votre à le faire à ses propres déjeus.

comme se transportent souvent à notre heureur (par Monsieur le Chanoine Gaumet alors Vicaire Général de Mgr Dubois et de la Vie religieuse aujourd'hui Evêque de Nîmes) les religieuses furent bientôt appréciées et que chaque fois l'ou de la population à laquelle elles étaient venues se dérouler. Du respect ayant un nouveau ou vint bientôt à la confiance, de l'admiration à l'affection ^{Ch. Martin 8e 15e}
sacrifice à offrir au Subjugués surtout par les fastes vestus de St Thérèse, les habitants
Notre-Dieu. Mais de St Pardoux étaient fiers de la posséder. De plus en plus profondes
elles affraient bien l'influence de l'Institutrice. S'éleva dès lors non seulement sur les
généreusement enfants et sur les jeunes filles, mais encore sur les familles à
Comptez beaucoup quelque classe qu'elles appartaient. On ne pouvait point résister
sur la grâce et peu à son accent persuasif et aux fastes viseurs, aux preuves convaincantes
sur vos intentions les quantes dont elle appuyait ses dires. Sans calomnie la Société de
meilleure pour la petite ville, nous pouvons bien assurer d'ailleurs que St Thérèse
établit le règne du Maré était très Supérieure à la plupart de ses membres ^{par}
^{à son soutien} ^{en une réunion} ^{l'empêche} ^{à l'inspecteur} la pratique de toutes les vestus sans doute, mais aussi par le
savoir, par l'intelligence, par la force de l'âme, par la magnificence
et chosi qu'il était simple et précis. Cette religieuse si digne
les obligeait au respect des âmes et ils devaient entre eux :
et la force "Madame Villégal est une Supérieure, Supérieure!"
la meilleure, la "Mettant la main aux grandes et aux petites choses avec un
plus complète, la courage viril". Mme Thérèse avait laborieusement organisé ce
seul école. Comme maison et, dès le premier jour, elle y avait fait régner ^{à St} Maître
elle s'arrêtait, le (M. A.) par la pratique amoureuse des Constitutions et des vestus
temps donné étant religieuses. Jamais école ne fut mieux réglée et plus prospère
évolué, toute l'assuré que la Scieuse. L'instruction religieuse y tenait le premier rang
éblie émerveillée. Les enfants y étaient heureuses, appliquées, dévouées de
la pressa de l'instruction et de progresser dans le bonheur. Chaque mois M^e le
continuer... Liné venait distribuer des récompenses aux plus studieuses et
^{plus} ^{plus} ^{transformé en ayants} plus âgées. Celles-ci se groupaient suivant leur âge
dans les Congrégations de l'Ange gardien et de l'Enfant Jésus
fonction de M. D. Thérèse les tenait toutes en la main pour aimable. Nos
vieux amis de St. Contente de leur consacrer les labours de la Scieuse, elle les
historie Daugel fait par Mme Thérèse elle-même Tome 1, page 290

attirait et les retenait encore autour d'elle toute la journée du dimanche. Avec ces enfants si soignées et parmi les meilleures jeunes filles de l'Institut Sainte-Marie ne tarda guère à user de son ascendant pour former une Congrégation de la Très Sainte Vierge. On donna une grande Solennité à la première réception. A la fin d'une petite retraite qui leur fut prêchée par le R. P. Pageot l'aprist les jeunes filles, précédées de la bannière de leur Céleste Mère, firent le dimanche 11 Mai conduites processionnellement de l'église aux pieds de N. D. du Bon Secours. Ce fut donc en plein air et en face de la paroisse entière que les premières élues prononçaient leurs Consécration et recevaient leurs insignes. Ce fut un beau jour pour la dévouée directrice si ardente à procurer la gloire de Marie.

1878

Quelques Semaines auparavant, le nombre de ses élèves ayant considérablement augmenté, S. Thérèse Marie avait la joie de transférer son école dans un vaste local séparé des habitations environnantes par des jardins et tout à fait propice par conséquent à la vie de Communauté. Dans la petite cour d'entrée, très riante et fleurie, le premier Soir de Mère Thérèse fut d'ériger une Statue de St Joseph que l'on fit Soir d'illuminer le jour de l'inauguration de la nouvelle demeure (Semaine de Pâques 1878). Mais le grand bonheur de Mère Thérèse c'était d'avoir désormais N. S. sous Son Faît ! Avec quel empressement elle avait aménagé pour Lui la plus belle, la plus vaste pièce et comme elle s'était priée, ingénierie, activité pour orner, pour meubler ce trop modeste oratoire ! Au jour de sa bénédiction elle l'avait couverte de guirlandes et de belles inscriptions à la louange du "Pouvoir des élus... du Dieu qui fait germer les Fuyes". C'était si dur d'être souvent priées de la St. Messe et de la St. Communion, ou moins on accroît N. S. avec Soi pour Lui tout dieu, pour s'appuyer à chaque instant sur Sa force, pour se réfugier en Son cœur, pour Lui confier toutes les enfants. Ainsi consolée, notre bonne Mère Thérèse ne mit plus aucune barre à Son zèle. Elle stimulait celui de Ses Soeurs par ses exemples, celui des jeunes personnes par des chants pieux, de charmantes dances dérobées de modestes loteries. Surtout elle entraînait leurs ames à l'imitation des vertus de Marie immaculée, à l'amour du Bon Maître. Elle trouvait encore le temps de faire les autes

de la pauvre église et de réaliser des merveilles pour celui de la Vierge. Les chênes fanfares, les malades avaient aussi leur large part des cœurs et du temps de St Thérèse. On assure même qu'il arriva à la petite P'te de dîner où de souper avec une frugalité extrême parce que le fait au feu s'en était allé faire la joie de quelque missible foyer. Généralement d'ailleurs, les meilleurs morceaux de la table étaient la part de Notre-Dame. Seigneur, et tous les affligés trouvaient une amie en Mère Thérèse.

C'était par la prière, c'était par la mortification, c'était surtout par la souffrance du cœur que St Thérèse-Marie attirait la bénédiction du bon Dieu sur ses travaux et ses entreprises. Ses croix les plus cruelles en ces vingt années qui elle passa à St Fardouze furent certainement la mort de deux de ses chères filles : St Salvine Eymard converse décida qu'elle se plaisait à montrer son ange de vertu, et St Thérèse le 9 N^o 1877 Pouget qu'elle avait élevé à la Miséricorde et dont elle a écrit : « C'était une âme de Colombe tout imprégnée de pureté, de charité, de douceur, de tendre piété... La première succomba (après deux mois de souffrances) à une fièvre typhoïde contractée en une épidémie meurtrière ; la Seconde fut emportée en quelques semaines toutes les deux, entourées de l'inlassable et tout maternal dévouement de leur Supérieure, espérant saintement entre ses bras et laissant en son cœur de bien profonds rejets.

(le 10 juillet 1883)

Dix jours après le décès de St Thérèse, la mort blessait encore cruellement le cœur si aimant de Mère Thérèse en enlevant à sa filiale et respectueuse tendresse celle qui, depuis sa petite enfance, n'avait cessé de lui être une lumière, un phare, un conseil, un appui, une sécurité, une Mère pour tout dire et sur tout. A la douleur profonde laissée en son âme par le départ pour le ciel de Mère du Soulac, St Thérèse goignit bientôt les appréhensions d'une lourde charge. car par la circulaire préparatoire aux élections d'une nouvelle Assistante, Mgr Dabert la désignait au loin de la Congrégation (en remplacement de Mme Immanuel Perrat) et Mère Angèle lui écrivait : « La Providence vous met sur les rangs pour partager la tâche avec votre humble servante. Si Dieu vous envoie, qu'il soit bénit ! Nos adieux seront à la plus grande gloire et ma faiblesse s'appuiera fortement sur vous. A bientôt et confiance toujours à la volonté. Déjà, le 28 Mai 1884, Mère Thérèse avait été proposée au choix des électrices pour succéder à Mère

(Sup. n^e G^e le 28-12-1878) Angèle Pochet dont le second trimestre versait d'espousier.
 à 1886) Ni en l'une, ni en l'autre de ces occasions le nom de S. Thérèse
 ne sortit de l'urne et le 1^{er} octobre 1889 elle fut envoyée au
 Brugge pour y aménager et y commencer le Personnelat.

Mais à peine avait-elle effectué cette œuvre harassante et
 difficileuse que (notre Vénérée Mère Angèle s'étant envolé
 au Ciel), Mère Thérèse Villérial était élue Supérieure Générale.
 A ce sujet nous trouvons au Journal la Note suivante:

"Notre nouvelle Mère est entrée en charge le 5 mai 1886 à
 9 heures ½ du matin. Elle a été accueillie au vestiaire par
 toutes les Soeurs qui l'ont accompagnée à la Chapelle et
 à la Salle de Communauté où le Noviciat s'était réuni.
 Profond Silence... Elle l'a rompu pour protester, au milieu
 des larmes et des sanglots, de son attachement à notre chère
 Congrégation, de sa confiance en Dieu, ces ses Soeurs Conseillères
 et au bon esprit de la Congrégation pour l'aider à marcher sur
 les traces de nos Saintes Mères. - Visite à Mère Emmanuel
 Assistante retenue dans sa cellule; réception au feuignon
 où les chants des enfants se mêlent aux larmes de la Mère
 et des Soeurs. - Le reste de la journée se passe dans la prière
 et les témoignages réciproques de maternelle et filiale cordialité.

Des que Mère Thérèse fut présentée aux autorités ecclésiastiques elle voulut fuir des lumières et des fâches dans
 une retraite fermée. Elle la fit à Asnières du 11 au 17 Mai
 sous la direction du Sr. P. Wallé, Jésuite (le directeur de notre
 Vénérée Mère Angèle) tout dévoué aux âmes et aux grands intérêts
 de la Congrégation. (Voir Suite page 369)

Mère Thérèse Mère se donna des fors corps et âme à la chère Congrégation
 Scie ne lui coûta rien de la vendre prospère. Pour le faire une idée de
 ce dévouement, il faudrait lire toutes ses circulaires. On a quelques fois
 parlé du conducto de l'Évéché, mais on a toujours été obligé de convenir qu'
 l'esprit de foi l'avait continuellement guidé. Une pensée dominante
 chez notre chère Mère : faire approuver la Congrégation par la Ste Eglise.
 Pour cela il fallait vaincre de grandes difficultés due à des ém-
 blemes et le plus souvent du côté des créatures. Mais elle ne voulut
 devant rien. Aussi quelle fut sa joie, quelle fut sa reconnaissance
 grand arrivale Bref laudatif. Elle les chanta dans sa célé-
 bration du 1^{er} Mai 1896 ! Ce fut lors "Nunc dimittis!"

Mère Angèle
 Madelaine

S^r: Domitile Rivière

Eymen

Notice apocryphe. Il fut un modeste foyer, déjà entouré d'enfants, une petite fille vint au monde le 3 mai 1849 et reçut le nom d'Eugénie c'est à dire Bien venue. Le chef de la famille exerçait au Juge la profession de Coutelier et se nommait Jacques Rivière. La femme, appelée Julie Fourcaut était toute à ses devoirs d'épouse et de Mère. Eugénie reçut l'éducation forte et virile que les parents regardaient alors comme un devoir sacré. Y eut-il un peu d'excès dans les moyens employés, la nature très délicate de l'enfant fut-elle trop sensible à la crainte, je ne sais, mais notre chère Soeur Diotile se montra toujours timide, tremblante et profondément concentrée. Son horizon n'était calme et serein que du côté du Cel. Aussi, désireuse de s'orienter sûrement vers ce terme, se détermina-t-elle de bonne heure à se donner à Dieu. Dès que ses 18 ans eurent sonné, Eugénie sollicita l'autorisation d'entrée à Sainte-Martine et, tout étant réglé au mieux de ses désirs, elle franchit le seuil de notre Chère Maison en la fête de Sainte Thérèse, le 15 octobre 1867.

Le temps de la probation fut une période de joies profondes pour l'âme de la jeune fille atteinte de confiance et de faire L'esprit si juste et si droit, la bonté si simple et si franche de notre Mère Emmanuel Pérat, alors maîtresse des Novices avaient eu aisement raison des terreurs d'Eugénie et ne cessaient de dilater son cœur. Mais ce temps précieux fut bien court!

Devenue Novice le 29 Septembre 1868, Si Diotile fit ses voeux un an plus tard et fut aussitôt envoyée à Thiviers pour y fonder la Salle d'asile. Bien qu'elle réussît très bien dans son emploi, la chère Soeur souffrit beaucoup en cette Communauté. Au contact de la Vénérable Supérieure son âme, à peine épanouie au soleil de la vie religieuse se repria doucoureusement sur elle-même (car, malgré ses éminentes vertus et ses rares qualités administratives, Si Bathilde Roque, en effet, tenait inconsciemment sous le pressoir toutes les Soeurs qui vivaient au prieuré d'elle). Cette éprouve fut assez longue pour que rien n'arrive mais ne fut plus capable de lassancer Soeur Diotile.

⁺ On n'a pas pu le finir de l'essayer

Ecoujous bien religieuse et bien dévouée d'ailleurs, elle dirigea une des asiles à Baudéilles, durant 3 ans; à Castillonnes, durant 3 ans; puis, ces chères œuvres nous ayant été enlevées, elle fut employée tantôt aux classes, tantôt aux soins des malades, tantôt aux ouvrières à Belvès, à Domme, à Arlhat, à Bergerac etc. C'est assez dire qu'elle était apte à tout.

Envoyée à Leymet au mois de Septembre 1905, elle y tomba gravement malade et sollicita avec instance la visite de notre Bienheureuse Mère Jeanne de la Croix. Celle-ci (tourmentée de mille et une façons en cette année si féconde en tristesses) ne put se rendre avec désirs de la fauve mourante qui, pleinement résignée et profondément édifiée, expira après avoir reçu l'eucharistie - le 30 Mai 1907 dans la 79^e année de son âge et la 38^e de sa profession.

30 Mai 1907

Nos Mères ont rendu ce témoignage à la mémoire de S. Brigitte
" C'était une bonne religieuse calme, réservée, modeste, ne faisant pas de bruit, esclave de la surveillance des enfants. Ces quelques mots sont un bien bel éloge; priussions-nous le mérite aussi.

15

Q: Marthe Rougère

Qarlar

La mémoire de notre Bienheureuse Soeur Marthe Rougère demeure en nos âmes comme un parfum exquis.

Humble et modeste comme la violette, pure et délicate comme le lis, elle traversa la terre à la maniere des Anges et des Saints en faisant le Prieur. Elle était même si appliquée à le bien faire qu'ors a souvent traité de minuscule la grande perfection apportée avec plus petits détails de ses actions. Née à Badols d'Aus, en 1830, elle appartenait à une très honnorable et très chrétienne famille qui lui donna le Baptême le nom de Françoise. Elle vint

de sa pieuse Mere une éducation raffinée sur laquelle la délicatesse de son cœur renchérisait sans cesse. Elle aimait tendrement tous les membres de sa famille jusqu'au dernier jour de sa vie, étendant sur ses petits neveux et petites nièces la même affection profonde qu'elle avait eue pour leurs parents. L'âge à vingt ans, elle trouva dans l'amour de Jésus (plus fort que tous les obstacles) le courage de s'arracher à la vie de famille, elle laissa trois frères bien-aimés dans la chère maison de Madols. L'un d'eux, ecclésiastique plein de vertus et de mérite, est ^{"celui-ci fut toujours la confidente de S. Martha"} mort peu de Cézac; un autre a exercé durant de très longues années, et de lui survivre de la façon la plus honorable, les fonctions de juge de paix à Montboiss où il est décédé (peu de temps après sa Soeur) environné de l'estime de tout l'arrondissement. Le troisième garda la maison de famille. Par affection pour sa Soeur, il donna à sa fille unique le nom de Martine, la fit élève par nos Soeurs (à Latourelle Blanche) et se réjouit souvent de trouver en cette enfant élève de profondes similitudes avec sa Soeur. Surtout en matière de délicatesse et de cœur.

Presque toute la vie religieuse de S. Martine s'écoula dans le soin des malades à l'hôpital de Sarlat. Elle y était entrée en la fete de Stte Thérèse le 1^{er} octobre 1890 et elle y mourut le 12 juillet 1907.

Après avoir pris l'habit et le nom de S. Martine le 2 février 1891, elle avait dû, comme toutes les Novices d'alors, se résigner à attendre la fusion des petites Congrégations diocésaines pour obtenir son Noviciat et prononcer ses vœux. Il lui avait donc fallu venir au Chêne-en-Grès 1892 et s'y faire faire pas de nouvelles mains! Mais ces mains étaient aussi douces que fermes, les poings qui l'enferraient étaient bienveillants. Mère Trichon, Mère Communagère, M^e de Monthoux firent bon accueil à cette jeune anglélique. Ils furent éprouvés, sans le laisser en le frapper, le cœur extrêmement délicat et sensible de la jeune Novice.

(Avec Mme Thérèse Villeneuve) qui eut le bonheur de faire profession entre les mains de Mgr Georges Massomais le 1^{er} février 1893⁺. Accueillie aussitôt à la chère maison de Sarlat, S. Martine y reçut avec un grand esprit de foi et une application au dessus de tout éloge les modestes et chères fonctions d'hospitalière. Envoyée à Campagne, en octobre 1896 pour la fondation d'une école, elle y demeura jusqu'à la cessation de cette œuvre (Pâques 1898). Si vous en croyez le

(1868) (Voir registre des témoignages d'un véritable ecclésiastique, qui avait suivi la Classe de Communautés) S. Martine à Campagne, notre chère Soeur ne fut pas sans exercer son second apostolat sur ses petits élèves classées par la douceur

Ce fut point sans regret qu'elle les quitta pour exercer à l'Abbaye d'abord, à Bourdeilles ensuite, les fonctions de Supérieure. Déchargée de cette responsabilité par suite de maladie, elle jamaïs quelques mois à la Maison. Mais peu fut sondée à son clau (avril 1874) l'hôpital de Sarlat où elle dégagait encore servir les pauvres durant trente-trois années. La grande vertu de notre chère M. Marthe fut dès lors: la mortification. D'une santé peu robuste toujours, elle était maintenant souffrante et chétive. Une toux continue déchirait sa poitrine. Le lever matinal après des nuits d'insomnies douloureuses, le travail incessant fait à l'Assistante, soit à la Salle des Femmes (elle était simultanément chargée de ces deux emplois) ne se faisaient pas sans efforts méritables. Enfin anémiée, elle éprouvait de vives répugnances pour les soins que réclamaient les infirmes, mais elle n'étais pas sans pitié. Elle se taisait aussi sur la profonde humiliations qui résulte toujours de l'impuissance physique surtout au contact des tempéraments robustes chez lesquels l'activité est un besoin au moins autant qu'une vertu. Forcée de s'avouer elle pratiquait si scrupuleusement l'humilité et la pauvreté que elle ne demandait aucun avowissement à ses supérieures et jusqu'à son lit de mort elle refusa d'indiquer le remède qui pouvait la soulager. Pour l'y contraindre, il fallut un ordre expès de la Supérieure. Elle eut tantôt plus de mérite à pratiquer l'abnégation et à édifier la Communauté par son esprit de persévérance que le mal empêtrait la sensibilité de son cœur et la délicatesse de sa nature. On assure d'ailleurs que S. Marthe était d'un caractère très vif et que quelques coulées froides que lui échappaient parfois provoquaient surabondamment que sa douceur n'était que vertu.

Cette chère Sœur espéra pacemment, dans les sentiments les plus humbles et les plus exquisants. Sainct le 12 Juin 1907 étant âgée de 77 ans dont 67 avaient été passés au sein de la vie religieuse

12 Juin 1907

Mère Emmanuel Condemine

Montparnasse

M^e Emmanuel Condemine était née à Chalais (Charente) le 25 janvier 1820; elle avait trois soeurs et un frère; sa famille était profondément chrétienne. Le père dirigeait avec sa femme une pension libre de jeunes gens internes et externes. Discipline, surveillance, travaux, succès tout était pour le mieux dans cet établissement de plus en plus prospère. Recueillie au milieu des siens après avoir obtenu à Angoulême les brevets élémentaire et supérieur, Mademoiselle Geneviève (ainsi la nommaient-ils) accordait son père dans la correction des travail journalier et déjà assignait à se donner à Dieu. Intelligent et énergique, Mademoiselle Condemine se préoccupait que ses parents s'adhereraient à ses désirs que si elle faisait chose de l'Institut qui avait un établissement à Chalais. Ce des deux n'étaient point là. Aujourd'hui donc la détermination, elle se présente à Péguinot dans une institution laïque libre et obtint d'y exercer les fonctions de sous-maîtresse. À ses côtés une autre jeune personne occupait aussi le même emploi, on fit connaissance et ce fut par cette voie que Dieu combla les vœux de notre future aspirante. Elle désirait un directeur, sa confidente lui parla du sien et la conduisit à ce digne ecclésiastique (M^r l'Abbé Véga). Dès la première entrevue, la grande question fut émise. Le Confesseur dit à la fillette qu'une de ses parentes, Supérieure de la Communauté de Montparnasse, désirait une directrice pour son pensionnat. Il offrit de lui proposer Geneviève et celle-ci accepta. Mme Verdier informée répondit qu'elle la conduirait elle-même à Péguinot pour amener la jeune prétendant ce qui se fit quelques semaines plus tard. Toute temps Geneviève avait sollicité le consentement de ses parents. Offrayés par la distance, Monsieur et Madame Condemine ne furent point d'accord sur quelques résistances, mais la volonté ferme et sincère d'Geneviève en triompha bientôt. Quelques mois après son arrivée à Montparnasse son cher père vint la voir et fut comblé par la trouvant heureuse, bien portante, rayonnante de joie. Plus tard M^e Emmanuel reçut aussi la visite de ses sœurs Soeur et celle-ci fut témoin d'une fervue qui ne s'est jamais démentie.

S'une et l'autre
firent profession
le 23 juil. 1866.

L'entrée au Noviciat le 28 octobre 1866, le 21 Novembre de
l'année suivante elle fut revêtue du costume des Novices avec
Sa chère compagnie, Melle Augusta de Lombarets, devenue cette
S^e Marie des Anges (Léonie l'avait précédée au Noviciat
et l'y avait habituée, elles s'appelaient en effet : "Ma sœur")

Sous l'habile direction du Supst distingué que la
divine Providence avait envoyé au Pensionnat de Montpazier,
cet établissement, déjà fort renommé, fit un accroissement
considérable à la grande joie de la zélée Supérieure animée
d'un grand esprit de foi.

Les élèves se groupaient avec bonheur auprès de leur
jeune maîtresse non-taillée pour les cours d'histoire de
géographie, de littérature et de mathématiques qui l'élle rendait
tous fort attrayants ; mais envoi au temps des récréations
où les jeux étaient aimablement organisés, variés et entre-
mêlés de quelque anecdote plaisante, de quelque trait piquant
desquels ressortait toujours une ferme leçon morale.

Après avoir exercé pendant 27 ans ce laborieux apostolat, S^e
Emmanuel fut élue Supérieure de La Communauté en rem-
placement de Mère Léonie Capras décédée le 2 X 1880

Celle-ci avait immédiatement
vécu en 1878

Devenue "notre Mère" S^e Emmanuel se montra zélée pour
l'observance et bonne pour tous. Sa grande dévotion était
au Sacré-Coeur qui l'élle invoquait avec une grande confiance.
Elle recommandait souvent La Communauté aux prières
de Montmartre. Lorsque nos Mères Assistantes reviennent
d'Angleterre (au 1^{er} voyage qui elles y firent en 1868 à une
fondation) elles s'arrêtent un peu à Paris et affluent
vers la Basilique du Sacré-Coeur. Elles allait y
donner le Salut, un petit bâton les instructions recommandant
dès et celle-ci leur fut un rayon d'espérance : "La conjuga-
tion des Soeurs de Ste Martine de Montpazier".

Lorsque le grand âge et la forte débile de Mère
Emmanuel l'empêtrèrent dans ses repas, elle se dévoua
volontiers de la lourde charge, et, se préparant avec bonheur
au grand voyage, elle se fit à disposer chaque jour davantage
le moment où Dieu l'appellerait à Lelié.

Le 17 Juin 1907, après avoir reçu tous les Accrements
entourée de toute la Communauté, elle espira en invoquant
Marie immaculée et son ame sans tache fut alors essorée

Vive le s. E!
Montpazier, 10 janv. 1906

Sejour éternel.
janv 1907

Chère et Révérende Mère,

Malgré que je sois aveuglée par les brouillards, je veux vous exprimer toute ma reconnaissance pour vos bontés dont je me trouve si insigne! Son gâteau qui ont fait sourire nos bonnes sœurs en adoucissant leurs journées fatigantes; puis un précieux calendrier, dont je tâcherai de profiter, enfin son vaux accompagné de vos ferventes prières. Oh! merci, merci...

mais elle ne se consola jamais de n'avoir pas reçu la bénédiction de son père : "Ah! disait-elle, j'aurais donné tous les biseauts pour le revoir, pour l'embrasser !..." Elle eut beaucoup de peine à pardonner à ses Maîtresses de ne l'avoir avertie ni du danger de M^r Garrigou ni de son décès et sans doute ce procédé fut-il pour quelque chose dans le chagrin que Célestine fit alors de mal. Congrégation plétait que de celle du Sauveur.. Quoi qu'il en soit, sié mais après ce fameux examen, la pauvre enfant entraît au Noviciat de St^e Marthe.

La date du biseaut (11 août 1819), l'âge de la récipiendaire (21 ans) et cette brusque entrée au couvent le 28 février 1860, font supposer que Célestine avait désiré entrer au Sauveur et que, pour appuyer à l'insuffisance de sa dat, elle avait voulu atteindre un degré d'instruction qui lui permet de se rendre utile. Son séjour au pensionnat de Perrasson à 21ans, la façon dont les bonnes Soeurs agirent vis à vis d'elle à la mort de son père semblent bien inférieures, en effet, qu'elle était déjà considérée comme faisant partie de la famille de la Mme Duboys. Mais ce ne sont là que

Garrigou

Agonac.

étaien si modestes et si détachées des détails que auxquels on Dieu sur la première partie de leur vœux. Seulement de St^e Constance en 1831 à Belvès où ses parents na Célestine et que son idération du Sauveur qui résolument de taire. De quelques semaines très gravement malade et mourant fût à propos d'en informer de tout le culte nécessaire à sa fille obtint en effet son diplôme

L'une et l'autre furent profusion l'année suivante le 23 juil 1846. Sa chère compagne, St. Marie des Anges et l'y avait habitée.

Sous l'habile divine Providence a cet établissement, a considérable à la grâ d'un grand esprit

Les élèves de jeune maîtresse nos géographie, de littéra tous font attrayants où les jeux étaient mêlés de quelque desquels ressortait.

Après avoir exercé Emmanuel fut élu celle-ci avait placement de Mere immédiatement devenue "notre".

Succéda à Mere l'observance et bonne pour nous. Sa grande dévotion était au Sacré-Coeur qu'elle invoquait avec une grande confiance. Elle recommandait souvent la Communion aux prières de Montmartre. Lorsque nos Mères Assistantes revinrent d'Angleterre (au 1^{er} voyage qui elles y firent en vue d'une fondation) elles s'arrêtèrent un peu à Paris et allèrent prier dans la Basilique du Sacré-Coeur. On allait y donner le Salut, un prêtre lisait les instructions recommandées et celle-ci leur fut un rayon d'espérance : "La consécration des Soeurs de Ste-Marthie de Monpazier".

Lorsque le grand âge et la toute délicie de Mere Emmanuel Comme il se déclaraient des repas, elle se démit volontiers de sa lourde charge, et, se préparant avec bonté au grand voyage, elle se fit à désirer chaque jour davantage le moment où Dieu l'appellerait à Leli.

Le 17 Juin 1907, après avoir reçu tous les sacrements entourée de toute la Communauté, elle expira en invoquant Marie immaculée et son ame sans doute fut lors essor vell

Notre bonne St. Alota est revenue d'un noviciat, ravis de ce qu'elle y a vu et goûté; la charité et la joie que vous faites rayonner autour de vous. Que le sacré-Cœur en soit béni ! car la Charité unit les cœurs et la joie les unit; elle inspire la générosité dans les sacrifices. Je prie le Seigneur pour de fortifier votre santé et de vous conserver de longues années pour sa gloire et la perfection de l'amour.

Baignez agréée, chère et Reverente Mere, les sentiments respectueux et affectueux de

Votre pauvre serviteur
Fr. Emmanuel

cette bonne Mère pour être introduite au Séjour éternel.

17 Juin 1907

17

Q^r: Constance Garrigou

Agonac.

Nos chères Soeurs anciennes étaient si modestes et si détachées que nous ignorons généralement tous les détails grise auxquels on pourrait admirer l'action du bon Dieu sur la première partie de leur existence. C'est ainsi que nous savons seulement de St^e Constance Garrigou qui elle naquit le 31 mars 1831 à Belvès où ses parents étaient propriétaires, qui lui la nomma Célestine et que son éducation fut faite à Lerrasson par les Soeurs du Sauveur qui résolurent de lui faire décroire le brevet élémentaire. De quelques semaines avant l'examen, M^e Garrigou tomba gravement malade et mourut sans que les vénérables Maîtresses aient jugé à propos d'en informer Célestine qui elles voulaient entourer de tout le calme nécessaire à la réussite d'un examen. La jeune fille obtint en effet son diplôme mais elle ne se consola jamais de n'avoir pas reçu la bénédiction de Son père : "Ah ! disait-elle, j'aurais donné tous les biscuits pour le revoir, pour l'embrasser !..." Elle eut beaucoup de peine à pardonne à ses Maîtresses de ne l'avoir avertie ni du danger de M^e Garrigou ni de son décès et sans doute ce procédé fut-il pour quelque chose dans le choix que Célestine fit alors de notre Congrégation plutôt que de celle du Sauveur.. Quoi qu'il en soit, diez mais après ce fameux examen, la pauvre enfant entra au Noviciat de St^e Marthe.

La date du brevet (11 août 1859), l'âge de la récipiendaire (21 ans) et cette brusque entrée au couvent le 28 février 1860, font supposer que Célestine avait désiré entrer au Sauveur et que, pour suppléer à l'insuffisance de Sa dat, elle avait voulu atteindre un degré d'instruction qui lui permette de se rendre utile lors de son séjour au pensionnat de Lerrasson à 21 ans, la façon dont les bonnes Soeurs agissent vis à vis d'elle à la mort de Son père semble bien inférieure, en effet, qu'elle était déjà considérée comme faisant partie de la famille de la Mère Dubouzy. Mais ce ne sont là que